ROCK & FOLK

JOHNNY HALLYDAY
WAMPAS
KRAFTWERK
KINKS
BRYAN FERRY
LORDS OF ALTAMONT
JACK BRUCE RIP

AC/DC

marche ou crève !

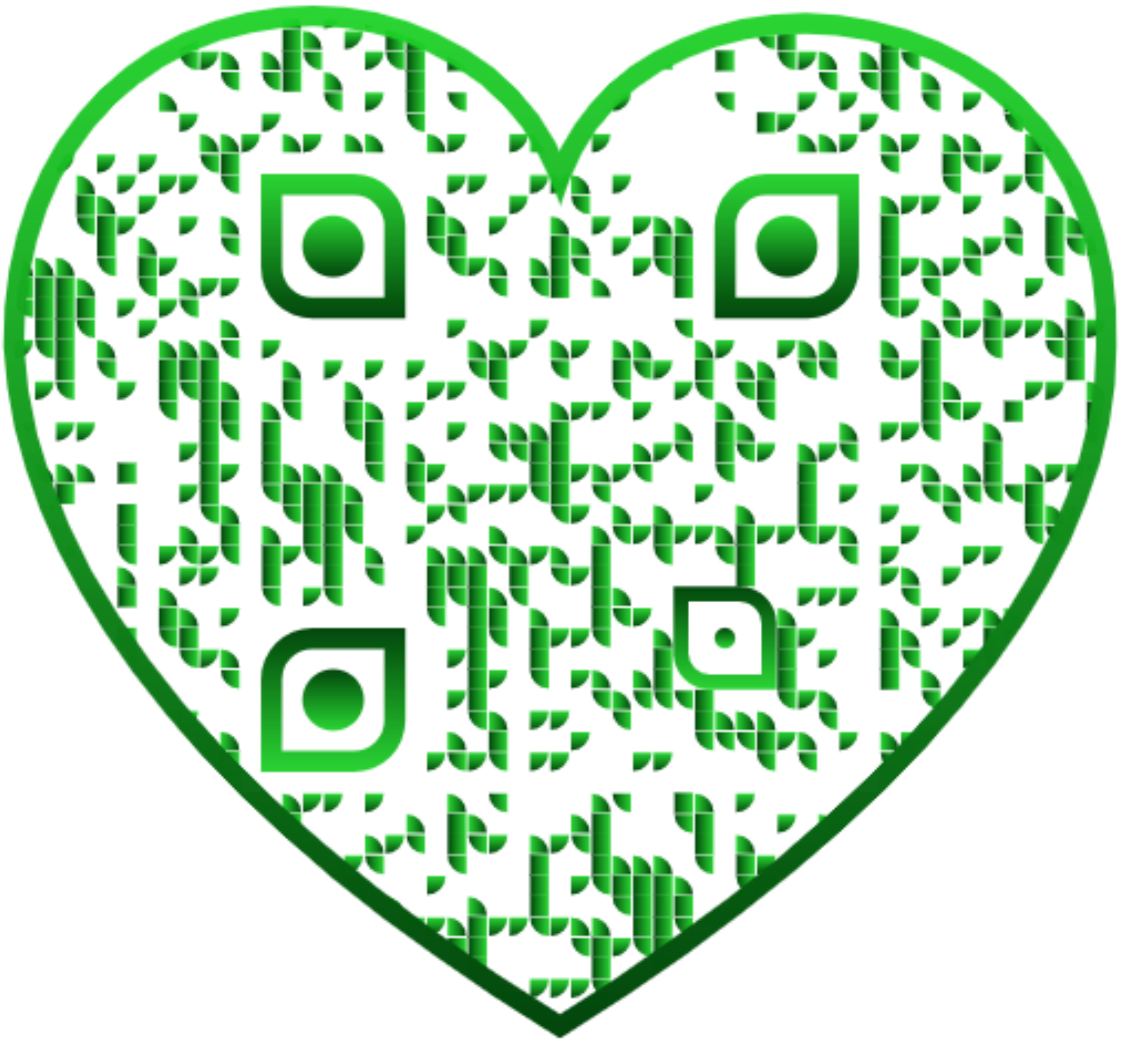
DÉMENCE, DROGUE, PRISON : LE TOUJOURS DIFFICILE 17e ALBUM
ANGUS YOUNG + BRIAN JOHNSON : INTERVIEW EXCLUSIVE !

MES DISQUES A MOI DON WAS

DEC 2014 N°598 / 5,90 € / MENSUEL / BEL 6,50 € / CH 10 FS / LUX 6,50 € / PORTUGAL CONT 6,60 € / CAN 10 $ CAN / ITA 6,80 € / HVDE 13 € DOM 6,50 € / N CAL (V) 1600 XPF / N CAL (S) 980 XPF / POL (V) 1860 XPF / POL (S) 980 XPF / GRE 6,00 € / MAR 72 MAD / TUN 9,50 TND

L 19766 - 568 H - F: 5,90 € - RD

Editions Lariviere



Sonos Your Home*

Le Système Hi-Fi Sans Fil
SONOS
*Avec Sonos, toute la musique partout chez vous.

NISSAN

Innovation that excites

LA NOUVELLE GÉNÉRATION DE SANS APPORT, SANS CONDITION.

NOUVEAU NISSAN JUKE

À PARTIR DE

199 €/MOIS(1)

SANS APPORT SANS CONDITION

POUR PLUS D'INFORMATIONS, RENDEZ-VOUS SUR NISSAN-OFFRES.FR

Innover autrement. (1) Exemple pour un Nouveau Nissan JUKE Visia 1.6L 94 neuf en Location Longue Durée sur 49 mois pour un kilométrage maximum de 40 000 km, premier loyer de 1 599 € offert par votre concessionnaire puis 48 loyers de 199 €. **Modèle présenté :** Nouveau Nissan JUKE Tekna DIG-T 115 avec option peinture métallisée et Pack extérieur Creative Line à **348 €** par mois, en Location Longue Durée sur 49 mois pour un kilométrage maximum de 40 000 km, premier loyer de 2 385 € offert par votre concessionnaire. (2) Exemple pour un Nouveau Nissan QASHQAI Visia DIG-T 115 Gamme 2015 neuf en Location Longue Durée sur 49 mois pour un kilométrage maximum de 40 000 km, premier loyer de 1 980 € offert par votre concessionnaire puis 48 loyers de 289 €. **Modèle présenté :** Nouveau Nissan QASHQAI Tekna DIG-T 115 Gamme 2015 avec options peinture métallisée et toit panoramique vitré à **388 €** par mois, en Location Longue Durée sur 49 mois pour un kilométrage maximum de 40 000 km, premier loyer de 2 655 € offert par votre concessionnaire. (3) Exemple pour un Nouveau Nissan X-TRAIL Visia dCi 130 neuf en Location Longue Durée sur 49 mois pour un kilométrage maximum de 60 000 km, premier loyer de 2 240 € offert par votre concessionnaire puis 48 loyers de 369 €. **Modèle présenté :** Nouveau Nissan X-TRAIL Tekna dCi 130 BVM 2WD avec option peinture métallisée à **510 €** par mois, en Location Longue Durée sur 49 mois pour un kilométrage maximum de 60 000 km, premier loyer de 2 840 € offert pas votre concessionnaire.

CROSSOVERS NISSAN.

NOUVEAU NISSAN QASHQAI

À PARTIR DE

289 €/MOIS(2)

SANS APPORT SANS CONDITION

NOUVEAU NISSAN X-TRAIL

À PARTIR DE

369 €/MOIS(3)

SANS APPORT SANS CONDITION

Restitution du véhicule chez votre concessionnaire en fin de contrat avec paiement de frais de remise en état standard et des kilomètres supplémentaires. Sous réserve d'acceptation par Diac - SA au capital de 7 275 660 € - 14, avenue du Pavé Neuf - 93160 Noisy-le-Grand - SIREN 702 002 221 RCS Bobigny. Offre réservée aux particuliers, non cumulable avec d'autres offres, valable du 01/11/2014 au 31/12/2014 chez les Concessionnaires participants. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 €, RCS Versailles B 699 809V174 - Parc d'Affaires du Val Saint-Quentin - 2, rue René Caudron - CS 10213 - 78961 Voisins-le-Bretonneux.

Nouveau Nissan JUKE : consommations gamme cycle mixte (l/100 km) : 4,0 - 7,4 : Émissions CO_2 (g/km) : 104 - 169.
Nouveau Nissan QASHQAI : consommations gamme cycle mixte (l/100 km) : 3,8 - 5,6 : Émissions CO_2 (g/km) : 99 - 138.
Nouveau Nissan X-TRAIL : consommations gamme cycle mixte (l/100 km) : 4,9 - 6,0 : Émissions CO_2 (g/km) : 129 - 139.

"PAS BESOIN D'ACCORDER SA GAUFRETTE AVANT DE LA FAIRE CROUSTILLER."

FERRERO FRANCE – SA – Capital 15 394 608 € – 602 018 897 RCS ROUEN © FERRERO

Un cœur fondant aux noisettes,
une gaufrette croustillante, du bon chocolat.
Kinder Bueno : si bon qu'on en deviendrait méchant.

POUR VOTRE SANTÉ, MANGEZ AU MOINS CINQ FRUITS ET LÉGUMES PAR JOUR. WWW.MANGERBOUGER.FR

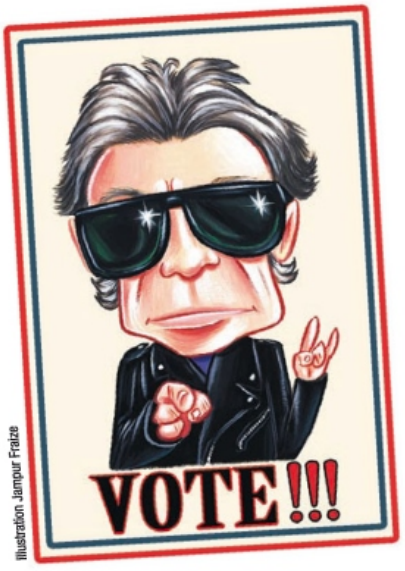


Illustration Jampur Fraize

eDito

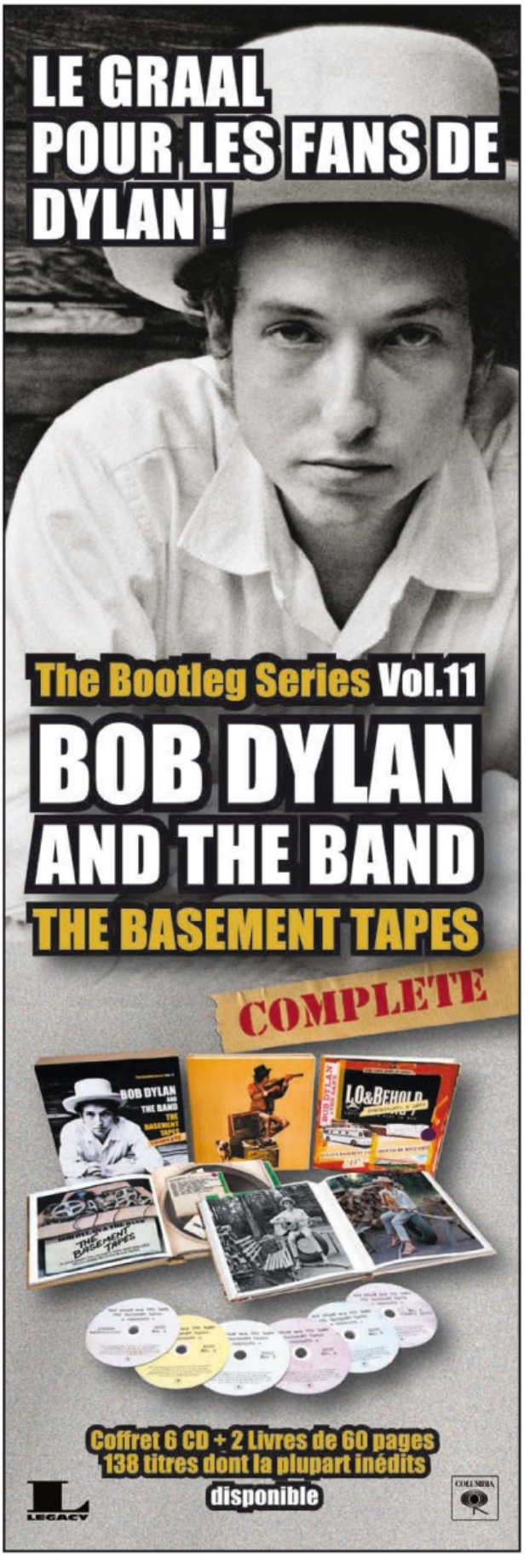
Notes de lecture

Parcourant le livre américain "Vinyl Junkies" de Brett Milano (St Martin's Griffin), nous avons appris nombre de choses importantes sur les collectionneurs de disques de tout poil et tout acabit, nos lecteurs.

1) Poser délicatement l'aiguille du diamant entre les deux sillons du disque relève de l'expérience sexuelle, mais ça tout le monde le sait.
2) Tout collectionneur est un monomaniaque habité par sa mission : *Il y a dehors des disques qu'il ne possède pas encore.*
3) Le monde est dur. Cela, nous l'avons tous découvert dès notre plus jeune âge. Collectionner, en revanche, nous apporte de la joie et permet un processus d'auto-guérison.
4) Les collector des années 50 et 60 ont tous été créés par erreur (étiquettes de mauvaise couleur, édition abandonnée, etc). A partir de la fondation de Stiff Records en 1976, on fabrique sciemment de modernes collector, ambition assumée de nos jours par le Record Store Day.
5) Etre un collectionneur, c'est croire au Graal, croire qu'il existe, là-bas, dehors, un objet dont la possession changera notre putain de vie.
6) Certains collectionneurs ont franchi le pas. Non contents d'amasser les souvenirs d'une époque révolue, ils assument et n'écoutent plus que la musique d'une époque précise.
7) Les collectionneurs recherchent de préférence les premiers pressages, voire aujourd'hui le test-pressing, pour être au plus proche de l'essence de l'artiste.
8) Il est probable que collectionner des disques empêche nombre de gens de devenir absolument et totalement dingos.
9) Etre un collectionneur c'est croire un petit peu naïvement qu'on aura le temps de réécouter les centaines, voire les milliers de disques accumulés pendant toutes ces années.
10) Conclusion de Robert Crumb, grand collectionneur de 78 tours devant l'Eternel : *"Ce n'est pas comme ça que vous allez trouver une copine."*

On aimerait bien que tout ce livre soit traduit au pays du Sapeur Camembert.
PHILIPPE MANŒUVRE

PS : le référendum reprend forme !
L'équipe de Rock&Folk compte sur vous pour voter sur le site www.rocknfolk.com/referendum2014
Rock on les amis ! Votre vote nous intéresse !
Il en va de l'avenir du journal !



paco rabanne

présente

Black XS

FESTIVAL

22-23
NOV 2014

LILLY WOOD & THE PRICK

TEMPLES

TALISCO

THOMAS AZIER

AU REVOIR SIMONE

OWLLE

BURNING PEACOCKS

ARTHUR BEATRICE

GUY IVORY

DÉCOUVERTE BLACK XS RECORDS

LE TRIANON

80 Bld de Rochechouart
75018 Paris

Locations : magasins FNAC,
FNAC.com, Carrefour.fr
et sur l'appli tick&live

So Music! XPERIA·Lounge ANOUS PARIS Direct Matin fnac OÜI FM ROCK·FOLK Spotify

SOMMAIRE 568

Parution le 20 de chaque mois

NECROLOGIE

Jérôme Soligny **JACK BRUCE** 18

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley & Philippe Manœuvre **DON WAS** 20

TETE D'AFFICHE

Jonathan Hume **ELECTRIC WIZARD** 26

Yannick Blay **EINSTÜRZENDE NEUBATEN** 28

Thomas E Florin **CHINESE ARMY** 30

Jérôme Reijasse **FOREVER PAVOT** 32

Jonathan Witt **THE WYTCHES** 34

H.M. **CHRISTINE & THE QUEENS** 36

David Angevin **SONS OF ANARCHY** 38

EN VEDETTE

Basile Farkas **THE KINKS** 40

Eric Dahan **BRYAN FERRY** 44

Philippe Manœuvre **JOHNNY HALLYDAY** 48

Olivier Cachin **KRAFTWERK** 52

Isabelle Chelley **DIDIER WAMPAS** 56

SUR LA ROUTE

Thomas E Florin **THE LORDS OF ALTAMONT** 60

EN COUVERTURE

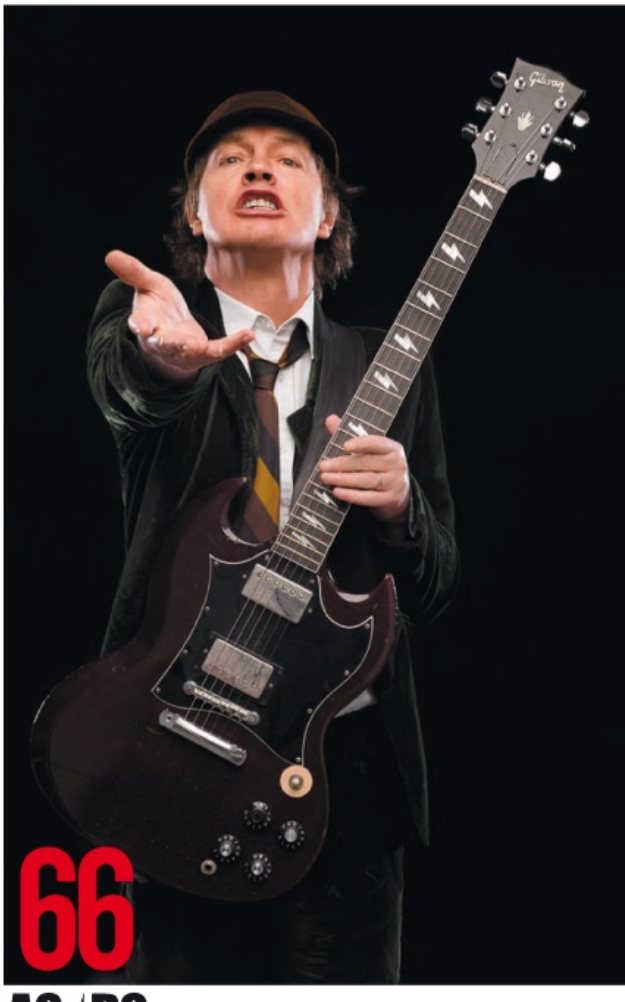
Philippe Manœuvre **AC/DC** 66

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **BLUES 2014** 74

38

SONS OF ANARCHY



66

AC/DC

PHOTO COUVERTURE : JAMES MINCHIN III (DR) GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 007 COURRIER 010 TELEGRAMMES 012 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 097 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Laeticia Alzieu (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4e trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.

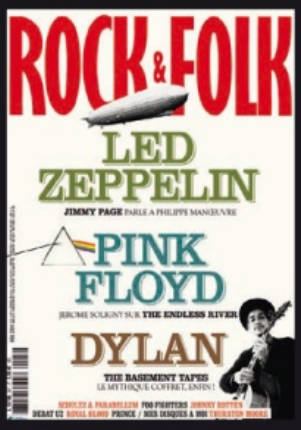
LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

Audipresse

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier des lecteurs

“Mal de crâne”



Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr
Chaque publié reçoit un CD...

Illustrations : Jampur Fraize

Encore un coup des PTT...

Led Zep, Pink Floyd, Dylan, Hendrix... Visiblement, la Poste s'est encore trompée et m'a livré un Rock&Folk datant de 1969...

SEDRYK *(courriel)*

Ouh la la la la...

Le mal de crâne... Un seul article, sur le post-hardcore, mais pléthore de termes barbares et douteux. Je cite en vrac : *“shoegazing”*, *“math rock”*, *“stoner rock”*, *“rock psyché champêtre”*, *“proto-grunge”*, *“no wave arty”*, *“rock garage de science-fiction”* (si, si), *“slacker pop”*, *“pop psyché”*, *“space rock apocalyptique”*, *“art rock”*, *“psychédélisme fracassé”*, *“méditation bucolique néo-folk”*, *“ballade pseudo-mélancolique qui vire au déchaînement psyché orientalisant”*, *“free rock”*, *“alt rock”*, *“post/ math rock”*, *“noise rock”* (*“anguleux”*, en plus), *“proto-slowcore”*, *“alt metal”*, *“avant-rock instrumental”*, *“post-prog”*, *“post-punk”*, *“proto-shoegaze sombre et planant”*, *“ballade démontée, cramée par le soleil”* (je l'aime bien, celle-ci), *“alt-rock mainstream”*... Pfiou ! Non mais c'est dingue, quand même. Moi, bêtement, simplement, j'étais venu acheter un journal qui s'appelait Rock&Folk. Bêtement. Simplement. Faut croire qu'il y en a qui aiment bien compliquer à outrance. Mais bon, moi, là, je n'ai clairement pas tout compris. Rock&Folk, franchement, ça me suffit amplement... Même si je n'ai rien contre une petite louche, de temps en temps, de *speed dead trash metal grindcore*. Mais c'est juste quand je suis en forme et je préfère quand c'est du *proto*, dans le genre.

BEN KENNEDY *(courriel)*

Tambours majeurs

A lire l'érudit rock sur les (meilleurs) batteurs du monde, je me pose une question : *Rat Scabies* (The Damned) et *Philthy Animal Taylor* (Motörhead), c'est des marques de boîtes à rythmes ?

E. T. DECONING PEOPLE
– 84310 Morières-Lès-Avignon

Les Stones et moi...

Etre rock en 2014, c'est continuer d'aimer les Stones. Se sentir vivant en écoutant les premiers accords de “Brown Sugar”. C'est aussi se dire qu'on est heureux de savoir qu'ils respirent encore. C'est ce que je me dis chaque matin au réveil, les Glimmer Twins sont encore là ! Ils ont plein d'énergie et nous la font partager. Cela me donne un sentiment d'immortalité. En effet, tant que les Stones continueront de se produire, j'aurai l'impression d'être quasi immortel. *“I know it's only rock'n'roll but I like it !”*

NELLY DU 13 *(courriel)*

Etre rock en 2014...

...C'est faire découvrir Spirit à son fils, qui croyait que McCartney composait des berceuses et qui tombe sur le cul en découvrant “Helter Skelter”. Ce rejeton découvre Johnny en écoutant “Voyage Au Pays Des Vivants”, heureusement il roule en Chrysler rose.

PHIL MALARSON *(courriel)*

Bonjour

Dans Rock&Folk il y a le mot *Folk*. Depuis janvier de cette année, Pete Seeger nous a quittés. Ne pensez-vous pas en tant qu'un des pionniers de cette musique, il mérite au moins un long hommage ? Allez, un effort. Merci.

SERGE *(courriel)*

Le chant Bono

Le nouveau U2 est bon. Les deux étoiles attribuées par votre magazine mériteraient de se transformer en trois. A part "Raised By Wolf", les morceaux tiennent la route et prendront tout leur sens dans la tournée des salles annoncées. Avez-vous remarqué comme Bono n'a jamais chanté aussi bien ? La production de Danger Mouse est bien meilleure que celles des trois ou quatre derniers albums, et ce putain de morceau "Sleep Like A Baby Tonight", leur meilleur album depuis plus de 20 ans. Alors ne soyez pas radin, faites péter la troisième étoile.

ROMAIN *(courriel)*

Vulcania

Ty Segall est passé à la Coopé de Mai. Les volcans d'Auvergne peuvent se réveiller.

SUGARMAN – 03100 Montluçon

Malcolm

La première fois, c'était dans l'arrière-salle enfumée d'un café rock à Anvers, en octobre 1978... Bien sûr, tout le monde n'avait d'yeux que pour le malade mental en short qui galopait de long en large sur la scène en piétinant (et débranchant) le cordon de sa Gibson (pas encore de micro HF à cette époque...), et pour le crieur tatoué qui hurlait au premier plan... Moi, je matais et, j'ignore pourquoi, le petit mec scotché devant ses Marshall, la frange dans les yeux, le T-shirt trempé, qui grattait sa Gretsch sans broncher, ne daignant esquisser que quelques pas pour aller gueuler *"Ti Hen Ti"* et revenir à sa place... En août 1979, je retrouve le gang au festival jazz (!) de Bilzen, juste après The Cure (je vous jure, j'ai encore le programme...) et juste avant The Police (!)... Idem... Fascination pour le petit grand frère, côté jardin, à la droite du batteur rictus de pitbull, tapant du pied sans arrêt pendant 2 heures... Lui, tu lui files des platform-boots, le lendemain il te rend des tongs... J'ai ensuite vu et revu AC/DC une vingtaine de fois, sur des scènes plus grandes, avec un hurleur différent, au sein de publics de plus en plus nombreux, avec des cloches, des canons, des locomotives... Mais toujours les yeux et les oreilles rivées sur ce mec insignifiant (au regard de son frère), l'homme de l'ombre, le métronome du lourd, le décocheur de riffs, l'essence du groupe australien, de plus en plus maigre avec des Gretsch de plus en plus grosses derrière lesquelles il semblait se cacher pour laisser la part belle à son frangin... Pendant que j'écris ces lignes, Malcolm Young est prostré dans un hôpital de Sydney, dément (dixit la presse), pas encore mort biologiquement parlant mais mort à jamais musicalement. Pour la première fois, c'est son silence qui me fait mal aux oreilles.

OLIVIER RAMON *(courriel)*

Les coups (ça fait mal)

Salut ! Je n'ai pas d'iPod et je me contrefiche d'iTunes, mais bon, je me dis, je vais quand même lire le débat U2. Ce groupe toujours à la pointe, qui deale avec des foutus geeks qui ne connaissent rien au rock, qui vend maintenant sa musique comme on vend un saucisson... Les mots employés font froid dans le dos : *"communication"*, *"milliers d'albums"*, *"marketing"*, *"événement"*, *"coup médiatique"*... Ah, on s'en souvient encore, des coups médiatiques ! Ou plutôt on ne s'en souvient pas. Et c'est bien là le problème. Qui connaît un seul morceau de l'anecdotique "In Rainbows" de Radiohead ? Personne. Bref, rien à foutre. Rien à voir avec le rock. Le rock, normalement, c'était fait pour surprendre, pour bousculer les codes, pas pour zoner avec l'homme d'affaires binoclard et encaisser les chèques. Au moins, les vieux rockers, eux, s'étaient tous faits avoir question thunes ; ça avait une autre gueule, quoi ! Et la musique dans tout ça ? Plus personne ne s'en préoccupe réellement. L'image prévaut. La loi du paraître. La pub et tout le toutim. C'est ce qui fait vendre et basta. Je cite : *"La polémique a caché la musique."* Tout est dit. Schultz, lui, au moins, avait une toute autre vision du rock'n'roll, mais apparemment pas assez pour décrocher la couv' de Rock&Folk. Dommage.

MOUKIL MAN *(courriel)*

Réponse : Remarquez que U2 non plus, n'a pas la couv'.

Action

Hier soir ça n'allait pas, mais alors pas du tout : déprime, soucis, chômage, galère de thune, sentiment de ne pas comprendre l'époque et d'être un vieux con. Ce matin après mon petit dej', j'ai mis "Shake Some Action" à fond. Ça allait de mieux en mieux et au début de la face 2, pendant "She Said Yeah", j'ai eu un déclic. Tout va mieux. Les problèmes de thune, je m'en fous. Le chômage, je m'en fous. Pas de temps à perdre avec ces conneries. J'ai l'impression d'adhérer au monde à nouveau. Je suis heureux. J'avais juste envie de partager avec vous cette petite renaissance : le rock'n'roll, ça ne change pas la vie, mais ça aide vraiment. Et encore plus quand c'est fort. Merci à vous d'entretenir la flamme et de faire passer l'électricité. Ça sert à quelque chose.

T. *(courriel)*

Oui, mais non

En novembre, il apparaît indispensable, à l'occasion de la sortie de son album annuel, d'écrire un papier à ce très grand artiste (pas un type formaté qui fait l'artiste) qu'est Jean-Louis Murat. Jean-Louis, bluesman auvergnat, passionné de musique américaine. Un rocker de 60 piges dont le travail ne rime pas avec vaseline. Un vrai, quoi et sans doute un des derniers.

UN LECTEUR EVIDEMMENT EXCESSIF ET SUBJECTIF *(courriel)*

Très loin ?!

Bonjour Rock&Folk, ha il est loin le temps de Best et de votre magazine des années 70. Bien sûr il y avait tellement de très bons groupes de rock, mais maintenant tout ça c'est fini, comme Rock&Folk. Quand je vois Mojo chez nos amis anglais, j'en bave. Kate Bush, par exemple, pas grand-chose chez vous. Pourtant c'est une femme qui compte, Pink Floyd trois pages, pas grand-chose donc. Pour votre défense, vous n'êtes pas les seuls. Il y a les petits intellos du rock qui vomissent sur les musiques qui ne sont pas à leur goût. Dorénavant occupez-vous de Biolay, Bénabar, Paradis, Farmer, Doré, Johnny pour les beaufs. Voilà l'avenir de Rock&Folk.

UN VIEUX QUI AIME LA BONNE MUSIQUE *(courriel)*

Réponse : Cher ami, si vous permettez, votre critique est un tantinet n'importe quoi, je trouve ! Vous nous accorderez que les Biolay, Paradis, Doré, Farmer sont rarement chez nous (de fait : *absolument jamais*). Vous avez du mal à décompter : Pink Floyd, c'est 6 pages dans le dernier numéro, pas 3 ! Kate Bush a été anthologisée par un remarquable papier de 6 pages précédent ses concerts à Londres, (Rock&Folk 565), concerts eux-mêmes dûment chroniqués en pages live. Bref, vous avez du Mojo dans les papilles, on ne vous en veut pas. Maintenant Rock&Folk est toujours là et bien rock'n'roll en plus. Libre à vous de lui préférer un titre goddon, mais ne venez pas nous casser les couilles avec Bénabar dont *nous n'avons jamais parlé non plus*.

A plus. Philman

Télégrammes

PAR BUSTY

France

The Buns

Photo Sarah Deeil-DR

Robi

Photo Frank Loriou-DR

"Je suis très sensible à la proposition de Pascal Obispo de m'aider à composer mes nouvelles chansons, ce qui équivaut à ma proposition d'aider Einstein à terminer l'énoncé de sa théorie sur la relativité"

MICHEL POLNAREFF

FFF

Photo Mondino-DR

THE BEWITCHED HANDS

Le groupe originaire de Reims a annoncé sa séparation, après sept ans d'existence et deux albums.

THE BUNS

Le duo féminin, actuellement en tournée avec Hollysiz, sort un single deux-titres intitulé "I Want". On retrouvera également les Françaises le 22 novembre au Zénith d'Amiens (festival Picardie Mouv') et le 31 janvier à Grenoble en première partie des Wampas.

CONCOURS PIANOS EN GARE

Forts du succès remporté par les pianos installés dans les gares un peu partout en France, la SNCF et Yamaha lancent jusqu'au 24 décembre un concours permettant à l'auteur de la meilleure prestation filmée sur un de ces pianos (et postée sur Youtube, Vimeo ou Dailymotion) de remporter un piano évidemment signé Yamaha.

FESTIVAL LES AVENTURIERS

Pour son 10e anniversaire, le festival de Fontenay-sous-Bois invite Frànçois & The Atlas Mountains, Gang Of Four, Zebda, Tuxedomoon, Even If, Jawhar (du 9 au 19 décembre)...

FFF

Le groupe emmené par Marco Prince et Yarol Poupaud assurera la première partie de Shaka Ponk à Bercy le 20 novembre.

GONZAI RECORDS

Après le site, le magazine, les soirées, Gonzaï lance désormais son label, comprenant deux collections, *Note For Sale* pour les nouveautés (première sortie : Steeple Remove) et *Feedback* pour les rééditions (première sortie : Marie Et Les Garçons).

INNA MODJA

Le troisième album de la chanteuse, "Motel Bamako", sortira en 2015. On peut d'ores et déjà écouter le single "Forgive Yourself".

LENZ-FARADAY

Le groupe formé par l'ex-batteur et l'ex-guitariste des défunts Parisians sort son premier EP intitulé "Future Is Boring".

LE PERE NOËL EST-IL UN ROCKER ?

1 jouet neuf = 1 entrée gratuite = 1 cadeau de Noël pour un enfant. Pour sa 20e édition, le festival de musique solidaire accueille entre autres Jamaica, Mustang, Le Peuple de L'Herbe, Aline... (Lille, 18 au 22 novembre).

LITTLE BOB BLUES BASTARDS

Le Havrais fêtera ses quarante ans de scène avec l'enregistrement de son 25e album, prévu pour fin février, et une tournée en 2015 et 2016.

MARIANNE FAITHFULL

La chanteuse, dont l'album "Give My Love To London" vient de sortir, se produira dans toute la France fin 2014 et début 2015, notamment à l'Olympia le 20 novembre et au Trianon (Paris) le 17 avril.

RAMONES GABBA GABBA DAY

La Boule Noire (Paris) consacre une soirée aux légendaires New-Yorkais : projection du film "Todos Somos Ramones" d'Andres Alvarez et Luc Magnant, performance du tribute band basque The Gramones et de Fatty & Shorty Ramone (29 novembre).

ROBI

La chanteuse sortira son deuxième album le 26 janvier chez At(h)ome. Elle est en tournée pendant tout le mois de novembre avec Radio Elvis, tournée qui passera notamment par Paris le 29 (Le Limonaire).

TAHITI 80

Les Français présenteront leur sixième album à la Maroquinerie le 21 novembre.

TOYBLOID

Le trio parisien enregistre son premier album, prévu pour 2015, dans le studio londonien de Liam Watson (White Stripes).

Photo Raphaël Lugassy-DR

MADEMOISELLE K
Un nouvel album, en anglais, intitulé "Hungry Dirty Baby" sortira le 19 janvier 2015, suivi d'un concert à la Cigale le 26.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Royaume-Uni

DEPECHE MODE
Le trio de Basildon publie un film de concert ("Live In Berlin"), agencé par le fidèle Anton Corbijn.

BELLE AND SEBASTIAN
La formation de Glasgow dévoile le simple aux sonorités électroniques "The Party Line", un avant-goût de "Girls In Peacetime Want To Dance", nouvel album toujours prévu pour janvier.

DAVID GILMOUR
Après le lancement en grande pompe de "The Endless River", le guitariste de Pink Floyd revient aux affaires courantes : il travaille à un nouvel album pour l'an prochain.

IDLEWILD
Ces Ecossais énergiques sont de retour : "Everything Ever Written", leur huitième manifeste, paraîtra en février.

KITTY, DAISY & LEWIS
Les sœurs Durham et leur frère attaqueront 2015 avec un nouvel album, "The Third", produit par l'ex-Clash Mick Jones.

KLAXONS
Le groupe londonien vient de boucler une tournée anglaise qui était annoncée comme sa dernière. Sans préciser néanmoins s'il continuait d'enregistrer.

"Il n'y a rien de plus déprimant qu'un groupe qui sort de scène et mange des brocolis"

SERGE PIZZORNO (Kasabian)

NOEL GALLAGHER & THE HIGH FLYING BIRDS
Le deuxième album solo du Mancunien s'intitule "Chasing Yesterday". Sa sortie, prévue le 2 mars, a été précédée par celle d'un single déjà écoutable, le très léché "In The Heat Of The Moment". L'ex-Oasis sera d'ailleurs en concert au Zénith de Paris le 12 mars.

MUSE
C'est Robert *Mutt* Lange, l'homme du "Back In Black" d'AC/DC qui se chargera de la production du prochain album du trio.

POND
En concert à Portland, le groupe psyché australien s'est fait dérober un disque dur contenant de multiples heures d'enregistrement inédites.

THE PRODIGY
Le groupe techno-rock annonce pour son sixième album *"un moment de pure énergie violente"* qui fera la nique *"à toutes ces conneries de DJ"*. Tout propos du leader Liam Howlett.

U2
Après avoir visité les comptes iTunes, le groupe irlandais envisage de tourner l'an prochain dans quelques villes mondiales. Avec le projet de donner deux concerts dans chaque destination, l'un acoustique, l'autre plus spectaculaire.

WILKO JOHNSON
Après avoir subi une lourde opération, le guitariste de Dr Feelgood s'est déclaré *"guéri"* de son cancer du pancréas.

THE XX
A la suite de séances au Texas et en Islande, le troisième album du trio mélancolique londonien est en cours de finition dans la capitale anglaise.

Condoléances

Jack Bruce, **Alvin Stardust** (chanteur), **Acker Bilk** (clarinettiste de jazz), **Marc Bell** (alias LFO, producteur et collaborateur de Depeche Mode), **Isaiah Jikey Owens** (clavier de Jack White et Mars Volta), **John Holt** (chanteur jamaïcain), **Marie Dubois** (actrice), **Benjamin Bradlee** (journaliste), **Hugues Le Bars** (musicien), **Marcia Strassman** (actrice), **Raphael Ravenscroft** (saxophoniste de "Baker Street")

Photo Nick Griffiths-DR

BEADY EYE
Liam Gallagher a annoncé sur Twitter la séparation du groupe qu'il avait formé avec Andy Bell et Gem Archer après la séparation d'Oasis, le temps de deux albums. De quoi bien entendu relancer la machine à spéculations quant à un retour d'Oasis.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Etats-Unis

BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB
La batteuse du combo, Leah Shapiro, s'est découverte atteinte d'une malformation du cerveau. Le groupe cherche à récolter des fonds pour financer l'opération chirurgicale, via le site de collecte GoFundMe.

BOB DYLAN
Un prospectus glissé dans le récent coffret des "Basement Tapes" annonçait la nouvelle : un nouvel album du Zim, constitué de reprises et intitulé "Shadows In The Night", paraîtra en 2015.

COLD WAR KIDS
Une semaine avant la date prévue, la formation de Fullerton a repoussé la sortie de son nouvel album "Hold My Hand" de cinq mois. Mars prochain donc.

CRISTAL CASTLES
Après trois albums à triturer électronique et rock, le duo masculin-féminin de Toronto a décidé de se séparer.

THE DEAD WEATHER
Le groupe dont Jack White est le batteur et Alison Mosshart la chanteuse met en ligne une nouveauté, "Buzzkill(er)" qui n'était parue qu'en vinyle à tirage réduit. Le préambule probable d'un nouvel album attendu pour l'an prochain.

THE DECEMBERISTS
Les barbus de Portland annoncent un septième album, "What A Terrible World, What A Beautiful World", qui sera pour le coup *januarist* : il paraîtra le 19 du premier mois de 2015.

GUNS N'ROSES
Nouvelle à prendre avec les précautions d'usage concernant ce groupe : Axl Rose met la dernière main à ce qui serait le successeur de "Chinese Democracy".

KIM DEAL
La chanteuse des Breeders publie son cinquième 45 tours solo : "Biker Gone"/ "Beautiful Moon".

PANDA BEAR
L'un des cerveaux d'Animal Collective commercialisera, le 13 janvier, son deuxième effort solitaire, "... Meets The Grim Reaper" aussi pop que les premiers Brian Eno.

PARQUET COURTS
Les New-Yorkais sont de retour le 8 décembre avec "Content Nausea", collection de 12 plages qui n'est, selon le groupe, pas un album mais pas non plus un EP. Histoire d'encore simplifier son propos, le groupe sortira la chose sous le nom de *Parkay Quarts*.

PIXIES
Le splendide "Doolittle" ressort le 1er décembre pour les 25 ans de sa sortie. Au programme de cette édition 3-CD, l'album, ses démos, faces B et quelques *Peel Sessions* d'époque.

PURPLE
Ce trio texan déboule bruyamment avec un coup d'essai intitulé "(409)", programmé pour le 24 novembre et recommandé aux amoureux de lourdes guitares grunge et de chevelures peroxydées.

REM
Le 8 décembre dans les magasins, le coffret "7IN-83-83" rassemblera les 11 premiers 45 tours réédités du groupe d'Athens sur le label IRS.

SLEATER-KINNEY
Le trio de Portland a annoncé son retour, dix années après son dernier disque. Une tournée est prévue au printemps, ainsi qu'un nouvel album, "No Cities To Love".

"Si je devais vivre avec ce que rapportent les ventes de disques, il faudrait aussi que je tienne le bar aux concerts" IGGY POP

Purple
Photo Todd V Wolfson-DR

Panda Bear
Photo DR

IGGY POP
Le chanteur incarnera le rôle d'un tueur en série dans le prochain film de Dario Argento.

JACK BRUCE

1943-2014

Emérite bassiste, très demandé après les fulgurantes années Cream, l'homme à la Gibson EB-3 s'est éteint à 71 ans.

On l'avait un peu traqué, en mars dernier, après avoir reçu "Silver Rails". Cherry Red était dans la combine mais, sachant qu'il n'était pas au top, on n'avait pas insisté. Après tout, ce dernier album, son premier depuis onze ans, parlait de lui-même. Dix chansons ouvertes à la plupart des courants qui ont jalonné son parcours et émaillé sa discographie substantielle.

Précurseur du heavy metal

Né pendant la Seconde Guerre mondiale dans la banlieue de Glasgow, Jack Bruce s'est mis au violoncelle dès l'adolescence mais son amour du jazz l'a rapidement fait dévier du cursus classique. Il est encore mineur lorsqu'il rejoint le big band Murray Campbell en tant que contrebassiste, puis va passer les années 60 à jouer des musiques dérivées du blues, du R&B et même du be-bop, avec Alexis Korner (croisant le chemin de musiciens tels que l'organiste Graham Bond, le guitariste John McLaughlin, le batteur Ginger Baker...) et John Mayall (Eric Clapton sévit alors dans ses Bluesbreakers). Bruce effectuera sa première incursion en territoire psychédélique au sein de Manfred Mann avant de revirer au bleu en 1966 avec The Powerhouse, combo monté pour le label Elektra, avec Steve Winwood aux claviers et Clapton à la guitare. La même année, avec le guitariste et Ginger Baker, Jack Bruce fonde le supergroupe Cream. De leur association (surtout cohérente sur le plan musical, les trois ayant passé leur carrière à dire qu'ils n'avaient rien d'autre à faire ensemble) naîtront quatre albums dont un double ("Wheels Of Fire", premier carton de l'histoire du disque sous ce format). Proposant un astucieux mélange de blues, de rock et de jazz, le trio est légitimement considéré comme un des précurseurs du heavy metal et toutes les formations majeures du genre savent ce qu'elles lui doivent. Réputé pour ses reprises très personnalisées de standards ("Crossroads", "Spoonful", "Rollin' And Tumblin' "), Cream donnera l'occasion à Bruce et Clapton de se passer le micro de chant, et au bassiste de cosigner (notamment avec le parolier Pete Brown) des titres saillants : "Sunshine Of Your Love", "White Room" ou "I Feel Free". Assemblage de titres live et studio, l'approprié "Goodbye" scelle en 1969 la carrière discographique de Cream, qui se retrouvera toutefois sur scène vingt-quatre ans plus tard à la cérémonie de son admission au Rock And Roll Hall Of Fame, puis en 2005, pour une brève série de concerts réussie et remarquée, immortalisée par un double album et un DVD. Pressenti pour participer à l'hommage à Ahmet Ertegun de 2007, Cream aurait finalement refusé, par la voix de Jack Bruce, en apprenant que le concert, programmé à l'origine au Royal Albert Hall, allait finalement avoir lieu à l'O2.

Cavalcades sur le manche

Des quatorze albums studio enregistrés en solo par Jack Bruce, l'histoire retiendra surtout ceux parus à la toute fin des années 60 et au cours de la décennie suivante ("Songs For A Tailor", "Things We Like" ou "How's Tricks") et, après des années 80 moins favorables sur le plan artistique, on constate que les deux décennies suivantes ont été agrémentées de jolies choses tel "Something Else" (1993, écrit avec Brown) ou "More Jack Than God", publié dix ans plus tard et dont le titre est un pied de nez à Clapton. Capable d'évoluer en solitaire aussi bien qu'en formation, Jack Bruce se fondra parfaitement dans Lifetime, celle du batteur Tony Williams — le bassiste est présent sur l'album "Turn It Over" de 1970 — et West, Bruce & Laing (trois LP charnus dont un live avec ces deux ex-Mountain). Ses années 80 seront pimentées par des collaborations avec Robin Trower et A Gathering Of Minds (avec Billy Cobham et Allan Holdsworth) et la décennie suivante par ses apparitions avec Rory Gallagher, Gary Moore et Ringo Starr. En tant que musicien de studio émérite et donc régulièrement sollicité — et pas toujours crédité : il est le bassiste de "Lily The Pink", un tube de 1968 pour The Scaffold, le groupe du frère de Paul McCartney (qui sera repris en France par Richard Anthony, le fameux "Sirop Typhon") — il a bien sûr marqué au fer de son talent le magistral "Berlin" de Lou Reed, prétexte à des cavalcades sur le manche mises en scène par Bob Ezrin, notamment dans la chanson "Men Of Good Fortune". Noter également une excellente participation à "Apostrophe" de Frank Zappa.

Ayant survécu d'un cheveu à une greffe du foie en 2003 (le sien n'ayant pas supporté les années d'excès en tout genre), Jack se savait en sursis depuis mais continuait de dévorer la vie, en musique et à belles dents. Il déclarait récemment que "The Next Day", l'album publié par David Bowie et par surprise début 2013, avait boosté son envie d'en découdre encore. Le cancer l'a eu mais, de "Candlelight" à l'explicite "No Surrender", "Silver Rails" clôt idéalement une discographie et une carrière dont on peut rapporter quelque chose à chaque plongée, histoire de prouver à la mort qu'elle l'a dans l'os.★

JEROME SOLIGNY

Photo Peter Mazel

"Bob à ri"

DON WAS

Producteur des Rolling Stones et de quelques autres gâchettes, musicien à ses heures, cet enfant de Detroit avait quelques arguments pour figurer dans cette rubrique.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY & PHILIPPE MANŒUVRE - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Le jour où Don Was publiera ses mémoires, on peinera à croire qu'il n'a pas exagéré. Entre un CV de producteur droit tiré du Who's Who du rock — des Stones à Dylan, d'Iggy aux B-52's, ils sont tous passés entre ses manettes — une carrière de l'autre côté du miroir avec Was (Not Was), son groupe au style indéfinissable, à la croisée du rock, du funk, de la soul et du jazz, collectionnant les invités de luxe (Wayne Kramer, Ozzy, etc) et ses collaborations scéniques avec quelques-uns de ses héros d'adolescence, ce géant de Detroit peut impressionner. Et pourtant, malgré ses talents multiples, on est frappé par l'absence de snobisme musical et l'humilité du monsieur qui, régulièrement durant cet entretien, s'excusera d'aimer les mêmes disques que tout le monde...

Plaques de son

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Don Was : "Marlena" des Four Seasons avec "Candy Girl" sur l'autre face. On devait être en 1963. J'étais dans la cour du lycée et quelqu'un m'a dit : *"Tu as vu le nouveau Top 10 de WKNR ?"* Je ne savais pas de quoi il parlait. Je suis allé chez le disquaire après les cours et il s'agissait d'une simple petite liste sur une feuille de papier. Mais j'ai commencé à suivre ça de près, comme si c'était un sport. Comme je voulais aider les Four Seasons à être numéro 1, j'ai acheté leur single.

R&F : Vous avez été touché par la Beatlemania ?

Don Was : Bien sûr. J'ai 62 ans et, quand les Beatles ont joué chez Ed Sullivan, j'avais 12 ans. Je connais un paquet de mecs qui ont exactement mon âge et qui sont devenus musiciens, parce qu'à 12 ans, on a été assez bêtes pour regarder cette émission en se disant : *c'est ce que je veux faire plus tard*.

R&F : Vous avez d'ailleurs recréé ce moment il y a quelques mois pour un show à la télé américaine...

Don Was : Oui, ça a été une expérience très riche en émotions pour moi. J'ai eu l'impression qu'une boucle se bouclait. Etre là, jouer ces morceaux avec Paul, tenir la basse avec lui, près de moi, c'était un vrai trip. Je n'ai jamais autant répété de ma vie. Je voulais que mes parties de basse soient parfaites, pour exprimer mon respect, dire *merci*. Je me suis procuré *The Beatles Multitracks* et j'ai isolé la partie de basse, que j'ai écoutée avec toute mon attention, puis j'ai refait mon propre mix des Beatles sans la basse. Je me suis assis dans ma chambre pour travailler, comme quand j'étais adolescent. Puis j'ai regardé sur Youtube comment Paul joue les chansons maintenant, pour déterminer les parties importantes qui ont perduré toutes ces années.

R&F : Vous avez également vu les Rolling Stones à un âge impressionnable...

Don Was : Oui, c'était peu après les Beatles. Ils n'étaient même pas connus, il devait y avoir 200 personnes, c'était à Detroit. J'y ai vécu jusqu'à mes 32 ans. C'était vraiment une ville rock. Les Stooges ont joué dans mon lycée. Je ne veux pas manquer de respect à Mick Jagger ou James Brown, mais Iggy est un chanteur incroyable. Il l'est toujours. J'ai joué avec lui il y a deux ans lors d'un concert à New York avec Wayne Kramer, nous avons fait "Kick Out The Jams". Lorsque Iggy est monté sur scène, on aurait dit qu'il se transformait. Il redevient un mec de 14 ans, il se tient différemment et il est si intense qu'il m'a fait peur. Il a donné un coup de pied dans le micro, a agressé un mec au premier rang, a hurlé au batteur,

sans raison : *"Joue correctement, enfoiré !"* Les Stooges étaient un groupe génial, MC5 aussi. Les MC5 n'ont jamais été correctement enregistrés, les disques n'ont aucun rapport avec la façon dont ils sonnaient vraiment en concert. Coltrane parlait de jouer des plaques de son et c'était ça. Et à Detroit, George Clinton a joué pour un *sock-hop* dans mon lycée avec The Parliaments, son groupe vocal. C'était dans le gymnase et le disc-jockey de la radio locale était là en général. The Parliaments est venu et a fait "I Wanna Testify" en play-back.

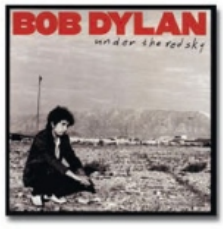
Grands frères

R&F : Revenons aux Stones. Vos albums favoris ?

Don Was : Je suis comme tout le monde. J'aime la trilogie "Beggars Banquet", "Let It Bleed", "Sticky Fingers", et puis "December's Children (And Everybody's)", "Out Of Our Heads"... En fait, il n'y en a pas un que je n'aime pas. J'aime "Some Girls", disque incroyable. On est supposés travailler sur la réédition de "Sticky Fingers" prévue pour mars 2015 mais, le souci, c'est que les chansons écartées ont fini sur "Exile On Main St". Ou bien sur "Tattoo You", voire sur les bonus d' "Exile...". Il y a toujours des tas de morceaux en plus chez les Stones, il reste de très bons bonus à partir de "Emotional Rescue", de "Voodoo Lounge". Mais pour "Sticky Fingers", tout a été utilisé. Ou presque.

R&F : Comment s'est passé la première collaboration avec les Stones ? Vous n'étiez pas mort de trac ?

Don Was : C'est en étant impressionné qu'on se plante. J'ai eu une expérience, assez tôt dans ma carrière en produisant Bob Dylan, et George Harrison est venu jouer de la guitare. Bob est marrant, il a un peu taquiné George. Il ne l'a même pas laissé s'accorder, il s'est assis avec l'ingénieur du son, a appuyé sur le bouton *play* et a dit à George d'y aller. George n'avait jamais entendu la chanson, ne savait pas dans quel ton elle était... Quand il en a eu fini, Bob lui a dit : *"Merci, c'était génial."* Et George m'a regardé, avec l'air de celui qui voulait que je vienne à son aide. Et Bob m'a demandé mon avis. Je n'avais qu'une chose en tête : le concert pour le Bangladesh. Je me souvenais que lorsqu'il avait eu lieu, je voulais revendre ma voiture pour me payer des places et là, ces deux mecs me demandaient mon avis. Le temps a ralenti et je me suis dit qu'on ne m'avait pas embauché pour être un fan. Ils avaient besoin de mon aide. J'ai fini par dire : *"C'était très bien, George, mais si on faisait une deuxième prise ?"* Il m'a remercié et Bob a ri. C'était un test pour lui.



R&F : Comment gérez-vous les légendaires batailles d'ego au sein des Stones ?

Don Was : Ce n'est pas très différent d'une famille et j'ai des enfants. Certains problèmes sont inscrits dans l'ADN d'un groupe. Et tous les groupes ont les mêmes. Mick et Keith sont deux mecs géniaux, ils ont été comme des grands frères pour moi et je sais qu'il y a de l'amour entre eux, que c'est un lien très profond qui transcende toutes les autres relations.

R&F : Vous les avez comparés à une équipe de basket...

Don Was : En travaillant sur "A Bigger Bang" en France, dans la maison de campagne de Mick, je lisais "Sacred Hoops" écrit par Phil Jackson, le coach des Lakers et des Chicago Bulls. Dans le basket, il y a cinq joueurs qui doivent constamment se prêter attention. Si on prend la balle et qu'on court vers le panier pour marquer, ce n'est pas du beau jeu. On ne gagne pas au final. Et ça m'a frappé, cinq gars, comme les Stones. Du coup, je me suis mis à leur lire ce bouquin au petit-déjeuner. Il y a des conflits au sein des Stones, mais ils montent toujours sur scène ensemble et tout cela disparaît dès que la musique commence...

Karaoké

R&F : Avec Was (Not Was), certains avaient espéré la nouvelle vague de Detroit, mais vous n'étiez pas un vrai groupe de rock, vous faisiez plutôt du funk... Et vous avez contribué à sa propagation...

Don Was : Un soir, quand j'étais adolescent, je suis allé à ce truc organisé par le journal de gauche d'une école. Des mecs de MC5 jammaient avec les musiciens de Pharoah Sanders. Je n'avais jamais entendu une musique comme celle-ci, elle n'existait pas avant que les mecs la jouent ce soir-là et je n'ai rien entendu de tel depuis. Et ça me semblait noble d'aspirer à cela, de faire quelque chose de nouveau. Dans les sixties, c'était une insulte si on te disait que ce que tu faisais rappelait autre chose. On pouvait flanquer son poing dans la gueule de quelqu'un pour ça et à raison. Maintenant, si on ne dit pas à la maison de disque que ce qu'on joue est un croisement de tel truc connu et tel autre super connu, personne ne sait comment le vendre. Quand nous avons sorti notre premier album, nous sommes allés chez ZE Records, qui était distribué par Island, puis pas Warner, etc, et David et moi rencontrions les mecs du R&B, qui nous disaient : *"Mais vous êtes blancs ?"* Et ils ont fait venir David et moi dans un bureau, ont mis un disque de Michael McDonald et dit : *"C'est comme ça que les blancs font du R&B chez Warner."* Puis ils ont sorti "Controversy" de Prince, et l'attaché de presse chargé des radios a dit : *"Qu'est-ce qu'on doit faire de cette merde ?"* Parce que Prince n'était pas vraiment dans une niche. Vers 1991, il y a eu ce légendaire DJ à Detroit, The Electrifying Mojo, qui présentait l'émission The Midnight Funk Association. Il était sur une station R&B, mais s'est mis à passer Kraftwerk, Talking Heads, B-52's et Prince, qu'on n'entendait nulle part. Mais ce DJ passait "Dirty Mind" et "When You Were Mine" et son public était composé de Blancs et de Noirs... L'ironie, c'est que tous ces artistes, Kraftwerk, les B-52's, Prince, etc., étaient chez Warner, sous leur nez !

R&F : Vos disques de funk préférés ?

Don Was : En ce moment, j'écoute beaucoup R Kelly. Je le trouve brillant, j'aime ses grooves, sa façon de chanter et ses morceaux. "Your Body's Callin' ", c'est l'un des meilleurs singles que j'ai entendus de ma vie. Sinon, j'aime George Clinton, il a eu beaucoup d'influence sur Was (Not Was). On a essayé de combiner George Clinton, les Mothers Of Invention et Sun Ra. Je ne sais pas si on y est parvenu... mais c'étaient nos idéaux.

R&F : Récemment, Joe Perry et Gene Simmons ont dit que le rock était fini, puisque personne ne veut signer de nouveaux groupes. Vous êtes d'accord ?

Don Was : Je ne sais pas si c'est vrai. Sonny Rollins dit que les musiciens de hip-hop lui rappellent ceux de jazz. Pour lui, le hip-hop est le nouveau jazz. Et peut-être qu'un DJ comme Flying Lotus signifie autant pour mes gosses que Bob Dylan pour moi. Je crois que le changement est une bonne chose. Un groupe de mecs de 16 ans qui imitent les sixties sans rien apporter de frais, c'est pourri, c'est du karaoké.

R&F : La musique était un métier de jeunes et maintenant, il y a de plus en plus de seniors...

Don Was : C'est normal, on vieillit avec son public. Un jour, par curiosité, je me suis penché sur les histoires dans les paroles de Bruce Springsteen. Au début, on parle d'un jeune mec qui veut quitter sa ville pourrie et découvrir le monde. Puis, il sort, se rend compte que tout le monde se fait baiser partout, qu'il n'est pas le seul. Et il s'intéresse plus aux problèmes émotionnels, à l'amour, etc. Et enfin le dernier acte est "Human Touch",

“Peu importe ce qui nous manque, on peut le trouver chez Johnny Hallyday”

il est devenu un mec qui veut des enfants, une partenaire et amie à qui parler. C'est le *voyage du héros*. Je lui ai demandé s'il avait lu Joseph Campbell qui a développé ce concept et il m'a dit qu'il était conscient d'écrire selon l'âge qu'il avait à ce moment-là.

R&F : Certains trouvent qu'Iggy Pop devrait accepter de vieillir...

Don Was : Vers 2000, j'ai produit “Avenue B” pour Iggy. C'est le plus bel album sur le passage à la cinquantaine. Il n'a pas marché, les critiques ont été très dures avec lui, personne ne voulait le voir comme ça. Il n'a pas été encouragé dans cette voie.

Anomalie

R&F : Quels sont les disques qui ont compté pour vous et vous ont influencé ?

Don Was : Les mêmes que tout le monde. “(I Can't Get No) Satisfaction” me parlait vraiment. Quand j'avais 28 ans, j'étais vraiment fauché. J'étais marié à ma première femme, j'avais un gosse et je jouais de la basse dans des bars cinq soirs par semaine sans pouvoir joindre les deux bouts. Il fallait que je trouve un travail, ce qui était une défaite pour moi. Et je n'avais aucune qualification. Il y avait un programme de formation américain qui finançait un employeur pendant six mois pour qu'il t'enseigne un boulot. Et grâce à ça, j'ai décroché un emploi de réparateur de photocopieurs. Je détestais ça, je me sentais brisé. J'allais bosser en Ford Maverick dont la portière droite manquait et j'avais un petit magnéto à cassettes portatif. Je m'étais enregistré une cassette où sur les deux faces, en boucle, il n'y avait que “(I Can't Get No) Satisfaction”. C'était mon état d'esprit... Le jazz m'a parlé aussi. J'en écoutais comme si c'était une conversation. Je l'ai découvert à 14 ans avec “Mode For Joe” de Joe Henderson. En bidouillant la radio dans la voiture, je suis tombé sur le solo de sax et on aurait cru de l'angoisse existentielle. C'était une voix humaine... Et lorsque la batterie arrive, que ça commence à swinguer, j'ai compris que Joe Henderson me disait : *Oui, j'éprouve une angoisse profonde, mais je ne vais pas la laisser m'abattre*. J'avais ma propre angoisse, différente de la sienne. Pour moi, ça se passait mal avec les filles, je détestais l'école, mais je pouvais comprendre. Au cours de ma vie, le jazz a souvent eu cet effet.

R&F : Parlons de votre nouveau projet, vous produisez le nouvel album de Johnny Hallyday, “Rester Vivant”...

Don Was : Je trouve que c'est un grand artiste. Je ne le classe pas. Les catégories, ça ne sert qu'au rangement chez les disquaires. Johnny Hallyday est un héros, il parle au nom des gens. Tout le monde a ses névroses, il nous manque tous quelque chose. Peu importe ce qui nous manque, on peut le trouver chez Johnny Hallyday.

R&F : Comment avez-vous travaillé avec lui ? Vous avez demandé une traduction de ses paroles ?

Don Was : Oui, c'était très important pour les musiciens de comprendre ses émotions. Nous les avons tous réunis dans une pièce pour apprendre

les morceaux et Bertrand Lamblot *(DA de Warner — NdlR)* est venu traduire les paroles. Et nous avons discuté du texte et du sous-texte des chansons. Comme ça, nous pouvions jouer dans le bon état d'esprit. Ce qu'il y a de bien sur cet album, c'est que le groupe laisse de l'espace à Johnny pour chanter et s'exprimer. On sent vraiment Johnny, là...

R&F : Qui sont vos héros ?

Don Was : Bob Dylan, Miles Davis, des mecs qui ont avancé sans se soucier de ce qu'on pensait d'eux et ont continué de faire des choses en restant toujours fidèles à eux-mêmes. Ils ne se vendent pas. Miles Davis a modifié les textures autour de lui et ce faisant, il a changé la forme de sa musique à trois reprises. Et il est toujours resté Miles. Immédiatement reconnaissable. Comme Bob. Les sons qui l'entourent changent, mais il est le même.

R&F : Cinq albums à emmener sur la traditionnelle île déserte ?

Don Was : "Speak No Evil" de Wayne Shorter. Chez Chess, je prends des disques de Muddy Waters et Howlin' Wolf mais, comme ils enregistraient des singles, je choisis n'importe quelle compilation avec les morceaux de Willie Dixon. Il me faut aussi "Kick Out The Jams" de MC5 parce que c'est le plus proche de ce que j'ai entendu quand j'allais au Grande Ballroom. Et "Burnin' " des Wailers.

R&F : Reste-t-il des gens que vous aimeriez produire ?

Don Was : Maintenant, j'aimerais faire quelque chose de nouveau, d'inédit, d'impossible à classer dans une catégorie existante. Je pourrais le faire avec de parfaits inconnus, je veux simplement produire des albums cool. J'ai eu la chance de travailler avec tous mes héros encore vivants, Dylan, Stones, Brian Wilson. Tout le monde devient dingue à la quarantaine et à cette période, mes rêves les plus fous s'étaient réalisés. Ça peut être aussi frustrant que l'inverse. Je me demandais ce que j'allais faire ensuite. Mais pour en revenir aux projets, ce soir, au lieu de rentrer à Los Angeles, je pars à Hambourg voir un artiste issu de l'electronica qui fait des trucs jazzy. J'aime voir les catégories disparaître, pour ça, c'est une période très excitante. Et quand on bouleverse l'ordre des choses — enregistrer un hit, le diffuser à la radio, l'exploiter — que cette économie s'effondre, que tout est disponible, c'est là qu'émerge la musique cool. J'accorde un énorme crédit au public, il est plus cool et intelligent que ne le pensent les maisons de disques tentant de le gaver de merde en permanence, en se disant qu'il aimera à la longue. Mais quand on donne au public l'occasion d'écouter des morceaux chargés de sens et de soul, il choisit cela. Certains considèrent qu'internet est la fin des ventes et, oui, c'est l'inconvénient. Mais l'avantage, c'est qu'il est possible d'enregistrer un disque dans son salon sur son ordinateur, sans aucun moyen. Prenons les débuts de Robert Johnson qui sillonnait les juke-joints. Pour attirer les clients le soir, il jouait dans la rue pendant la journée. Quelqu'un a fini par l'aborder et lui proposer de l'enregistrer. Il ne serait pas payé, mais il passerait à la radio et plus de gens viendraient à ses concerts. Le business de la musique a commencé comme ça. On en est revenus là, ce qui s'est passé dans les années 1970-1980, quand l'industrie musicale est devenue énorme, qu'on tournait pour maintenir les ventes d'albums, tout ça n'était peut-être qu'une anomalie... ★

"Bob Dylan ou Miles Davis ont avancé sans se soucier de ce qu'on pensait d'eux"

THE McCARTNEY OF

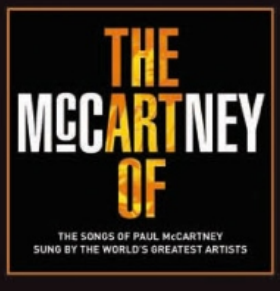
LE PROJET EVENEMENT

UN HOMMAGE EXCEPTIONNEL A SIR PAUL McCARTNEY
PAR LES PLUS GRANDES LEGENDES DE LA MUSIQUE

42 NOUVEAUX ENREGISTREMENTS DE SES CHANSONS LES PLUS MYTHIQUES

SORTIE LE 17 NOVEMBRE 2014

AVEC LA PARTICIPATION DE
THE CURE, BOB DYLAN, BRIAN WILSON,
ROGER DALTREY, CHRISSIE HYNDE
ET BEAUCOUP D'AUTRES



DISPONIBLE EN
2CD / 2CD+DVD / 3LP /
COFFRET 4LP /
DELUXE BOXSET EXCLUSIF

STARTER
LA CULTURE EN RÉSEAU

THEARTOFMCCARTNEY.COM

BULLETPROOF
arctic poppy
caroline

"Horreur souterraine"

ELECTRIC WIZARD

Morbide, lent, lugubre et donc très excitant, le groupe britannique règne en maître dans sa catégorie. Sa tête, un couple terrifiant : Jus Oborn et Liz Buckingham.

stoner

Vingt années d'existence et huit albums. C'est ce qu'il aura fallu à Electric Wizard pour devenir une référence ultime du doom metal. Une route longue et chaotique, faite de disques cataclysmiques et de changements de personnel fréquents. Un temps seul maître à bord, Jus Osborn partage son trône avec Liz Buckingham, sa compagne, depuis maintenant dix ans. Dans la moiteur matinale d'un bar parisien, tout près du Père Lachaise, nous rencontrons les partenaires de crime afin d'évoquer "Time To Die", leur nouvelle livraison. "Time To Die" est un album extrêmement sombre, dont les riffs terrassants entraînent l'auditeur dans les tréfonds d'un enfer sonique à l'opacité oppressante. Toujours influencées par le cinéma d'horreur vintage, le cannabis et le porno un peu sordide des seventies, les paroles de "Time To Die", lorsqu'on parvient à les déchiffrer, explorent de fond en comble le champ lexical de la mort. Tel un ermite possédé, Jus Oborn hurle ses inquiétantes prédications juché au sommet d'une montagne maudite. Sous ses yeux s'étendent désolation, désespoir et chaos. Pour autant, les compositions d'Electric Wizard ne manquent pas de groove. Leur rythme est lent, lourd et régulier. La marche implacable et assourdissante d'un titan destructeur. Si tout ceci peut sembler un peu effrayant, c'est en réalité diablement excitant.

Marre du business

ROCK&FOLK : "Time To Die" paraît rassembler toutes les expériences précédentes d'Electric Wizard en un seul album. Un peu comme une œuvre somme...

Jus Oborn : C'était le but. Depuis "Witchcult Today" et "Black Masses", nos deux précédents albums, Electric Wizard est devenu un groupe à succès. Il a certes évolué mais nous avons toujours nos racines. L'horreur souterraine est encore présente. Nous étions arrivés à la fin d'un cycle et on voulait rester honnêtes avec nous-mêmes. On a donc changé de label et ça nous a donc semblé naturel de repartir de zéro. "Time To Die" est un nouveau chapitre, un nouveau commencement, même.

R&F : Vous avez recruté Clayton Burgess, le leader de Satan's Satyrs à la basse. Qu'a-t-il apporté à l'album ?

Liz Buckingham : Clayton est vraiment le bassiste qu'on avait toujours cherché. On est sur la même longueur d'onde et c'est un très bon musicien.

Jus Oborn : C'est difficile de trouver un bon bassiste. C'est un art qui se perd. Dans les années 60, les bassistes étaient des musiciens très entraînés, formés au classique. Le bassiste c'était le cerveau d'un groupe. De nos jours, c'est trop souvent un type qui gratte quatre cordes parce qu'il est feignant. Clayton est un bassiste old school.

Death Inc.

Nos lecteurs connaissent Death ©, groupe noir protopunk garage de Detroit au destin maudit (un album sorti 38 ans après son enregistrement en 1975). Mais les fans de metal connaissent *l'autre* Death, fondé en 1983 à Orlando (Floride) par Chuck Schuldiner. Ces fondateurs de la sous-division *extreme metal* sortent en 1987 "Scream Bloody Gore", un premier album qui pose les bases du death metal. Le groupe produit sept albums en dix ans et est définitivement dissous après la mort de Chuck en 2001 d'un cancer du cerveau. Avec trois millions d'albums écoulés, il est le plus gros vendeur du death metal.

R&F : Suite à la fin de votre contrat avec le label Rise Above, vous avez réactivé votre propre label, Witchfinder Records...

Jus Oborn : Oui on a commencé à avoir marre du business de la musique et d'être manipulés par les labels. On a la volonté d'être complètement indépendants. Witchfinder, c'est un peu notre inquisition à nous, parce qu'on en a assez, du metal mollasson.

Sonner comme personne

R&F : Une partie de vos fans réclame encore et toujours un nouveau "Dopethrone" *(album culte sorti en 2000)* et reproche à Electric Wizard d'avoir calmé le jeu sur ses derniers albums...

Jus Oborn : C'est une minorité bruyante. La plupart des gens ne disent rien et apprécient notre travail. Mais les quelques personnes qui n'acceptent pas notre évolution le font savoir de manière très manifeste, via internet. La vérité c'est que si ces fans ne sont pas intéressés par ce qu'Electric Wizard a produit après "Dopethrone", ils n'ont pas vraiment d'importance pour moi.

R&F : Votre son est source de convoitise pour nombre de musiciens heavy. Comment parvenez-vous à obtenir quelque chose de si monolithique ?

Jus Oborn : Ah ça, c'est notre secret. Mais je peux dire une chose, on n'obtient pas notre son en achetant des guitares hors de prix ou des amplis dernier cri.

Liz Buckingham : Globalement c'est notre volonté d'être nous-mêmes et de ne sonner comme personne d'autre qui nous pousse à développer un son qui nous est propre.

Jus Oborn : En tout cas on va bientôt emmener ce son sur scène à nouveau et il est grand temps pour tout le monde de mourir. J'espère que si vous voyez Electric Wizard en concert, c'est la dernière chose que vous ferez parce que le live vous aura tué *(rires)*. ★

RECUEILLI PAR JONATHAN HUME

Album *"Time To Die" (Witchfinder)*

Photo DR

"Parfait"

EINSTÜRZENDE NEUBAUTEN

indus Avec un sérieux admirable, le groupe berlinois explore toujours les possibilités offertes par des instruments tels que le marteau piqueur. Interview avec le bétonneur Blixa Bargeld.

Né à Berlin Ouest neuf ans avant la chute du Mur, Einstürzende Neubauten n'est plus une véritable entité aujourd'hui, mais plus l'incarnation intellectuelle, industrielle et décadente de son leader Blixa Bargeld. D'ailleurs, celui-ci se met carrément en avant, ses acolytes et membres fondateurs tels Andrew N Unruh ou Alex Hacke ne paraissant plus que comme de talentueux faire-valoir à ses yeux. Blixa a toujours affirmé un incroyable ego, se montrant régulièrement froid et particulièrement soupe au lait. Une rencontre avec cet architecte de la musique industrielle reste pourtant un moment unique et sa venue au Goethe Institut rue d'Iéna à Paris début octobre nous a permis de converser avec lui une heure durant, juste après son déjeuner partagé avec Warren Ellis, guitariste qui le remplace admirablement au sein de Nick Cave & The Bad Seeds depuis 2003.

Harpe de barbelés

Le Berlinois ouvre une autre bouteille de vin blanc avant que l'on ne commence cet entretien autour du nouveau Neubauten, "Lament", à paraître le 10 novembre. Ce disque a eu pour point de départ une commande de la mairie de Dixmude en Flandres pour un spectacle commémorant le centenaire de la guerre de 1914. Blixa précise bien que ce n'est pas un véritable album, mais plutôt le *"document d'une performance de Neubauten"* commanditée et forcément conceptuelle, se nourrissant d'archives rares et obscures, tels ces enregistrements de prisonniers de guerre gravés sur cylindres phonographiques et que l'on peut entendre sur la complainte intitulée "Pater Pecavi"... On aurait pu s'attendre à ce que le génial percussionniste et inventeur d'instruments bruitistes N U Unruh soit aux anges sur un tel projet. Mais pas du tout, selon Blixa. *"Pour ce projet, on voulait travailler avec l'aide d'outils que nous connaissions bien, avec lesquels nous étions familiers et dont nous étions capables de tirer le meilleur, tels nos immenses tuyaux — que l'on peut voir depuis une douzaine d'années sur scène — ou des plaques de métal à racler."* Il y a bien une sorte d'installation au gaz spécialement créée pour la lourde et impressionnante scénographie du spectacle, ainsi qu'une harpe de barbelés, mais *"c'est moi qui en ai eu l'idée"*, précise l'Allemand. *"Et j'ai dû lutter pour l'imposer au reste du groupe qui ne voulait pas la fabriquer. Ils avaient peur que ça ne sonne pas bien. Finalement, on l'a créé et tout le monde était content. Je voulais une harpe en barbelés sans savoir comment elle allait sonner. Je savais que ce serait parfait. Personnellement, je me fiche de savoir comment telle chose sonne."* Mais s'il se moque tant du son, on peut légitimement se demander pourquoi il a choisi d'utiliser cet horrible Auto-Tune sur sa voix pour "The Willy-Nicky Telegrams", en duo avec le bassiste Alex Hacke. Blixa rétorque avec fermeté : *"Eh bien, les deux personnages, le Tsar et le Kaiser, s'envoient des télégrammes jusqu'au début de la Première Guerre mondiale pour se dire à quel point ils sont pour la paix, alors qu'en réalité, ils sont tous les deux pour la guerre. L'Auto-Tune reflète parfaitement et de manière très claire (sous entendu,* tu es bien couillon si tu ne l'as pas compris*) ce mensonge ou double sens, me semble-t-il."*

Auto-Tune Money

L'Auto-Tune est un logiciel permettant à l'origine de corriger les faussetés des voix sur une chanson. Trafiqué à l'extrême, il permet de les robotiser, à la manière d'un Vocoder. Les Pet Shop Boys en sont friands (*"Les gens trouvent ça ringard mais si on le pousse à fond, ça ressemble à du folk"*, disait Neil Tennant en 2006), tout comme Booba, Britney Spears, Kanye West ou Bon Iver. D'autres en font usage plus discètement, sans s'en vanter...

Ville détruite et reconstruite

Blixa s'est en tout cas donné beaucoup de mal sur ce projet en se documentant et en allant chercher des œuvres, anecdotes, archives sur le sujet les plus obscurs qui soient, ce qui fait de "Lament" une œuvre rare et riche aussi intellectuellement ou historiquement que musicalement. Blixa et sa bande de Berlinois étaient sans doute bien placés pour parler de ville détruite et reconstruite et de No Man's Land — rappelons en outre que Einstürzende Neubauten veut dire *effondrement de bâtiments neufs* — mais on demande quand même naïvement à Blixa pourquoi, à son avis, ils ont été engagés pour cette performance à Dixmude. Il ironise alors : *"Je ne sais pas pourquoi on me l'a proposé, à vrai dire. Mais si j'étais chargé de demander à un groupe allemand un exercice ou une commande de ce genre, à qui demanderais-je ? Tu connais beaucoup de groupes ou compositeurs allemands qui soient assez sérieux et connus internationalement ? Kraftwerk ? Tu ne demanderais pas à Kraftwerk d'écrire un truc pareil, si ? Rammstein ? Je ne demanderais jamais à Rammstein d'écrire un truc sur la guerre ?! Ça sonnerait trop comme la guerre, justement bien trop bourrin. Tokio Hotel ? Je les ai croisés aujourd'hui, figure-toi. Nous partageons le même hôtel et le même tour manager* (rires)." ★

YANNICK BLAY

Album "Lament" (BMG Rights Management)

Photo DR

"Ce truc"

CHINESE ARMY

Syndrome de crise, ce groupe parisien recentre sa rage en formation serrée : deux musiciens, des rythmes programmés mais une excitation bien présente.

rock

Un homme crie en russe au-dessus du boucan des machines. La salopette blanchie par le plâtre, il crache des mollards épaissis à la poussière, depuis son échafaudage. De l'autre côté de la fenêtre, Benoît Perraudau et Oam Kim, soit le duo composant Chinese Army, ne perçoivent rien du spectacle. Leur attention est entièrement dédiée à l'écoute des voix de "Half Baked", l'un des cinq morceaux qui constituent leur nouvel EP "Easy Five Pieces". Si l'on passe leur console, qui borde un lit, une table basse regorge de livres : "Bright Light, Big City" de Jay McInerney, le journal de Jean-Patrick Manchette... Nous voici clairement dans ce que l'on appelle un *home studio*.

Serpent mécanique

Comme l'annonce fièrement Oam, les Chinese Army incarnent parfaitement le groupe de la décroissance : ils enregistrent à domicile, produisent seuls leurs morceaux, montent eux-mêmes leur projection pour le live, shootent leurs pochettes... Seraient-ils les premiers musiciens à 360° ? *"Non, le premier, c'était Wagner."* La fondation de Chinese Army en 2010 ressemble à un plan social : alors qu'ils jouent encore dans Film Noir, groupe ayant sorti un album en 2009, on leur propose d'écrire la musique d'une exposition à Los Angeles. Seulement voilà : il n'y a que deux billets d'avion pour quatre musiciens. Comme dans un jeu de téléréalité, Benoît propose à Oam de passer un pacte pour partir créer cette musique à deux. Cela finit d'achever leur groupe déjà à terre. Benoît quitte donc la basse pour retrouver son instrument initial, la guitare. Oam, lui, s'occupe des incantations et des mélodies de clavier. À cette composition organique vient s'ajouter un troisième invité : la machine. Bande-son parfaite d'une époque que la numérisation rend fantomatique, la musique de Chinese Army joue sur la répétition de rythmique quasi tribale et des sonorités mécaniques. La Jazzmaster, cette guitare naturellement aiguë, sa voix maltraitée, amoindrie à renforts de fuzz sourdent d'échos l'amputant de toutes notes hautes. En ressort un son de machine à ressort diabolique, le sifflement d'un serpent mécanique rampant dans une flaque de pétrole. *"Pendant quinze ans, j'ai joué du jazz, des solos. Puis, à cause d'une fille, j'ai redécouvert Ride. J'avais dû jouer assez de notes dans ma vie car, c'est à partir de là que j'ai développé ce jeu ultra minimaliste, concentré sur la rythmique et le son. L'anti-virtuosité de ma jeunesse."* Cette guitare, mutation logique du jeu rythmique country blues et rockabilly, avait déjà son champion : Jamie Hince des Kills. *"C'est vrai, on a fait pas mal d'espionnage industriel de leur côté. Pour le mélange électricité et machines, ils sont parmi les meilleurs."* Pour preuve, l'omniprésence des échos, sur les batteries, les orgues, les guitares, les voix. Si un son devait définir la décennie en cours, comme le flanger pour les années 80, celui-ci serait l'écho. Typique des productions rock'n'roll des années 50, le *slap back* disparaît longuement des disques de rock avant de réapparaître auprès de tous les groupes influencés par le rockabilly. Puis, depuis la fin des années 00, il fait les beaux jours des groupes punk et garage, de Ty Segall à... Chinese Army. *"Ce doit être dû à l'obsession rétro,* s'aventure Oam. *Ce truc auquel on ne peut plus échapper, de 'Mad Men' jusqu'au… Bon Coin."*

Jamais plus Jamie

Guitariste des Kills depuis 2001 et mari de Kate Moss depuis 2011, James William *Jamie* Hince a débuté sa carrière dans plusieurs petits groupes indé dont Scarfo, deux albums au compteur (en 1995 et 1997). En duo avec la chanteuse Alison Mosshart, Jamie prend le nom de *VV* tandis que sa partenaire se fait appeler *Hotel*. Une façon comme une autre de couper les ponts avec le passé. Le dernier album du duo date de 2011 et le prochain, annoncé par Alison en mai dernier, sera d'inspiration *"dubstep et reggae. Quand on écrit un album, on ne sait jamais si ça prendra deux mois ou un an."*

Train fantôme

Une fois les guitares et rythmique posées, Oam commence à chanter, émettre des sons, dans un premier temps sans sens. *"Souvent, ce qui déclenche le texte, c'est une image. Mes songwriters préférés sont extrêmement visuels : Tom Waits, Dylan."* Manque une dernière touche, les taches de lumières qui feront ressortir le relief de cette œuvre sombre : une mélodie. *"Une chanson doit avoir son quota de mélodie,* explique Oam. *Et souvent, chez nous, elle vient de l'orgue ou des claviers. Même lorsqu'on écrit la structure des morceaux, nous appelons les parties de clavier 'refrains'. C'est très difficile de faire un bon refrain chanté qui ne sonne pas immédiatement FM."* Voici des principes, des choix esthétiques, qui ont permis à Chinese Army d'écrire ce que l'on pourrait appeler de vrais singles : "The Weak, The Coward & The Ugly", "Runaways" puis, plus récemment, "Pink Rain", train fantôme faisant, au crossroad, se croiser Alan Vega avec les premiers Cramps. Mais une question demeure : Pourquoi ce nom ? *"Chinese Army ? C'est une espèce de blague. Puis tous les bons noms de groupe sont déjà pris."*★

THOMAS E. FLORIN

Album *"Five Easy Pieces"*
(Believe)

Photo Muriel Delepont

"Lubies"

FOREVER PAVOT

pop L'esprit plus alerte que son opiacé pseudonyme le suggère, ce Charentais rend le plus bel hommage qui soit aux BO italiennes et à la pop solaire millésimée.

Tout a commencé à la Rochelle. Là, un jeune homme, Emile Sornin. Il aime le cinéma et la musique, beaucoup. Ses parents n'y sont pas pour rien. Sa curiosité qui semble innée, non plus. Il joue, d'abord, de la batterie, dans différents groupes post-pubères. Punk, pop, tout y passe. Une envie brûlante grandit en lui, celle de créer un monde, *son* monde. Quelques années plus tard, on le retrouve à Paris, comme monteur d'abord puis comme réalisateur. On lui doit, entre autres, des vidéos remarquées (plusieurs millions de vues) pour Dizzee Rascal, Alt-J, Disclosure. Emile a un visage pas encore attaqué par le cynisme et la dérision. Ce presque trentenaire au sourire juvénile et au regard d'explorateur, balance ces jours-ci un disque extraordinaire, peuplé de créatures magiques, de chansons enivrantes et de clavecins hantés. Il a décidé de monter seul au front, control freak assumé. Et Forever Pavot a ainsi vu le jour.

Trousse d'écolier

Groupe à une tête — il compose, écrit et joue quasiment de tous les instruments en studio — aidé par quelques amis dont Benjamin Glibert, d'AquaSerge, qui a enregistré cet objet spectral, beau comme un rêve qui refuse de crever, dans le studio Electric Mami, à Toulouse, sur bandes essentiellement. Ce disque, "Rhapsode", est autant italien que français, sunshine pop que mille et une nuits, enthousiasmant que terrifiant, cartoonesque que mélancolique, c'est un conte psychédélique qui prend vie à l'écoute, des forêts sombres ouvrent leurs bras pour mieux les refermer, des femmes nues, belles, dangereuses, apparaissent et disparaissent, des couleurs se tendent avant d'exploser. On ne dodeline pas, non, on plonge et, comme un enfant, on en redemande, on veut que le voyage ne s'arrête jamais. Au fond d'un bar de Belleville, Emile attend. Il ressemble à sa pochette où on le voit, dessiné par une amie, Catherine Hershey, également chanteuse sur le disque, regarder celui qui va écouter sa création, avec une vraie bienveillance et une certaine part de mystère. Forever Pavot peut conquérir le monde. Sa musique parle aux âmes et son nom vient de loin : *"L'un de mes meilleurs amis, Mathieu, avait acheté une trousse d'écolier dans une brocante. Et sur cette trousse, il y avait marqué* flower power *mais c'était hyper mal écrit. Tellement mal écrit que moi, j'ai lu* forever pavot*… Ça nous a fait beaucoup rire et voilà, je l'ai gardé."* À l'heure des pilleurs de tombes qui n'assument rien, des bégayeurs impénitents et pénibles, des caméléons aux gros sabots, Emile, lui, n'oublie jamais d'où il vient, ce qu'il doit et où il va : *"Je sais qu'il y a beaucoup d'hommages et d'emprunts dans ma musique et je le vis très bien. Aucun souci. Quand on me compare à François de Roubaix, Jean-Claude Vannier et à toute la clique des Italiens comme Alessandro Alessandroni, Morricone, Bruno Nicolai, Piccioni, ça me va tout à fait* (sourire gourmand). *Que ce soit dans le metal extrême, le hardcore, le progressif, j'ai toujours aimé dans la musique les structures un peu alambiquées, les choses qui ne se livrent pas tout de suite. J'aime beaucoup la musique orientale aussi. J'adore toute la scène rock psyché turque des années 70-80. La musique folklorique du Maroc, d'Algérie me plaît beaucoup également… Moi, j'ai des lubies, des périodes. Depuis deux ans par exemple, je suis bloqué sur le clavecin. Le clavecin et le Clavinet, ce sont deux trucs qui me rendent fou. Je recherche d'ailleurs à acheter un clavecin, si jamais… Pendant un moment, j'ai eu une vraie passion pour le hip hop et le sampling. Et c'est ça qui m'a amené à découvrir la musique de film. Parce que le hip hop sample énormément, du jazz, au prog, au rock psyché."*

Italo Concerto

La musique pop italienne, ce n'est pas seulement l'eurodisco et la guimauve slow. Les plus grands compositeurs de *film music* sont italiens. Derrière l'archi médiatisé Ennio Morricone et ses 450 BO, derrière Nino Rota, il y a aussi Riz Ortolani, récemment décédé, à qui on doit notamment la musique culte de "Cannibal Holocaust". Armando Trovajoli, 300 BO, mort en 2013, a été largement samplé par le hip-hop US. Stelvio Cipriani, autre prodige de la série B, a signé la musique du "Piranha 2" de James Cameron en 1981 et a également travaillé avec les papes Jean-Paul II et Benoît XVI. Eclectisme.

Gros fantasme

On comprend tout de suite mieux ce premier album. Ces boucles vivantes, qui dessinent des paysages mouvants, ces éclairs qui déchirent les gimmicks. Ces histoires qui s'incarnent, qui gagnent en profondeur plus elles avancent. Emile rêve et refuse de n'être qu'un homme de son temps. Peur, lâcheté, mièvrerie n'appartiennent pas à son vocabulaire. Il regarde déjà plus haut. Les étoiles plus que le caniveau : *"Mon gros fantasme, ce serait d'enregistrer en studio avec tout un orchestre. Et aussi de composer un jour une musique de film. Mais je suis un autodidacte. Je ne sais pas écrire. Et j'ai peur, en apprenant, de perdre ma naïveté. Mais Benjamin Glibert m'a rassuré là-dessus. C'est ça, la prochaine étape…"* On a hâte. ★

JEROME REIJASSE

Album *"Rhapsode" (Born Bad)*

Photo Astrid Karoual-DR

"Ma mère était fan"

THE WYTCHES

Lourd comme le mazout, aérien comme un escadron de mouettes, cet affriolant trio de Brighton désire conquérir son territoire.

rock

L'Angleterre ne pouvait rester indifférente à toute cette vague électrique et débraillée venue de Californie. Il fallait orchestrer une réponse, au plus vite. C'est alors que The Wytches débarque de Brighton, la rage aux lèvres. Jeune trio fuzzy au son lourd et écorché, à l'image ténébreuse mais aux entêtantes mélodies, il représente ce qu'on a entendu de plus enthousiasmant de l'autre côté du Channel, depuis très longtemps.

Flippant mais marrant

Pour s'entretenir avec le juvénile maître à penser des *Sorcyères*, rendez-vous est pris dans ce singulier complexe que constitue la Plaine Saint-Denis. Dans les coulisses de l'Album de la Semaine, des techniciens trompent leur ennui devant Secret Story (sans le son, tout de même). Lorsque nous retrouvons Kristian Bell, on est d'abord surpris par le sourire du jeune homme, affable et loquace (malgré un rhume carabiné) alors que sa musique laissait plutôt entrevoir un personnage sombre et torturé. Il commence par nous raconter, une bière à la main, ce qui ressemble fort à l'adolescence du rocker moyen outre-Manche : *"J'ai débuté en tant que batteur dans des groupes de hardcore. Je séchais l'école et je faisais du skate toute la journée. Très tôt, j'ai appris à jouer de plusieurs instruments et, il y a cinq ans, je me suis mis à la six-cordes. J'utilisais le matos de mon frère qui est aussi guitariste. Les premiers groupes que j'ai écoutés étaient Deep Purple, Rush et Black Sabbath. Ils m'ont beaucoup marqué par leur excellence dans l'écriture des riffs. J'aime aussi les morceaux sombres, flippants mais marrants comme par exemple ceux de Screaming Lord Sutch. J'écoutais beaucoup Nirvana quand j'avais seize ans, parce que ma mère était fan. J'ai d'ailleurs longtemps cru qu'ils existaient toujours, mais, hum, faut dire que j'avais trois ans en 1995."* Un premier combo est très vite monté dans la riante cité de Peterborough, avant un déménagement à Brighton : *"On a commencé à répéter avec Gianni et mon pote Marc. A Brighton, il était prévu qu'on aille à l'université. Je squattais chez des amis et j'ai rencontré Dan, avec qui je me suis très bien entendu. Je l'ai invité à rejoindre le groupe et, après notre deuxième répétition, on est montés sur scène pour participer à un concours de jeunes groupes. Ce n'était pas terrible : nous avons joué deux morceaux et on s'est cassé vite fait* (rires)."

Effets de style

Si les Wytches revendiquent l'appellation *surf doom*, ils ne sont pas les seuls à avoir généré des noms de styles musicaux farfelus. On connaît le *shoegazing*, censé être la musique des amateurs défoncés de *dream pop* matant leurs chaussures. Le groupe Gangrene se revendique du *psyché rap*, les Gravediggaz de l'*horrorcore*. Les nouvelles tendances du rap sont la *trap* et le *footstep* (Flying Lotus en est un des hérauts). En rock, on a le *protopunk*, le *math core*, le son *Madchester* et même l'*unblack metal*, soit du *hard rock catho*.

Comme un serpent

Les Wytches finissent par se faire remarquer par Heavenly Recordings et s'attèlent peu après à la confection d' "Annabel Dream Reader", en compagnie d'un ex-Coral, Bill Ryder-Jones, qui y joue le rôle du grand frère et mentor. Le jeune trio y développe son garage-rock frénétique, éraillé et cathartique, ponctué de certaines influences orientales assez inattendues : *"J'adore 'Bleach' de Nirvana et ils y reprennent Shocking Blue. Ça m'a conduit à écouter du rock psychédélique, comme Jefferson Airplane qui utilisait des progressions d'accords d'inspiration moyen-orientale. Je trouve ça intéressant de mélanger ce type de son avec de la musique heavy. Avec des soli qui font penser à un serpent qui se faufile sur le sol."* Un style qu'il a lui-même étiqueté comme étant du *surf doom* : *"C'était une blague qui a été sortie de son contexte. On m'a demandé comment je définissais notre son, et j'ai répondu* 'surf doom' *pour rigoler. Mais ça a été pris au sérieux, et maintenant il y a même des groupes de Brighton qui se revendiquent surf doom* (rires) *!"* La synthèse que l'on entend sur ce premier album est en tout cas parfaite, imprévisible, passionnante. On peut d'ailleurs immédiatement vérifier l'épaisseur du propos lorsque le trio investit la scène. La relative réserve de Kristian contraste d'autant plus avec la puissance impressionnante du son, secousse gavée de fuzz et de distorsion. Planqué sous sa tignasse, le dégingandé Britannique hurle avec une conviction féroce, malgré des cordes vocales que l'on devine en piteux état. Les titres définitifs se succèdent ("Digsaw", "Robe For Juda") en passant par la rare "The Holy Tightrope" (tirée d'un précédent EP) et son air de train fantôme déchiqueté. Le public, pas forcément connaisseur au départ, en reste hagard mais fasciné et finalement conquis. Prochaine étape : la Flèche d'Or en décembre, en compagnie des non moins corrosifs Amazing Snakeheads. Autant dire qu'on attend la confrontation de pied ferme. ★

JONATHAN WITT

Album *"Annabel Dream Reader"*
(Heavenly/ Pias Cooperative)

Photo DR

WE ACCEPT YOU

"Eviter la routine"

CHRISTINE & THE QUEENS

pop Révélation de l'année, la chanteuse nantaise se montre à la hauteur du tintouin qui la porte.

Son premier album constitue une excellente surprise qui tranche sur la frilosité créative ambiante : au carrefour de la chanson et de l'electro, il impose sa richesse pop et son originalité. Ses prestations scéniques enfoncent le clou avec une grâce inattendue : accompagnée de deux danseurs et de deux musiciens, elle casse la baraque avec une performance astucieusement chorégraphiée et mise en scène.

Dans le noir

Héloïse Letissier a de la suite dans les idées depuis qu'elle a créé le concept de Christine & The Queens il y a quatre ans, en écrivant sa première chanson. Sa puissance vocale actuelle ne laisse pas présager le parcours atypique de celle qui a appris à chanter sur le tas : *"Je voulais être écrivain et je n'appréciais pas ma voix. J'ai fait du piano-solfège au Conservatoire, mais j'étais la fille du fond qui reste tétanisée et ne chante pas."* Elle venait de terminer ses études de théâtre après une étape en Lettres Sup, et son intérêt pour la mise en scène a nourri son projet : *"Je suis toujours dans un dialogue ininterrompu entre les différentes disciplines artistiques. Christine & The Queens est un projet global dont les chansons constituent le squelette, et qui participe à la construction d'une esthétique. Au début, quand je me produisais en première partie, ma performance soulevait un questionnement par rapport au nom que j'avais choisi : j'étais seule avec mon ordinateur, certains me trouvaient trop théâtrale, ils ne savaient pas s'il s'agissait d'un one woman show ou d'un concert, je les déroutais. Mais à l'arrivée ils retenaient mon nom et mon aspect hybride."*

Par comparaison avec ses premiers pas cheap et lo-fi, son nouveau show peut s'apparenter à une superproduction où s'exprime sa fascination pour des performeuses comme Catherine Ringer, et des personnages comme Madonna ou Mylène Farmer qu'elle admire sans les écouter : *"J'apprécie leur force de prédatrices, de femmes choquantes et actives."* Mais si les shows à l'américaine la font rêver, elle n'en apprécie pas le côté trop lisse et prévisible, et c'est pourquoi elle alterne numéros spectaculaires et passages intimistes proches du happening, par exemple quand elle interprète dans le noir un morceau a capella : *"Des fois le public parle, des fois il écoute… Je suis autant dans l'écoute que lui et j'apprécie quand il y a des réparties, des accidents, car j'adore rebondir."* Evidemment, cet aspect inattendu était plus important quand elle ouvrait pour d'autres artistes : *"Je n'ai plus à retourner une salle en ma faveur, mais il ne faut pas s'endormir car le danger réside dans le risque de cabotinage. Je veux garder cette tension initiale en la recréant. J'essaie d'être vigilante pour éviter la routine, et c'est pourquoi je modifie la setlist tous les soirs afin qu'un concert ne soit pas un copier-coller du précédent."*

Lou Reed Anderson

Christine aime Lou mais aussi sa veuve, Laurie Anderson, artiste multimédia qui a connu un splendide accident industriel avec le succès inattendu de son titre "O Superman (For Massenet)". Sorti en 1981 comme une composante de l'œuvre massive "United States" (cinq albums), cette composition inspirée par l'aria de Jules Massenet "Ô Souverain, Ô Juge, Ô Père" dure 11'05, remontée par la suite à 8'21 sur l'album "Big Science". Texte au Vocoder, mélodie minimale, ambiance envoûtante : cet ovni restera six semaines dans les tops britanniques et se hissera à la 2e place.

Un peu bizarre

Pour l'avenir, elle ne s'interdit rien et entend bien modifier sa formule scénique au gré de ses albums et de ses envies : "*Mon nom ouvert me donne la possibilité d'avoir des propositions différentes à chaque album. Il me faut des challenges. J'aime me donner des objectifs qui font peur, même si je peux m'y casser les dents.*" La perspective d'un Zénith ou d'un grand festival ne l'effraie donc pas : "*Pourquoi pas un grand show à condition qu'il soit un peu bizarre ? Laurie Anderson réalise ainsi de grands spectacles tout en restant dans une démarche d'art contemporain, c'est à la fois massif et très personnel. Si je pouvais réaliser cet équilibre…*" Cet attrait pour des expériences diverses est à mettre en relation avec son éclectisme musical : si elle avoue avoir une culture electro et écouter du rap US (Kanye West) et de la musique classique, elle préfère l'étiquette pop, qui permet d'englober aussi bien son goût pour la chanson, via Christophe (et "*sa volonté d'évolution*"), Bashung ("*incontournable*") ou Gainsbourg ("*période 'Love On The Beat' *"), que sa passion pour certains monuments du rock : David Bowie ("*un compositeur admirable qui a su se réinventer sans se perdre*"), Lou Reed ("*'Berlin' est mon album préféré et je l'écoute comme je lirais un auteur*"), Patti Smith ("*pour ce qu'elle représente*") et, plus étonnamment, Bruce Springsteen ("*J'aimerais être Bruce Springsteen, la rock star la plus cool*"). Décidemment, cette fille surdouée n'a pas fini d'étonner. ★

H.M.

Album *"Chaleur Humaine" (Because)*

Photo DR

Frères de sang

SONS OF ANARCHY

Après sept saisons où furent déclinées toutes les nuances de l'ultraviolence, la série consacrée aux gangs de bikers californiens s'apprête à rentrer définitivement au garage.

"Sons Of Anarchy" est une histoire de cow-boys modernes, dans laquelle les chevaux seraient remplacés par des Harley-Davidson et les Winchester par des fusils à pompe à canon scié. "La Horde Sauvage" version bikers, "Les Soprano" à la sauce Hells Angels. "Sons Of Anarchy", le western favori des Américains, tire sa révérence après sept ans de bons et loyaux massacres sur la chaîne FX.

La violence continue

Créé par Kurt Sutter, également scénariste de l'impeccable "The Shield", "SOA" attire chaque semaine 8 millions de téléspectateurs fascinés par les aventures tragiques et tortueuses de Jax Teller, président d'un club de bikers qui ne fait jamais dans la dentelle. Trafic d'armes, de coke, d'héroïne, prostitution, production de films X... la petite entreprise du gang ferait passer les mafieux des Soprano pour de paisibles épiciers. Même chose pour l'ultraviolence — jamais vu un tel niveau de cruauté et d'hémoglobine à la télévision — qui rythme chaque épisode au gré des contrariétés de business et des états d'âmes de Jax et de ses frères de cuir. Au fond, l'histoire n'a strictement aucun intérêt dans "Sons Of Anarchy". Contrairement à "The Shield", plongée réaliste et anxiogène dans la vie quotidienne d'un flic véreux de Los Angeles, Kurt Sutter a abandonné dans "SOA" le carcan de la vraisemblance au bout de deux saisons. La série est devenue une histoire de potes, de frères de sang, d'outlaws qui emmerdent le reste le monde. L'ambition shakespearienne des premières saisons a été oubliée en route, au profit d'un hymne hebdomadaire à la liberté de baiser, de boire, de fumer au lit et de flinguer tout ce qui bouge.

Regarder "SOA" est sans doute devenu une forme de thérapie pour le public US, une agréable bouffée d'air vicié dans un monde de plus en plus aseptisé. Les dialogues ne donnent pas mal à la tête, le scénario est toujours le même, seuls les ennemis du club changent : un coup les Aryens (mention spéciale à leur chef interprété par Marilyn Manson, néo-nazi très crédible dans la saison finale), les bikers latinos, les Blacks, les Irlandais de l'IRA, ou la mafia chinoise. *In fine* on regarde "Sons Of Anarchy" pour une seule chose : l'incroyable chorégraphie de ses scènes de violence, et peu importe la couleur de la peau des *sons of bitches* qui périssent sous les coups et les bastos de Jax Teller. Le degré d'intensité de ces scènes épiques fait tout le sel de la série. C'est l'obsession de Kurt Sutter, un perfectionniste qui sait parfaitement ce que demandent les fans. Inévitablement, avec le niveau de testostérone qu'il exige sur le plateau, la violence continue parfois après le clap de fin.

Le son des Experts

Les séries US aiment le rock, et surtout "CSI" ("Crime Scene Investigation") : Rob Zombie n'a-t-il pas réalisé l'épisode final de la saison 8 des "Experts Miami" ? Le générique des trois déclinaisons de "CSI" (Las Vegas, Miami, New York) est signé des Who ("Who Are You ?", "Won't Get Fooled Again", "Baba O'Riley"). Linkin Park et Joe Perry d'Aerosmith font partie des musiciens qui ont collaboré à la bande-son de ce feuilleton et Gene Simmons, le bassiste de Kiss à la langue bien pendue, a joué son propre rôle dans un épisode où il est soupçonné de meurtre.

Sociopathe détraqué

Charlie Hunnam, sorte de Kurt Cobain avec des muscles — pour l'anecdote, Courtney Love a un petit rôle dans la saison 7 — expliquait il y a quelques semaines dans la presse US la difficulté du rôle de Jax Teller : *"On filme en décor naturel, toujours en plein soleil, dans un climat de stress permanent. Quand la caméra tourne, je deviens vraiment ce sociopathe détraqué, ce chef de bande incapable de régler les problèmes autrement que par la violence. Seize heures par jour, cinq jours par semaine, je suis un hors-la-loi qui n'en fait qu'à sa tête. Parfois, quand la caméra s'arrête et que quelqu'un m'emmerde, le coup de poing part tout seul… Nous nous sommes souvent battus sur le plateau au fil de ces années. Mais il y a eu aussi beaucoup de bons moments. Nous sommes une famille dysfonctionnelle, sur et en dehors du plateau."*

Bien entendu, "Sons Of Anarchy" n'est pas une *grande* série comme "Les Soprano", "Mad Men" ou "Boardwalk Empire", mais une œuvre esthétiquement intéressante qui va laisser un manque chez des millions de fans qui rêvent de mettre un coup de boule à leur chef de service, ou d'aller au bureau en Harley plutôt qu'en monospace. Qu'ils se rassurent : la chaîne FX, qui ne souhaite pas lâcher la poule aux œufs d'or, est en train de tanner Kurt Sutter pour produire un *prequel*, sur les origines du club. ★

DAVID ANGEVIN

DVD/ Blu-ray *"Sons Of Anarchy – L'Intégrale des Saisons…" (20th Century Fox)*

SONS

“Pendant des années, mon frère n’a pas compris”

THE KINKS

Alors que le joyau britannique peine à se réunir pour ses cinquante ans, **Ray Davies**, son frère **Dave** et **Mick Avory** vident ici leur sac. Séparément.

PAR BASILE FARKAS

Avant que les frères Gallagher n’amusent la galerie avec leurs facéties parfois savoureuses (*“Liam est un homme doté d’une fourchette dans un monde de soupe”* — merci Noel), il y eut les frères Davies. A la différence des frangins au monosourcil, l’inextricable conflit opposant depuis le berceau Ray et Dave Davies n’a jamais fait vraiment rire. Trop d’amertume, de cruauté, de tristesse dans cette querelle pas encore résolue en cette année où il est question qu’on célèbre le 50e anniversaire du groupe (la sortie de son premier hit “You Really Got Me” remonte au 4 août 1964). Sans même évoquer le fait que novembre a déjà pointé son museau, voir la formation londonienne se donner l’accolade sur scène en 2014 apparaît comme peu probable. A la faveur d’un nouveau coffret 5-CD et de la réédition programmée de ses albums de l’âge d’or (1964-1970), la téléphonie moderne nous a pourtant permis de parler à tous les Kinks de l’époque étant encore de ce monde : Dave et Ray Davies, donc mais aussi l’affable batteur Mick Avory.

Photo Sanctuary Archives/ Sony Music-DR

Quid alors de cette éventuelle réconciliation, plusieurs fois annoncée et mise en doute par les intéressés, et scrutée par les Anglais en mal d'anniversaires ? Le son de cloche diffère selon les protagonistes. *"J'ai eu un désagrément avec Ray*, élude Dave Davies depuis New York. *J'aimerais que quelque chose arrive. Vraiment, c'est mon souhait. Même l'année prochaine. N'importe quoi. Marquer le coup, simplement."* Du côté de Londres, c'est un autre point de vue qui est développé par Ray dans le combiné : *"Dave a des dates en Amérique cette année. J'ai mon album qui va sortir. Je vois Mick dans quelques jours et nous discuterons de ce qui est possible. Mais tout ça est vraiment entre les mains de mon frère. C'est à lui de voir…"* Mick Avory a quitté les Kinks en 1984, notamment à cause de sa mésentente chronique avec Dave. Le batteur est en revanche resté fidèle à Ray, c'est d'ailleurs lui qui gère les affaires courantes du Konk Studio, le lieu d'enregistrement acquis par Ray Davies au début des années 70. A deux pas de Muswell Hill évidemment. Avory, rarement sollicité, est heureux de pouvoir défendre son point de vue : *"On a beaucoup parlé de la reformation. Rien n'est facile. Ray et Dave ne réussissent jamais à s'entendre. Et ça peut aller très loin. Je peux dire ce que je pense mais ça n'a pas beaucoup de poids. Nous verrons. J'ai quitté les Kinks dans les années 80 et ils ont continué sans moi une douzaine d'années. J'ai cru comprendre que Dave voulait impliquer sa famille, ses fils, des gens qui n'étaient pas du tout dans le groupe auparavant. Ça n'a aucun sens, selon moi. En revanche, il ne souhaite pas que je sois présent. Les groupes devraient être un travail d'équipe. Bon, si n'est pas le cas, je n'ai plus grand-chose à y faire."* Qu'attendre de tout cela ? Existe-t-il un intérêt musical dans cette affaire ? S'il est une chose sur laquelle Ray et Dave se sont bien entendus : c'est dans ce goût pour les mauvais requins de studio, ceux-là mêmes qui les accompagnent invariablement sur scène depuis les années 80. L'émotion serait ailleurs, dans les rapports humains complexes liant ses trois vieux Anglais, jouant d'antiques et sublimes chansons qui n'ont plus tellement de sens aujourd'hui. Comme un leitmotiv, les deux frères croient bon, chacun de leur côté, de systématiquement rappeler leur *actualité* : un nouvel album nommé "Rippin' Up Time" pour Dave, un disque en 2015 pour Ray, qui sera la version musicale d' "Americana", son livre sorti l'an dernier qui racontait son amour des Etats-Unis et les histoires compliquées qu'il vécut là-bas. Comment dire ? Malgré l'aisance matérielle, malgré le consensus généralisé à propos de son génie d'écriture, Ray Davies a toujours semblé habité par la tristesse. Le voir jouer récemment "You Really Got Me" en compagnie de Metallica pour son album de duos était un spectacle profondément minant. Comme si Davies actionnait une sorte de pilote automatique dès qu'il était question du passé, faisant avec lassitude le boulot de guide de son propre musée. Ce type avait 20 ans à Londres en 1964, un succès fou et de beaux vêtements, il s'est pourtant très vite mis à écrire les choses les plus désespérées qui soient : "Such A Shame", "I Go To Sleep", " You Can't Win", etc. Est-il plus désabusé encore aujourd'hui ? *"Il est si facile d'être pessimiste en ce moment… 'Where Have All The Good Times Gone ?', c'est vrai que j'étais gamin quand j'ai écrit ça. On croirait pourtant que c'est une personne âgée qui s'exprime. Apparemment, depuis que je suis petit, j'ai la faculté d'adopter un regard extérieur, un regard de vieux. 'Waterloo Sunset' c'est pareil. En fait j'essaie d'être réfléchi, pas forcément dépressif. 'Where Have All The Good Times Gone' est pessimiste c'est vrai, mais 'Till The End Of The Day' à la même époque est tout l'inverse. Même chose pour '20th Century Man' sur 'Muswell Hillbillies' qui ressort aujourd'hui, c'est une chanson où il y a de l'espoir, qui parle d'un homme qui a envie de changement."* Ray Davies, le grand inadapté des sixties ? *"Il était du genre introverti*, convient Mick Avory. *Dans une fête, il restait dans son coin, à observer, histoire de voir s'il pouvait trouver une idée. Dave, c'était l'inverse, il parlait à tout le monde."* On sait par exemple que le succès des Beatles l'irritait au plus haut point. Presque cinq décennies après, Ray Davies est toujours fumasse qu'on attribue l'arrivée des sonorités indiennes dans la pop au "Norwegian Wood" des Fab Four et non à son "See My Friends" (qui sonne moins bien d'ailleurs). C'est à cette époque qu'il effectue l'un des décrochages artistiques les plus fascinants. Progressivement, alors que les années 60 battent leur plein, Ray Davies devient un schnock complet, se met à écrire des chansons sur le jardinage, la campagne, le thé, les trains à vapeur. Il apprécie le clavecin, Sherlock Holmes et la confiture de fraises, et écrit coup sur coup trois merveilles d'albums, "Something Else..." "Village Green..." et "Arthur...". *"Commercialement, ce fut une mauvaise période. Quand tout le monde faisait de l'acid rock, du heavy metal, les Kinks célébraient la campagne. Comment dire… ? Je ne pouvais pas suivre la mode. Ça aurait été contradictoire de se moquer de ce genre de comportement dans 'Dedicated Follower Of Fashion' et de faire ensuite le contraire."*

Mick chez Mick

A l'instar d'un Dick Taylor qui fit un passage éclair comme bassiste des Stones avant de fonder les Pretty Things, le batteur Mick Avory a également croisé la route du groupe de Brian Jones, le temps de deux répétitions, dans l'arrière-salle d'un pub londonien aux beaux jours de l'année 1962. Sans suite. *"J'ai lu leur nom un peu plus tard dans un journal de jazz quand 'Come On' est sorti. Je me souvenais du nom du type, Mick Jagger. J'aurais pu faire le boulot musicalement, mais ça ne marchait pas au niveau de la personnalité, je n'étais pas assez sauvage. Et Charlie Watts est parfait."*

Photo Sanctuary Archives/ Sony Music-DR

L'image alors communément admise est la suivante : Ray écrit les chansons, tandis que son frère ramasse les canons (femmes et hommes). Ce genre d'explication simpliste serait à la source de leur rivalité ? Sans même qu'on le titille, Ray abonde en ce sens. *"Pendant des années mon frère n'a pas compris comment je faisais pour écrire ces chansons… Ça le rendait fou. Pour tout vous dire, quand je réécoute tout ce que j'ai fait, je n'en crois pas mes oreilles non plus. Nous n'avons pas grandi comme des frères normaux. J'ai aussi grandi avec mes sœurs* (qui étaient tout de même au nombre de six — NdA). *La relation fraternelle s'en est forcément trouvée changée. La rivalité fraternelle est un phénomène très intéressant. Et vivre tout ça dans un groupe, en plus, rend encore les choses plus difficiles. Mick est cool, Dave est beaucoup plus soupe au lait."* Dave, évidemment, ne l'entend pas ainsi. Son rôle créatif aurait-il été sous-estimé ? *"J'ai toujours eu à lutter contre cette tendance. Quelquefois, j'avais une idée, un riff. Parfois, Ray trouvait un truc au piano. Et nous travaillions ensemble. Beaucoup de chansons des Kinks étaient de vraies collaborations. Je poussais souvent les idées de Ray. J'étais aussi une force créative."* L'œuvre, du reste, ne donne pas tort au propos de Dave. Une récente compilation, "Hidden Treasures", permettait même de rendre justice à ses compositions personnelles, excellentes ("Susannah's Still Alive", "There's No Life Without Love", "This Man He Weeps Tonight"). Dans beaucoup de bons groupes, Dave Davies aurait aisément pu assumer le rôle de patron. Pas de chance, son frère, non content d'être plus prolifique, était aussi encore plus génial. *"Ray dirigeait le navire parce qu'il écrivait les meilleures chansons*, raille Mick Avory. *C'est aussi simple que cela."*

Qu'est-ce qui pourrait les réconcilier ? La crainte de la Faucheuse n'y a pas réussi. En janvier 2004, Ray Davies se prend une balle dans la jambe à la Nouvelle-Orléans en voulant récupérer le sac à main de sa compagne aux malandrins qui l'avaient dérobé. Blessure impressionnante mais pas mortelle. L'été arrive et c'est un Dave Davies obèse qui paye le prix de quarante années d'une vie de patachon : il fait un AVC, dont il est tout juste remis aujourd'hui, où sa diction est encore salement amochée. A l'évocation de ces péripéties, l'aîné s'attendrit. Un peu. *"Quand j'ai été blessé, j'étais en train de finir mon disque, ça m'a beaucoup ennuyé. Dave, de son côté, s'est reclus. Il est sorti de sa retraite il y a à peine deux ans. Il a vécu avec moi pendant un temps après avoir été malade. Nous avons ainsi pu régler quelques problèmes personnels, mais pas tous. C'était une période plaisante."* Dave est pour une fois presque d'accord. *"On mourra tous et il ne faut pas partir avec des regrets. J'ai appris ça en frôlant la mort. Quand j'ai eu mon attaque et que Ray a été blessé, il m'a fallu plusieurs années pour récupérer. J'avais autre chose à penser qu'enregistrer en studio avec mon frère, croyez-moi. C'aurait été une situation trop stressante pour moi d'ailleurs, de me retrouver tout le temps dans la même pièce que mon frère."*

"Rien n'est facile"

Imprévisible et excentrique

Ray Davies vit maintenant à Londres, à Highgate, à deux miles de son quartier d'enfance de Muswell Hill. Il *regarde chaque jour le monde de sa fenêtre* et aperçoit l'Emirates Stadium, l'enceinte des Gunners d'Arsenal, le club qu'il faut soutenir si l'on aime la défaite magnifique et les Kinks (ce qui équivaut sans doute à la même chose). *"Tout a tellement changé à Londres. Je suis allé me promener à Muswell Hill l'autre jour et je me suis pris un PV. Tout est différent, les gens, la langue, le style. Comme à Paris j'imagine…"* On pourrait parler de la météo avec Ray Davies, l'expérience vaudrait probablement le coup. Mick Avory aussi excelle dans le registre du flegmatisme de pub. Le batteur était sans doute également, dès les années soixante, un vieux monsieur enfermé dans un corps de jeune. *"Je n'ai jamais été un batteur de rock. J'aime le jazz, moi. Ça m'a très bien convenu quand le groupe s'est mis à jouer des trucs plus tranquilles. Apprendre à tenir la baguette de la main gauche en position rock a été une tannée. Si ça ne tenait qu'à moi, je ne jouerais qu'aux balais."* Dès le début, Avory s'est habitué à la soumission. Ce n'est pas lui qui joue la batterie de "You Really Got Me", ni celle de pas mal d'autres hits des années Pye. Le producteur Shel Talmy n'avait aucun scrupule à engager des *session men* plus chevronnés. *"Je joue quand même du tambourin sur le morceau"*, rigole-t-il avec une lucidité tout à fait kinksienne. Et Pete Quaife, dans tout ça ? Celui-là, on en est sûr, ne sera pas de l'éventuelle réunion, le bassiste à la Rickenbacker a quitté le groupe dès la fin sixties. Il est mort discrètement en 2010. *"C'était quelqu'un d'assez imprévisible et excentrique*, se souvient Mick Avory. *Nous avions tous des voitures, lui roulait en scooter. Il était sans doute le plus mod de nous quatre. Le problème, c'est qu'il prenait assez mal les blagues des autres. Il était très susceptible. Je crois qu'il avait gardé pas mal de ressentiment après son départ."* En ce sens, lui aussi avait toute sa place pour être un Kinks à part entière. ★

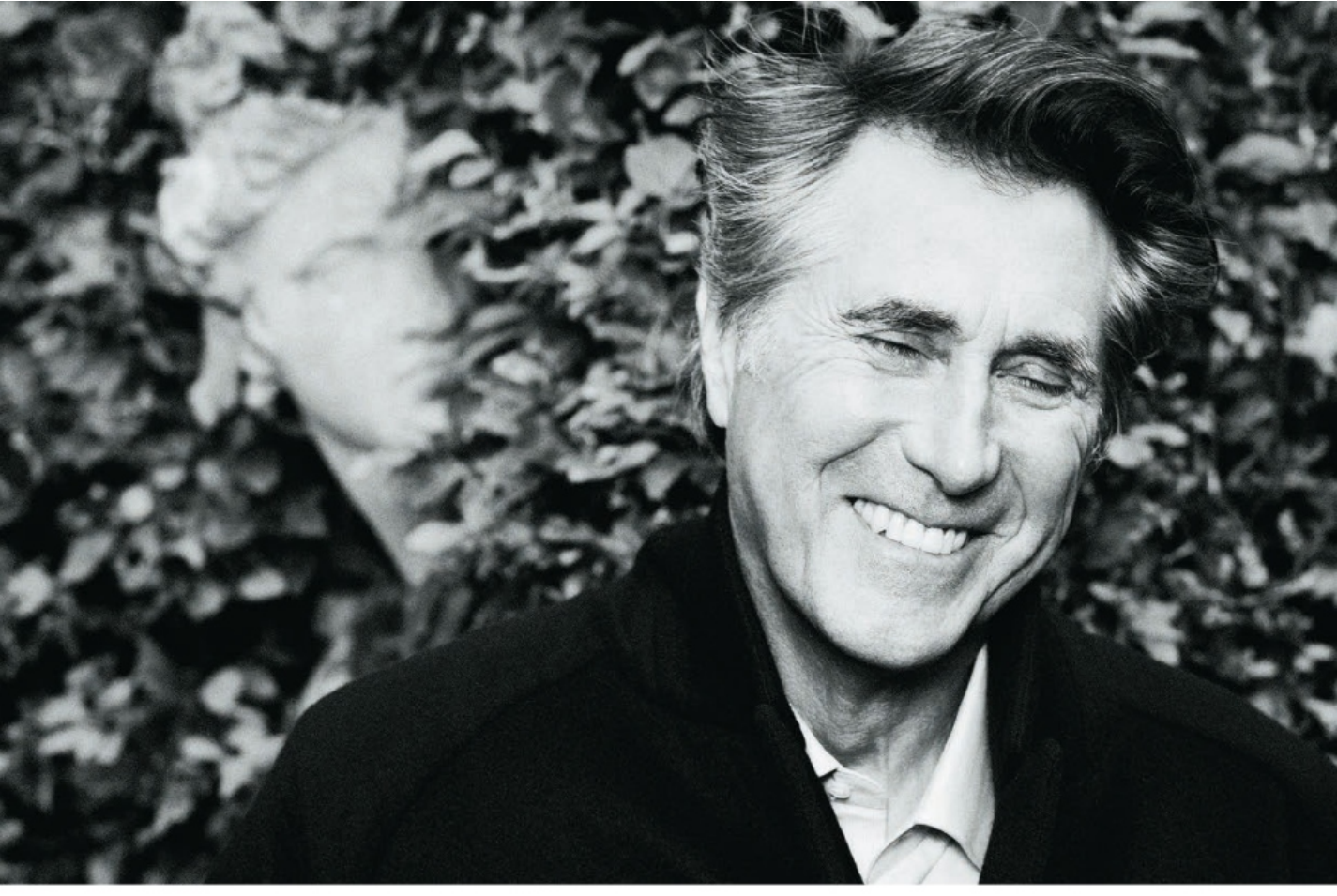
"J'aime travailler"

BRYAN FERRY

A 69 ans, le crooner glam publie "Avonmore" et reçoit Rock&Folk dans son studio londonien.

PAR ERIC DAHAN

L'immeuble en briques rouges est niché dans une allée du quartier Olympia. On monte un petit escalier et sonne au dénommé Studio One. C'est là que, depuis vingt ans, Bryan Ferry enregistre tous ses albums et répète ses tournées tandis que ses employés, principalement féminines, administrent les affaires courantes de la star. Une salle d'archives regroupe dans de grands tiroirs en métal, des photographies de l'artiste classées par année et autres précieux documents, tandis que dans la vaste antichambre du studio, nombre de claviers, instruments et amplificateurs vintage attendent, sur des étagères, d'être utilisés. En cette fin août 2014, le crooner glam qui sidéra le début des années 70 au sein de Roxy Music s'apprête à sillonner les Etats-Unis puis, à nouveau, l'Europe. Occasion de se produire à Paris, le 21 novembre, au Palais des Sports de la Porte de Versailles. Son ingénieur du son propose d'écouter "Avonmore", quatorzième album solo à paraître le 17 novembre, coproduit par Rhett Davies, où l'on retrouve Nile Rodgers et Johnny Marr à la guitare, Marcus Miller à la basse et, son propre fils, Tara Ferry, à la batterie. Les dix titres qui le composent n'ont rien de révolutionnaire mais s'écoutent sans déplaisir. On note que "Loop De Li" reprend la grille harmonique de "Same Old Scene" (sur l'album "Flesh And Blood" de Roxy Music) que "Midnight Train" qui lui succède, ainsi que "Lost", rappellent tout aussi fortement "Oh Yeah" (sur l'album "Flesh And Blood" de Roxy Music) que Ferry interprétait encore en avril dernier au festival de Coachella en Californie. Quant à "One Night Stand", elle semble échappée des séances de l'album "Avalon", le plus grand succès de Roxy Music en 1982. Tout cela pour dire que ceux qui aiment la pop music dansante et léchée dont l'autoproclamé "Esclave De L'Amour" s'est fait une spécialité ces trente dernières années, ne devraient pas être déçus par cet "Avonmore" qui se clôt par deux reprises : la première, celle du "Send In The Clowns" de Stephen Sondheim est un véritable massacre car elle ne respecte ni la mélodie ni les harmonies originales et semble du coup bien vaine. La seconde, "Johnny And Mary" de Robert Palmer, produite par Todd Terje dans le style ambient et océanique popularisé par les compilations du Café Del Mar d'Ibiza, est déjà parue sur "It's Album Time", premier CD du DJ norvégien, et s'impose comme le meilleur enregistrement de Ferry depuis son remarquable "As Time Goes By" de 1999. L'esthète rock étant prêt à nous recevoir, on monte à l'étage, longe des portants où sont accrochés des dizaines de costumes griffés, et pénètre dans un salon décoré de tableaux, photos et lithographies sous verre.



ROCK&FOLK : En écoutant ce nouveau disque, on a plus que jamais l'impression que la vie de Bryan Ferry consiste à aller à la plage, faire la sieste, boire un verre, danser en club, draguer des filles...
Bryan Ferry *(rires)* **:** Figurez-vous que je n'ai même pas été en vacances cette année. J'ai passé tout l'été à achever ce nouvel album. Je me suis juste accordé un week-end chez un ami qui a une maison dans le Lavandou. C'était très calme, rien à voir avec la frénésie de Saint-Tropez qui n'est pas mon idéal en matière de vacances.

R&F : La chanson, "A Special Kind Of Guy", parle de vous, bien entendu...
Bryan Ferry *(rires)* **:** C'est possible, disons que c'est peut-être basé sur des expériences personnelles...

R&F : Comment savoir avec vous, votre écriture est si allusive voire abstraite dans la plupart des cas...
Bryan Ferry : Vous ne voudriez pas que les choses soient trop évidentes non plus, n'est-ce pas ?

R&F : Oui, mais de là à ne rien dire du tout...
Bryan Ferry : La plupart de mes chansons évoquent des atmosphères...

R&F : Oui, oui, les atmosphères, d'accord, mais ce gars spécial, quelles sont, par exemple, ses qualités ?
Bryan Ferry : Disons qu'il a trouvé une fille... et il veut être ce gars...

R&F : Ce gars qui quoi ? Dont la fille va tomber amoureuse ?
Bryan Ferry : Oui, c'est cela, sauf que c'est impossible... Et c'est ça qui fait les meilleures chansons...

R&F : Mais pourquoi cet amour est-il impossible ?
Bryan Ferry : Parce qu'elle ne veut pas de lui...

R&F : Ah, enfin, le mot est lâché. Donc c'est une chanson sur un amour sans retour... Ça vous est déjà arrivé ?
Bryan Ferry : Mais oui, bien sûr...

R&F : Vous avez été plutôt chanceux avec les filles...
Bryan Ferry : Je n'en suis pas si sûr... Bon, vous ne voulez pas que je devienne triste tout à coup *(rires)*.

Nouvelles choses

R&F : D'accord, changeons de sujet. Quelle est la chose que vous appréciez le plus dans le monde d'aujourd'hui ?
Bryan Ferry : J'imagine, le fait que tout soit facilement disponible et accessible... On peut sauter dans un train et être à Paris deux heures plus tard... Bien sûr, il y a également des tas de choses négatives...

R&F : Ah oui ? Comme quoi ?
Bryan Ferry : Le monde devient plus homogène, tout le monde parle anglais, les contrées lointaines semblent moins exotiques et romantiques... Heureusement, on peut toujours aller au Maroc ou ailleurs et se trouver dépaysé... Je suis également triste de la disparition des magasins de disques...

R&F : Vous vous intéressez à ce que produisent vos contemporains ?
Bryan Ferry : Je suis surtout concerné par ce que je produis *(rires)*... mais j'aime toujours fouiller dans les bacs des disquaires. Donc la semaine prochaine, quand je jouerai à Chicago, j'irai dans ce grand magasin de disques qui a tout, des vieux pressages de Charlie Parker, comme chez Amoeba à Los Angeles... A chaque nouvel album que je sors, le marché devient plus désespérant...

All That Ferry Jazz

"Mon voyage musical a débuté avec une bonne dose de jazz, surtout instrumental, venant de périodes diverses et contrastées." **Ainsi Ferry présente-t-il son projet de 2012, "The Jazz Age", signé Bryan Ferry Orchestra mais sur lequel il ne chante pas une note. On y trouve treize chansons issues du répertoire Roxy Music ("Do The Strand", "Love Is The Drug", "Virginia Plain") réarrangées en jazz façon années 1920. Une quinzaine de musiciens participent à ce disque très *mellow*, dont il existe une superbe édition numérotée et dédicacée de 6 vinyles 25 cm.**

R&F : Mais à quoi bon dépenser tout cet argent à enregistrer des nouveaux disques puisque le jour même de leur sortie commerciale, ils sont déjà piratés sur Youtube ?
Bryan Ferry : Les fans veulent le livret du CD... et puis j'ai besoin d'enregistrer des disques pour avoir le sentiment que je crée de nouvelles choses, sinon je deviendrais une sorte de marchand de passé... D'autant que je n'ai cessé de tourner ces cinq dernières années.

R&F : Et pourquoi cette frénésie de tourner à nouveau... ?
Bryan Ferry : Je pense que c'est devenu indispensable pour gagner sa vie. Et puis il y a aussi le fait que mes enfants ont grandi, et que je n'ai plus à m'occuper d'eux...

Andy Warhol

R&F : A propos du temps qui passe, on a eu un choc en voyant ce Roxy Music écrit en lettres de néon, au sous-sol. Tout d'un coup, ça nous a rappelé vos débuts, quand vous étiez fasciné par l'Amérique des années 50...
Bryan Ferry : C'est un mec qui me l'a offert récemment... La culture américaine, les films, les artistes, c'était tout pour moi à l'époque, Warhol, Jasper Johns, Rauschenberg, Pollock, par exemple...

R&F : Vous pensez qu'il y a aujourd'hui quelque chose d'équivalent au New York des années 50 et 60 ?
Bryan Ferry : Oh, je n'en sais rien...

R&F : Il y a en ce moment deux expositions majeures à Londres, celle consacrée à Turner à la Tate Gallery et celle consacrée à Horst au Victoria & Albert Museum. Si vous ne deviez aller qu'à une seule, laquelle choisiriez-vous ?
Bryan Ferry : Sans doute celle de Turner car il est rare de voir beaucoup de tableaux de Turner réunis. Les photos de Horst, j'adore, mais on peut les voir dans un livre, ça ne fait pas une grande différence...

R&F : A vos débuts vous étiez un moderniste, voire un expressionniste, puis, avec les années, vous êtes devenu un néoclassique, voire un impressionniste...
Bryan Ferry : Je m'intéresse de plus en plus aux idiomes musicaux du passé, comme je l'ai encore montré avec "The Jazz Age Album" où il n'y a pas d'électronique. Mes goûts sont très éclectiques, il y a tant de disques encore à faire... de directions que je n'ai pas encore eu l'occasion d'explorer...

R&F : Comme quoi ?
Bryan Ferry : Je ne sais pas... je n'ai par exemple toujours pas fait de disque expérimental... Le week-end dernier, j'ai réécouté un vieux Ornette Coleman que Merlin, mon jeune fils, vient de découvrir...

R&F : Vous avez déjà fait ça à vos débuts, déconstruire le format chanson...
Bryan Ferry : Vous voulez dire avec Roxy Music ? Oui, c'est sûr... et essayer de maîtriser des styles plus conventionnels ou traditionnels est du coup devenu, presque un défi pour moi...

R&F : On est surpris de retrouver Johnny Marr dans votre nouvel album. Vous avez aimé les Smiths ?
Bryan Ferry : Pas vraiment, mais John Porter qui avait joué avec Roxy Music et produit mon premier disque solo a ensuite produit un ou deux albums des Smiths... En revanche, j'ai été voir le nouveau groupe de Johnny qui est excellent et il chante quelques chansons des Smiths pour la plus grande joie du public. Marcus Miller a beaucoup apprécié de jouer avec Johnny Marr sur mon nouveau disque, et l'on a aussi joué tous ensemble pour l'émission Saturday Night Live...

Hymne mondial

R&F : Quel groupe étrange ! Le guitariste des Smiths avec le bassiste de Miles Davis, Al Jarreau... Finalement vous êtes un grand surréaliste...
Bryan Ferry : Oui, vous avez raison, je ne fais pas dans la facilité...

R&F : Excepté pour les titres de vos derniers albums : après "Olympia", nom de la station de métro proche de votre studio, "Avonmore", le nom d'une rue du quartier. Et le prochain, il s'appellera *"Kensington"* ? D'ailleurs de quoi parle la chanson "Avonmore" ?
Bryan Ferry : Je ne sais jamais de quoi parlent mes chansons, de moi sans doute, d'une façon ou d'une autre...

R&F : Et "One Night Stand", alors... ?
Bryan Ferry : Non *(rires)*, je pense que mes chansons sont des études...

R&F : Des études en matière de style... ?
Bryan Ferry : Non, pas tant cela, je dirais plutôt en matière d'émotions...

R&F : Quelles émotions ?
Bryan Ferry : Tristesse, perte... La plupart des chansons que j'aime sont tristes... Enfin j'aime bien aussi certaines chansons joyeuses comme "Get Lucky" des Daft Punk sur laquelle Nile a joué. C'est génial de voir une chanson devenir un hymne mondial...

"J'aime toujours fouiller dans les bacs des disquaires"

R&F : Ça vous est déjà arrivé...
Bryan Ferry : Un peu. "Love Is The Drug", la reprise de "Jealous Guy" et "More Than This" furent de grands tubes, mais pas autant que "Get Lucky"...

R&F : Vous avez toujours eu l'image d'un dilettante, au contraire d'autres rock stars comme David Bowie ou Mick Jagger semblant suractifs. Mais finalement c'est vous qui tournez aujourd'hui frénétiquement tandis que Bowie a pris sa retraite...
Bryan Ferry : Je ne pourrais pas me couper du monde, cesser de créer. Je ne pourrais pas me le permettre...

R&F : Avec tous vos millions... ?
Bryan Ferry : J'aime vraiment travailler ! Parfois j'aimerais prendre plus de vacances, mais à la fois c'est génial d'être à Londres au mois d'août : les rues sont vides, on peut conduire facilement, c'est comme dans les années 70, quand la population était moins dense...

R&F : Vous avez toujours votre manoir à la campagne...?
Bryan Ferry : Oui, mais je ne sais pas si je vais le garder, maintenant que les enfants ont grandi. Il y en a deux à New York, et c'est sympa d'avoir Tara à la batterie et Isaac qui fait les vidéos. C'est lui qui m'a présenté à Todd Terje...

R&F : Ça ne vous désole pas, ces DJ qui gagnent des fortunes sans jouer une seule note de musique ?
Bryan Ferry : C'est étrange qu'une ville comme Las Vegas, associée au jazz de Sinatra et Sammy Davis Jr, soit désormais aux mains de gens qui jouent de l'ordinateur *(rires)*. ★

Album *"Avonmore" (BMG Rights Management)*

Photos DR

Photo Dimitri Coste-DR

“Je ne vote pas”

JOHNNY HALLYDAY

De retour avec un nouvel album dégraissé de toute intention variéteuse, le chanteur a également décidé d’y aller franco face au magnétophone.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Ce soir, Johnny Hallyday présentait son nouveau clip à la presse, dans les locaux de sa maison de disques. Johnny ! Toujours là, plus que jamais sur le front rock. Sur la route à nouveau bientôt. Il est 19 h 30. L’idole descend du bureau de son président, Thierry Chassagne. Sanglé dans son Perfecto de cuir noir constellé de clous argent. Johnny arrive d’un bar de bikers où on lui a remis les couleurs.

Ce qui lui a fait grand plaisir. Læticia le suit, attentive.

Le clip peut créer l’évènement. Véritable performance d’acteur, il montre Johnny chantant son nouveau single dans une rue de ville américaine. Une humanité grouillante vit ses petits drames quotidiens autour de lui. Seul au milieu de la foule, notre homme Johnny. Son regard se pose sur les hommes, les femmes, les enfants. Et c’est tout. Ni explosion, ni moto, ni effets spéciaux. Juste Johnny. Traversant la foule, démiurge en habits sombres, il emporte le petit film promotionnel dans autre chose. Le réalisateur Pierre Rambaldi est comblé, Warner rassuré. Dans quelques jours, le 17 novembre 2014, les fans découvriront le 49e album de Johnny Hallyday, trésor national et phénomène discographique unique.

Photo Mathieu Bitton-DR

ROCK&FOLK : Bravo pour l'album. Qui a été enregistré juste après une tournée américaine....
Johnny Hallyday : Cette année, j'ai donné une vingtaine de concerts en Amérique du Nord, oui. Ce qui m'a surtout fait plaisir, c'est de jouer au Texas. Johnny au Texas ! Ça avait de la gueule de jouer là, à Houston et Dallas. Dans des House Of Blues, en plus. On était en petite formation, juste la rythmique et quelques solistes. Pour moi, c'était fondamental. J'étais très stressé à l'idée de jouer cette musique dans les endroits où elle a été inventée. Chanter de la musique américaine en français à la Nouvelle Orléans, entre autres, c'est très fort, émotionnellement.

R&F : Et ce nouvel album alors ? La tournée américaine s'était arrêtée fin mai. Début juin, Johnny fonçait en studio pour enregistrer l'album...
Johnny Hallyday : On avait choisi les chansons, les musiciens, et puis c'est ma rencontre avec Don Was.... Je cherchais quelqu'un pour réaliser le disque. Un soir, j'écoutais un excellent Dylan chez moi, je regarde le dos de la pochette... *Produced By Don Was*. J'en ai parlé à Sébastien Farran, mon manager, qui a déniché le téléphone de l'oiseau et organisé une rencontre. Don Was a beaucoup de casquettes. Il produit mais il est également patron de Blue Note, maison de disques installée dans la tour Capitol, à Los Angeles. On s'est vus et on s'est tout de suite très bien entendus. Il est venu me voir en concert à San Francisco et il a été impressionné parce que mon groupe dégage bien *(rires)*...

R&F : Alors qui joue sur cet album ?
Johnny Hallyday : Mon groupe de base, que j'ai toujours, avec Yarol *(Poupaud, guitare)* et Robin *(Lemasurier, guitare)*. Il y a également Audley Freed, guitariste chez les Black Crowes, et un nouveau batteur extraordinaire nommé Charley Drayton. Lui a joué avec Keith Richards, mais aussi Johnny Cash ou Iggy Pop. Et un bassiste français, Laurent Verneret. Dès qu'il a joué, les Américains l'ont trouvé totalement au niveau, ce qui m'a fait plaisir. Et puis j'ai une nouvelle section de trois cuivres à laquelle s'ajoute le saxophoniste trouvé par Don, David McMuray. Un vieux de la vieille, il a joué avec Otis Redding, James Brown, tous ceux qu'on aime.

R&F : On peut parler d'un grand album de Johnny. Don Was a impitoyablement gommé tout ce qui pourrait sembler variéteux, l'effet est impeccable... Dans Télérama, tu dis que c'est en sortant du coma que tu as pris cette décision de vivre désormais uniquement pour le rock...
Johnny Hallyday : Oui. Ça s'est passé comme ça. Tu sais, à l'âge que j'ai, si je ne fais pas vraiment ce que j'ai envie de faire, sans concession, ça ne servirait à rien que je continue. Je veux être honnête avec moi-même surtout *(long silence)*. Pendant longtemps, mes maisons de disques m'ont poussé à faire des choses qui ne me plaisaient qu'à moitié. Il y avait beaucoup trop de variété dans certains albums et je me suis un peu fourvoyé là-dedans. Attention, on n'oblige jamais personne, mais voilà, ça ne me plaisait pas trop. Maintenant j'essaye de ne pas répéter certaines erreurs. Ou d'en faire moins.

R&F : A ce propos, pour ce nouvel album, on est surpris du retour aux paroles de Yodelice. Il avait raté le projet M dans les grandes largeurs...
Johnny Hallyday : On était resté sur notre faim. Maxime *(Nucci* alias *Yodelice)* est comme moi, il n'aime pas les échecs. Donc, on avait envie de refaire un truc ensemble, pour oublier notre semi-échec. Maintenant je vais te dire un truc : ce disque avec M, je ne le regrette pas. Il y a de superbes guitares et c'est un disque irréprochable musicalement. Mais à l'époque où on a enregistré "Jamais Seul" *(2011)*, je sortais de mon coma et j'étais convalescent. Mais j'avais besoin de faire ce disque, car j'étais au plus bas. Ça m'a ressourcé, rendu à la vie.

La galère Vogue

Fondé à Villetaneuse en 1947 par Léon Cabat, Charles Delaunay et Albert Ferreri, Vogue avait la particularité d'avoir à demeure non seulement des bureaux mais aussi un atelier de gravure vinyle et une usine de pressage. Après une période jazz (Lionel Hampton, Sidney Bechet, etc), les années 1960 sont, sous l'impulsion de Jacques Wolfsohn, celles de la chanson française de luxe (Dutronc, Hardy, Antoine, Johnny). A la fin des seventies, Vogue sera le premier distributeur de rap américain en France via Sugarhill Records. Fin du rêve en 1987. Vogue est désormais une division de Sony Music, qui exploite le fonds de catalogue.

"Je veux être honnête avec moi-même"

R&F : Un des journalistes de Rock&Folk interviewait Brian Setzer il y a quelques semaines. Lorsqu'on lui a demandé ses projets pour 2015, Brian a dit *"tourner avec Johnny Hallyday"*. C'est vrai ?
Johnny Hallyday : Il en est question. J'adore Brian. C'est un gars adorable qui me remet dans le droit chemin en ce qui concerne le rockabilly. Qui connaît le rockabilly en France ? Peu de gens... Moi, j'essaye de faire du blues et du rockabilly. Une chanson que j'aime particulièrement dans mon album c'est "Café De L'Avenir". C'est quasiment du rockabilly, dans l'esprit.

R&F : "Rester Vivant" creuse encore et toujours le thème du chanteur abandonné, tout seul au milieu d'une foule de gens...
Johnny Hallyday : Et c'est un peu ma vie. Même si je suis très heureux, avec une famille, il reste ce côté partir en tournée, reprendre la route et là, on fait quoi ? On attend. Assis sur un flight-case à fumer une cigarette, on attend tout le temps. Au cinéma, on attend qu'ils règlent les lumières. Dans la musique, on attend de pouvoir y aller. J'ai passé ma vie à attendre. Mais quand on me dit *"action"*, là c'est formidable.

R&F : Tu montes sur scène et pour cela tu te changes, tu mets un costume. Etonnant... Tu aurais pu faire cette tournée US en blue-jeans... C'est rituel ? sacré ?
Johnny Hallyday : Je trouve que quand on se présente devant un public, il faut faire rêver les gens. Et pour moi, je ne peux pas faire ce métier si je m'habille comme pour aller faire mon marché. Et on est quelques-uns comme ça. Michael Jackson ou Elvis favorisaient *l'habit de lumière* que j'appelle mon costume de scène. Bien sûr, personne ne m'empêcherait de monter sur scène en jeans et T-shirt. Je chanterais de la même manière, mais les gens rêveraient-ils autant ? J'aime bien sortir mes spectateurs de leur quotidien.

R&F : Justement... Ce quotidien de la France, crise, misère, chômage, stagflation, Johnny le sent ?
Johnny Hallyday : Les Américains ont la même crise mais ils ne passent pas leurs journées à se plaindre. Ils ne font jamais grève, ils bossent, ils essayent de s'en sortir, de redresser le front. Là-bas, on ne connaît pas les 35 heures. Moi je n'ai rien à dire sur la situation de la France. Chaque pays a ses qualités, ses défauts.

R&F : Johnny Hallyday ne vote pas ?
Johnny Hallyday : Non. Je ne saurais pas pour qui voter. Je regarde tout ce qu'on nous propose et je ne vois rien, ni personne qui puisse nous sortir de nos problèmes *(long regard appuyé)*.

R&F : Avec Jacques Wolfsohn et Bobbie Clarke, on vient de perdre récemment deux éléments clef du mythe Hallyday. As-tu été touché par ces disparitions ?
Johnny Hallyday : Bien sûr, oui. Bobbie Clarke, je l'avais revu il y a moins d'un an, à côté de chez moi. J'étais à Garches pour acheter des lunettes noires, et je tombe sur Bobbie Clarke. Il me demande comment ça va et il me dit vouloir rejouer avec moi. Il avait l'air plutôt mal en point... Bobbie a été un batteur formidable, remarquable. Dès le début des années 60, il avait deux grosses caisses, il en jouait de façon exceptionnelle. C'était un sacré batteur de rock. Je dirais une seule chose : après son départ, chaque nouveau batteur de Johnny Hallyday a été prié de suivre l'exemple de Bobbie Clarke.

R&F : Et Wolfsohn ?
Johnny Hallyday : C'est à cause de Jacques Wolfsohn que je suis devenu chanteur. C'est de sa faute *(rires)*. Moi je prenais des cours au centre d'art dramatique de la rue Blanche, pour devenir acteur. Pour payer mes cours, je faisais des radio-crochets. Et c'est comme ça que j'ai fait une émission de Pierre Mendelssohn où se produisait Colette Renard, grande vedette de l'époque. Je chantais trois chansons ce jour-là. Trois adaptations du répertoire d'Elvis, dont "Let's Have A Party" *(il chante)*. Wolfsohn était dans la salle. Il est venu en coulisses après et il me dit être de la maison Vogue et trouver mon numéro *"intéressant"* (son mot exact). Il me convoque chez Vogue : *"Passe demain rue d'Hauteville."* Bien sûr, j'y vais. Wolfsohn m'emmène dans une pièce où il y a un micro . J'ai chanté en yaourt deux ou trois chansons. Là, Wolfsohn a sorti de son chapeau Jil et Jan, deux paroliers qui me faisaient des textes. Je me suis retrouvé en studio pour faire une maquette qui est sortie dans le commerce, ce fut mon premier disque, "Laisse Les Filles" ! Ils en ont vendu 100 000 très vite, et c'était un chiffre énorme pour l'époque. Un samedi soir, je suis allé au Golf Drouot. Dans un couloir du métro, une bande de garçons de mon âge venait dans le sens inverse et ils chantaient tous *"Laisse les filles, oh ! oh ! oh !"* J'ai trouvé ça bizarre, ça avait l'air de bien leur plaire. Voilà comment ça a commencé.

R&F : Pourquoi avoir quitté Vogue ?
Johnny Hallyday : A cause du saxo !

R&F : C'est donc vrai, cette légende ?
Johnny Hallyday : Un jour, je leur explique que j'aimerais bien avoir un saxophone sur mon prochain 45 tours. La réponse est tombée : *"Non, pas de saxo : basse guitare batterie, ça suffit."* Oui, mais moi j'insiste, je savais qu'il me fallait un saxo... La réponse est tombée : *"Ferme ta gueule et chante !"* Du coup je me suis cassé. Et voilà comment Vogue a perdu Johnny Hallyday. Mais ce Wolfsohn était un sacré bonhomme. Il m'a découvert, puis Françoise *(Hardy)* et Jacques *(Dutronc)*. Et Petula Clark, que Wolfsohn avait ramenée d'Angleterre, n'oublions pas. N'oublions pas, car la mort nous fait beaucoup de mal à nous les vivants. Encore un pote qui s'en va. Après Carlos, Ticky Holgado, Eddie Barclay, tous ces amis... J'ai perdu trop de gens que j'aime.

Le meilleur groupe

R&F : Ton fils David fait un télé-crochet, ton guitariste Yarol fait un télé-crochet, bref, nous vivons l'ère du karaoké...
Johnny Hallyday : Peut-on appeler ça comme ça ? On dit que je suis contre... En fait je trouve ça très bien qu'on donne leur chance d'être découvert à des jeunes ; ensuite moi, timidité ou respect, je serais incapable de juger des gens sur leur performance. Le mur qui se lève ou pas, ça doit être terrible pour un jeune chanteur.... Moi je serais incapable de faire ça et c'est tout.

R&F : Quand nos lecteurs liront cet entretien, les Vieilles Canailles auront terminé leurs concerts...
Johnny Hallyday : Ils sont pas faciles, les deux loustics ! Mais on se marre bien et chacun a sa personnalité. Jacques a son humour, Eddy a le sien, je suis entre les deux. Je fais avec l'humour de l'un et de l'autre. Ce sont trois potes qui se retrouvent et nos styles différents s'accordent bien.

R&F : Souvent un nouvel album de Johnny signifie une chose : une nouvelle tournée. Qu'en sera-t-il cette fois ?
Johnny Hallyday : J'ai re-signé. On fait quelques festivals pour l'été 2015 et on repartira sur les routes fin septembre pour 120 dates. C'est bien, avec ce groupe-là, je sens que ça va être formidable. C'est le meilleur groupe que j'ai eu depuis longtemps et on fait de la musique comme j'ai envie. Ça aide. Et maintenant, il me reste à choisir mon costume *(rires et fin)*. ★

Album *"Rester Vivant" (Warner)*

“Vous pourrez filmer les robots”

KRAFTWERK

Ces temps-ci le groupe allemand joue huit de ses albums sur les scènes planétaires. Pour accompagner cette prouesse tridimensionnelle, une petite mise à jour s’imposait : voici l’histoire des hommes-machines.

L’histoire de Kraftwerk se confond avec celle de la musique électronique. Dès la fin des années 1960, sous le nom de Ralf & Florian ou The Organisation, Ralf Hütter et Florian Schneider-Esleben posent les fondations d’une pop d’avant-garde basée sur les synthétiseurs, les oscillateurs et les séquences électroniques. Après deux albums expérimentaux et abrasifs ornés d’une borne énigmatique, “Autobahn” donne le ton : un paysage sonore tout en reliefs, une pop de synthèse par des musiciens allemands que l’on va surnommer non sans malice *Les Quatre de Düsseldorf*. Qu’on ne s’y trompe pas : les musiciens de Kraftwerk sont bien les Beatles de l’ère atomique.

PAR OLIVIER CACHIN

Ralf Hütter, Florian Schneider-Esleben, Karl Bartos et Wolfgang Flür : la formation ultime d'un collectif qui, sous des allures de quatuor, a toujours été dominé par un leader influent nommé Hütter. En 2014, presque 50 ans après les premiers balbutiements, il est le seul membre original de la formation, entouré de comparses anonymes. La tournée 2014-2015 a des points communs avec celle de 1991, qui vit le K passer à l'Olympia pour la sortie de l'album "The Mix" : *"Nous jouons sur scène notre studio Kling Klang avec les machines de musique électronique. On est en train de programmer les ordinateurs. C'est tout un concert de l'homme-machine, la collaboration entre l'homme et la machine."* Ainsi nous parlait Ralf en ce jour de novembre 1991, quelques heures avant le show, lors d'une interview normalement télévisée mais pour laquelle il refusa d'être filmé. *"Vous pourrez filmer les robots, ils sont très bons pour ça"*, nous avait-il déclaré sans la moindre trace de second degré. Ce que l'on fit. *Le Catalogue* live de Kraftwerk est désormais gravé dans le marbre : huit soirs de concerts en 3D pour huit albums constituant une discographie officielle, sinon exhaustive : "Autobahn", "Radio-Activity", "Trans-Europe Express", "The Man-Machine", "Computer World", "Electric Café", "The Mix", "Tour De France Soundtracks", à la prestigieuse fondation Vuitton pour les dates parisiennes, du 6 au 14 novembre.

La caresse d'un fouet

Comme dans le feuilleton "Les Envahisseurs", tout commença sur une route, à la recherche d'un raccourci vers le succès : ce fut "Autobahn", cette ballade élégiaque enregistrée à Cologne, dans le studio du visionnaire Conny Plank, 22'43 sur l'autoroute d'un futur qui commence en 1974. *"Wir fahren, fahren, fahren auf der Autobahn"*, chantent Ralf et Florian d'une voix monocorde, inspirés par la A 555, l'autoroute reliant Cologne à Bonn, commandée en 1929 par le maire de Cologne et futur chancelier Konrad Adenauer.

"Kraftwerk, c'est une coopération entre des hommes et des machines"

Un voyage auditif qui fait surgir des images. *"C'est ce que nous faisons, de la musique visuelle"*, confirme Ralf. Une version remontée de ce marathon motorisé trouvera son chemin dans les charts US, numéro 25 du Billboard. Merveilleux accident industriel.

Le concept de l'album suivant, "Radio-Activity", est une ode à la radioactivité (*"discovered by Madame Curie"*) qui joue également sur le double sens (activité radio, avec un tiret). Même humour froid sur "Radio Stars", qui ne parle pas des idoles tuées par la vidéo mais des quasars et des pulsars qui hantent l'espace infini. On retrouvera des traces d' "Uranium" dans le "Blue Monday" de New Order. Chanté en anglais et en allemand, cet album étonnamment relaxant s'avèrera vite politiquement incorrect : non pas en raison de sa couverture montrant un poste de radio Deutscher Kleinempfänger conçu dans les années 1930 à la demande de Joseph Goebbels mais à cause de sa louange du nucléaire. Ce qui sera rectifié seize ans plus tard avec une nouvelle version de la chanson-titre où un *"stop"* s'interpose, modifiant le sens du morceau qui se voit augmenté d'un prologue terrifiant à la voix robotique évoquant les dangers du plutonium et les lieux des catastrophes nucléaires (Tchernobyl, Harrisburg, Sellafield, Hiroshima). Cynisme ? Non, irrésistible composition aux sonorités acides et aux nappes menaçantes pour le premier vrai concept-album de Kraftwerk, un nom qui signifie Centrale électrique.

Toujours à la recherche du *Gesamtkunstwerk*, l'œuvre d'art totale, Ralf et ses mécanos donnent toute la mesure de leur talent avec "Trans-Europe Express", sorti l'année où explose le punk. Le mode de transport a changé, la locomotive parcourt l'Europe avec une rythmique d'acier crissant mixée au Power Plant de Los Angeles. Sur la longue suite de la face B, on rencontre Iggy Pop et David Bowie, *name checkés* par Ralf. Les Allemands et les trains... "Les Mannequins" ("Showroom Dummies" en version anglaise) est un vrai format pop single, "Hall Of Mirrors" une réflexion glaçante sur les labyrinthes du succès.

Hors du temps, moderne et rétro à la fois, ce brillant album se conclut avec "Franz Schubert". Un hommage à la musique classique ? Ralf décode autrement la référence au compositeur autrichien : *"Ce n'était qu'une vision. Il est réapparu dans notre studio par automatisme dans les séquenceurs, par hasard."* OK.
14 mois plus tard, en mai 1978, nouveau chef-d'œuvre : "The Man-Machine", fusion cyborg ouverte avec "The Robots", d'une froide perfection, mêlé à des séquences électroniques qui brûlent comme la caresse d'un fouet. "The Model" est la vision *kraftwerkienne* ultime de la techno-pop : 3'38, couplet/ refrain/ couplet/ refrain, avec une mélodie céleste. Ce sera leur plus gros succès britannique. Le visuel en rouge et noir flirte avec le suprématisme soviétique d'El Lissitzky et les codes couleurs de l'Allemagne en guerre. La beauté des compositions est indéniable, jamais les ordinateurs n'ont été à ce point touchés par la grâce. Les machines ont-elles une âme ? *"Nous avons toujours travaillé avec des machines musicales. La symbiose de l'homme et de la machine, c'est ça qui nous fascinait dès le premier jour. Nous parlons avec des machines aussi, beaucoup. Kraftwerk, c'est une coopération entre des hommes et des machines."*
Il faudra attendre 1981 pour que sorte "Computer World", qui sera accompagné d'une tournée intensive durant laquelle les quatre de Düsseldorf feront jouer les spectateurs des premiers rangs avec des calculateurs de poche et présenteront une première version de leurs fameux mannequins robots, dont le design évoluera au fil des époques. L'album sort en version allemande et anglaise, le morceau "Pocket Calculator" en cinq langues (allemand, anglais, français, japonais et italien). L'humour pince-sans-rire du K refait surface avec le dernier titre, "It's More Fun To Compute" jeu de mots évoquant la formule inscrite sur les flippers (*It's more fun to compete !*).
Tels des Kubrick du son synthétique, les Allemands mettent de plus en plus longtemps à sortir leurs œuvres. Entre 1981 et 1986, entre "Computer World" et "Electric Café", seul un maxi voit le jour, le très mystérieux "Tour De France", ode au cyclisme et à son épreuve la plus noble qui vampirise les télévisions françaises tous les mois de juillet. C'est d'ailleurs un accident de vélo très grave de Ralf Hütter qui retardera encore plus la sortie d' "Electric Café", rebaptisé "Techno Pop" lors de sa réédition en 2009.
"The Mix" est un best of intégralement reconstitué avec de nouvelles séquences, des banques de son réactualisées avec la technologie numérique. Ralf veut disparaître et laisser les machines parler pour lui. Rêve de tout musicien avec sa part d'autisme, poussé ici à l'extrême : *"Les robots ont beaucoup plus de patience que nous avec les photographes. On n'a pas le temps, on ne peut pas aussi bien faire que les robots, c'est vraiment un travail parfaitement robotique. On est en train de travailler des programmes d'intervieux et d'automatisme d'une langue."*
À l'exception du maxi de commande "Expo 2000" livré en 1999 pour l'exposition universelle d'Hanovre, douze ans se passent avant "Tour De France Soundtracks", sorti en 2003. Fritz Hilpert et Henning Schmitz ont remplacé Karl Bartos et Wolfgang Flür. Ce dernier a raconté son passage dans le groupe dans un livre qui a fortement déplu à Ralf, "Ich War Ein Roboter" (en français "J'Etais Un Robot", aux éditions du Camion Blanc), à l'origine d'un procès avec son ex-confrère. Wolfgang y raconte de l'intérieur la vie en tournée avec Kraftwerk, et notamment cet étonnant épisode à Melbourne en 1981 : au moment de débuter le show, Florian est introuvable. Les autres membres du groupe commencent à paniquer et Emil Schult, parolier et ami qui fut quasiment le cinquième membre du collectif, finit par repérer le K manquant. Il est assis dans la salle de 4000 places, comme s'il était un spectateur lambda. Emil va discuter avec lui puis explique à Ralf que *"Florian tient absolument à voir une fois le concert depuis le public. Il dit qu'il n'est pas indispensable et que nous pouvons très bien nous passer de lui"*. Entre intense paranoïa et caprice de diva. Florian finit par se laisser convaincre et monte sur scène pour un des concerts les plus glaciaux de toute leur existence. Florian finira par quitter l'aventure en 2008, après 40 ans aux côtés de Ralf. Quatre décennies pour s'apercevoir de ces fameuses *divergences musicales*, comme on dit pudiquement dans ces familles conflictuelles que sont les groupes. Il est remplacé par Stefan Pfaffe, un technicien vidéo. Les douze variations autour du single cycliste de 1983 montrent que Ralf a écouté les sonorités de la techno contemporaine, et quelques remix du single "Aerodynamik" par Hot Chip, François Kevorkian et Alex Gopher/ Etienne de Crécy ont été autorisés par le groupe, un fait rarissime.
C'est désormais sur scène que les Kraftwerk évoluent, et le double live "Minimum-Maximum" est un témoignage impressionnant de leur puissance tellurique, 22 chansons enregistrées à travers le globe résumant leur carrière. Petit regret de Ralf : n'avoir pu inclure des titres enregistrés en 2004 au Chili, *"le seul pays au monde où le public tape dans ses mains en rythme, en parfaite synchronisation"*.
Un DVD accompagne le double CD, et l'adéquation entre le son et les images est impressionnante. On est loin, si loin de ce fatras de câbles emmêlés, de néon grésillant et de machines grandes comme des réfrigérateurs actionnées par des post hippies aux regards froids et aux cheveux longs. Désormais, les robots sont chauves et ils pilotent leurs sons supersoniques depuis quatre minuscules laptops Sony VAIO.
"Le Catalogue" de 2009 regroupant les 8 CD parus entre 1974 et 2003 sera-t-il la pierre tombale créative d'un groupe qui n'a plus rien à prouver ? A 68 ans, Ralf Hütter continue pourtant d'évoquer un nouvel album à venir. Il a en tout cas rendu réelle sa prophétie des seventies : *"Aujourd'hui la musique électronique apparaît partout, et c'est ce qu'on a toujours prévu : la nouvelle musique populaire sera électronique. C'est une réalité maintenant. Le futur commence aujourd'hui."* H

Coffret 8 albums *"The Catalogue"* (Kling Klang Produkt/ EMI)
Tournée *"The Catalogue 12345678 3D Concert"* du 16 au 23 janvier 2015 au Paradiso (Amsterdam)

Photo Yann Orhan-DR

“On n’est pas au Club Med’ quand même”

DIDIER WAMPAS

Le groupe francilien publie un nouveau pamphlet joyeusement morveux. Pour fêter ça, Didier Wampas s’est prêté au jeu du **blind-test**. Spécialement consacré au bigarré paysage musical français.

Une pause de quatre ans et les revoilà, avec “Les Wampas Font La Gueule”, album énervé, insolent et, comme toujours inclassable. Avant de rejoindre ses partenaires dans le crime, Didier Wampas a enregistré deux disques, l’un en solo, l’autre avec Bikini Machine et tourné avec Sugar & Tiger, projet familial formé avec sa dulcinée et ses fils. Et au risque de donner tort au titre de ce treizième album, Didier est content. *“Ça m’a fait du bien de faire trois ans de tournée avec les Bikini. Et avec Sugar & Tiger, c’est différent, c’est plus petit. Avec les Wampas, on est dix sur la route maintenant : il y a un éclairagiste, un sonorisateur et il faut payer tout le monde… Quand un pote demande si je peux venir jouer pour son asso et propose 500 €, je veux bien, mais comment on fait ? Je peux le faire avec les Sugar & Tiger. Et je suis content avec les Wampas d’avoir l’éclairagiste et du bon son sur scène, de faire le show…”* Sera-t-il aussi euphorique à l’issue de ce blind-test made in France ?

ROCK&FOLK : "Anarchie En Chiraquie" (Parabellum)
Didier Wampas : Que dire sur Schultz ? Tout le monde l'aimait, il était tellement vrai, touchant et humain. Je suis content, parce qu'avec Sugar & Tiger, on a joué avec Parabellum et je ne sais pas pourquoi, je suis monté sur scène chanter "Cayenne" et "La Bombe Et Moi"... Il jouait assis à la fin, on voyait qu'il n'était pas en forme, mais il ne faut pas être hypocrite non plus. Il est mort assez jeune parce qu'il a fait des excès. Quand Peter Doherty va mourir, on ne va pas refaire nos hypocrites, *oh putain, Pete*... Bah non, tu l'as cherché. Avec Parabellum, on a joué chez Jimmy en 1984 ou 1985. On a fait partie de la même famille, on était tous ensemble... Lui était la figure que tout le monde aimait, parce que c'était un mec génial. On dit toujours ça des morts, mais dans son cas, c'était vrai.

R&F : "Le Creux De Ta Main" (Détroit)
Didier Wampas : C'est Noir Désir *(on le corrige)* ? On passe de Schultz à Cantat ! Je n'ai pas un album de Noir Désir chez moi. Ce qui m'a toujours dérangé, c'est leur côté premier degré, se prendre au sérieux. J'ai toujours préféré les Ramones au Clash. En même temps, il y a de bons morceaux, "Tostaky", rien à redire, c'est un chef-d'œuvre. Mais ce n'est pas ma vision du rock à moi. Et cette façon de critiquer Universal et d'y être toujours vingt ans après... Nous, on s'est fait virer, on peut lui expliquer comment faire. En même temps, je pense qu'ils sont sincères... Mais c'est un peu comme un sit-in dans la cour de l'école.

R&F : "Isolement" (Jean-Louis Aubert)
Didier Wampas : C'est Jean-Louis Aubert ! Je le trouve sympathique, j'aime bien son côté je-m'en-foutiste, il ne se prend pas trop au sérieux... Je n'ai pas écouté son dernier album, mais je trouve que Téléphone a bien vieilli, il y a vraiment de bonnes chansons. À l'époque, évidemment, je n'étais pas fan, j'étais punk, mais quand on réécoute les trois premiers albums aujourd'hui, ça envoie ! "Au Cœur De La Nuit", c'est parmi les disques de rock français les mieux produits.

R&F : "Regarde-Nous" (Johnny Hallyday)
Didier Wampas : C'est Johnny... Ça fait longtemps que je ne l'écoute plus mais, si on est là, c'est grâce à lui. Quand j'ai commencé à faire de la musique au début des années 1980, c'était le seul en France qui chantait du rock. C'était la preuve qu'on pouvait chanter du rock'n'roll en français sans être ridicule et que ce soit bien ! Le dernier album que j'ai vraiment écouté, c'est celui que lui avait fait Michel Berger. Depuis, j'ai décroché. Pour moi, il est toujours là quand même.

"On fait croire aux gens qu'il y a de la censure"

C'est marrant, au début des années 1980, il était jugé ringard, presque comme Sardou et maintenant, c'est devenu une icône. Quand il va mourir, il y a aura un jour férié. Et puis, j'aime son côté du mec qui claque ses thunes, ce n'est pas un homme d'affaires comme Mick Jagger pour lequel je n'ai aucun respect. Johnny est mal entouré, je pense, les gens lui font faire des disques pas terribles. Mais quand il monte sur scène, il y croit. J'ai plus de respect pour lui que pour Iggy Pop. OK, Johnny a fait la pub Optic 2000, mais ce n'est pas comme Iggy avec son bonnet de Père Noël pour les Galeries... Pour moi, Johnny est plus rock'n'roll qu'Iggy Pop, c'est une grande discussion que j'ai déjà eue. Iggy a trahi, ce n'est plus du tout du rock'n'roll, il n'y a plus rien, c'est devenu une espèce de pantin.

Fête du camping

R&F : "Suspicious Minds" (Amanda Lear)
Didier Wampas : Que dire d'Amanda Lear ? Pas grand-chose. Quand j'ai commencé à écouter du rock, à la fin des années 1970, c'était une sorte d'icône. Elle était sur une pochette de Roxy Music, elle sortait avec Dalí. J'ai écouté ce disque de reprises et je n'ai pas beaucoup aimé. C'est raté. Je l'avais effacé de mon cerveau.

Esprit suspect

"Suspicious Minds" a été écrite et créée par Fred Zanborn *alias* Mark James en 1968, un an avant qu'Elvis Presley ne pose sa griffe sur cette splendide composition qui lui fut proposée par le producteur de la version originale, Chips Moman, suite à son échec commercial. Après qu'Elvis en eut fait un hit, la chanson est devenue un standard : les Heptones en ont fait un reggae en 1971, Dee Dee Warwick l'a enregistrée à Muscle Shoals la même année, Candi Staton l'a également chantée avec beaucoup de soul en 1982, les Fine Young Cannibals ont eu un tube pop en 1985 et Dwight Yoakam s'est fait plaisir en 1992. Mais des dizaines d'autres versions existent, dont une en hollandais par Guido Belcanto : "Door Achterdocht Verdooft".

R&F : "Sur Les Toits Du Palace" (La Souris Déglinguée)
Didier Wampas : J'ai de grands souvenirs de concerts de La Souris en banlieue au début des années 1980. C'était tout le temps des bastons entre punks et skins et mecs qui descendaient des cités. Après, il fallait rentrer et il n'y avait plus de RER ou de trains... Et encore, je ne suis jamais rentré en chaussettes, comme ceux qui se faisaient braquer leurs Docs. Ça leur manque, aux petits jeunes, aujourd'hui ! Au prochain concert de Peter Doherty, on leur pique leurs chaussures et on coupe le métro pour qu'ils rentrent à pied chez eux ! La chanson de La Souris, "Rien N'a Encore Changé", résume bien cette époque. Tai-Luc, c'est vraiment un très bon chroniqueur du début des années 1980, il était un peu en spectateur, en retrait, il regardait tout ce qui se passait. On venait de la même banlieue. Je le voyais aux puces, on traînait là-bas, on allait chez l'Indien le samedi...

R&F : "Mi Amor" (Vanessa Paradis)
Didier Wampas : C'est Superbus ? Ah, Vanessa Paradis... Je n'ai pas vu la tournée avec Philippe *(Almosnino – NdA)*, mais j'étais allé au Zénith il y a quelques années, elle était avec M et je suis parti au bout de deux chansons. Bon, ça, ça n'a pas l'air trop pourri, quoique, j'ai confondu avec Superbus. Tout est dit.

R&F : "Punker" (Indochine)
Didier Wampas : Je n'ai pas reconnu la voix de Nicola ! Il se met de la disto sur la voix ! On a fait la première partie d'Indochine au Stade de France. J'ai fait le truc à fond, je me suis jeté dans le public, j'ai serré les mains au premier rang. Donc c'était super, très rigolo. Généralement, les gens n'ont rien à foutre des premières parties, mais là, certains nous connaissaient, nous aimaient bien et ça s'est bien passé. Je n'écoute pas beaucoup Indochine chez moi, mais les singles des années 80 restent dans le paysage musical français. C'est de la pop. En France, on a du rock et de la variété et pas de vraie pop. Indochine, c'en est. Je ne sais pas où va s'arrêter Nicola... Il vient de monter son label chez Sony. C'est tout le contraire de moi, lui contrôle tout, moi, je me fous de tout.

R&F : "Haut Les Cœurs" (Fauve)
Didier Wampas : C'est qui ? Fauve ? Jamais écouté. On a la chance de pouvoir vivre dans un monde où on écoute ce qu'on a envie. Je ne connais pas du tout, c'est comme Stromae. L'autre jour, on m'a fait écouter "Papaoutai" et j'ai cru que c'était Patrick Sébastien. Comme je ne connais pas Fauve, je ne peux pas en parler...

R&F : "Story O' My LF" (Shaka Ponk)
Didier Wampas : C'est Shaka Ponk, ça ? J'ai cru que c'était une blague.

Photo Yann Orhan-DR

J'ai d'abord cru que c'était une blague"

On dirait un mec qui a fait un truc sur internet pour rigoler... Les Shaka Ponk, ils ont l'air plutôt sympathiques, ils viennent d'un truc vrai, mais je pense qu'ils ont basculé à un moment. Ils ont un super batteur et là, il n'y a pas de batterie. Il y a deux ans, on devait jouer après eux en festival avec les Bikini Machine. J'avais les boules, je me suis dit qu'on n'y arriverait pas. Et je m'attendais à un gros truc, mais on se serait cru à la fête du camping. On a aussi joué avec Skip The Use et pareil, fête du camping. Je veux bien qu'on fasse danser les gens en festival, mais on n'est pas au Club Med' quand même.

Le seul qui me rend heureux

R&F : "Tabou" (Mustang)
Didier Wampas : C'est une bonne imitation de Gainsbourg, déjà. Ah, c'est Mustang ? J'ai cru que c'était encore un chanteur français de qualité comme il y en a des milliers, genre Belin, etc. Je suis allé voir Mustang à République et Jean a du talent, il a bon goût, mais le groupe essaie trop de faire un morceau qui marche. Ça pourrait être vraiment bien, Mustang... Ce qui est dommage, c'est quand on essaie que ça marche et que c'est entre les deux. Regarde Deportivo. Le premier disque a marché, les suivants, moins, mais ils continuent de jouer partout et de faire des disques de rock...

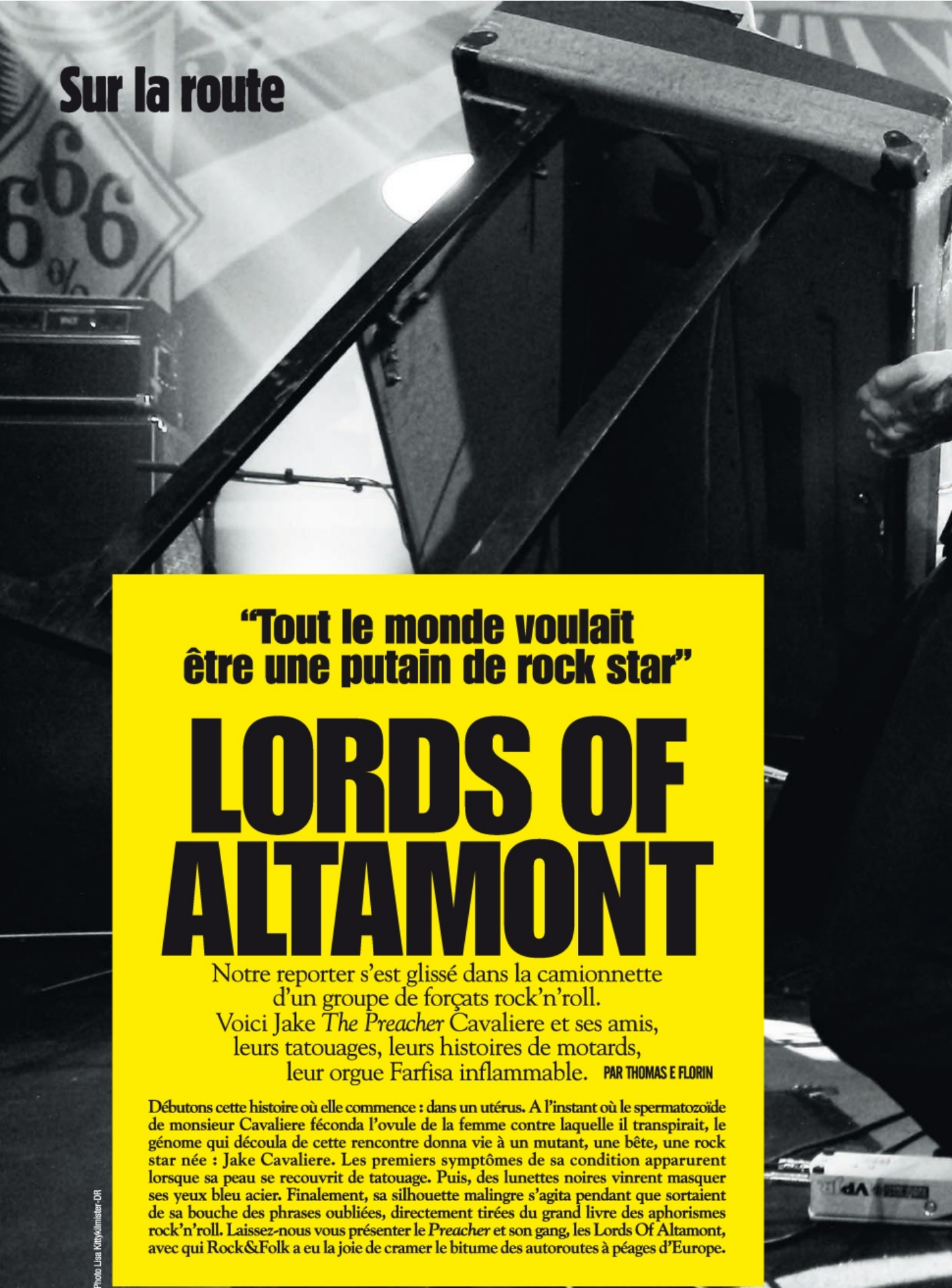
R&F : "Get Lucky" (Daft Punk)
Didier Wampas : Ah oui, je reconnais... J'ai un souvenir sur ce morceau. Je suis allé au mariage d'un pote qui a une agence de voyage. Il a organisé ça près de la Grèce et le soir, après le mariage, il a loué un grand catamaran et on a mis deux heures pour rentrer en bateau, avec de la musique. Sauf que j'ai été malade à en crever. Et ce morceau est passé cinq fois dans la soirée. Chaque fois que je l'entends, j'ai envie de vomir, ça me rappelle d'être tout vert, tout blanc... A part ça, j'aime bien le premier album des Daft Punk. Depuis, ce n'est pas eux qui chantent, pas eux qui produisent, pas eux qui font les chansons. Du coup, je ne sais pas ce que c'est, Daft Punk. Un concept ? Aujourd'hui, c'est ça, c'est un autre monde. Ils sortent des nouvelles lessives, des nouveaux Madonna, des nouveaux Daft Punk, des nouveaux Lady Gaga.

R&F : C'est le message contenu dans "C'est Pas Moi Qui Suis Trop Vieux" qui conclut le nouvel album ?
Didier Wampas : Oui. Je pense que si j'avais 14 ans aujourd'hui, je n'aimerais pas ça non plus. Je me revois en 1976, j'avais 14 ans et je n'aimais pas écouter Yes et Genesis comme mes potes. Je trouvais ça tout pourri, je ne comprenais pas. Je préférais écouter Johnny ou Bill Haley.

R&F : En 2006, vous aviez fait débat avec la chanson "Chirac En Prison". Vous pourriez sortir aujourd'hui "Sarko En Prison" ?
Didier Wampas : Bien sûr que ça pourrait sortir. Les gens ne se rendent pas compte, mais il n'y a aucune censure d'état. On peut dire ce qu'on veut. Le problème, c'est que personne n'en parle, que les gens n'osent pas le faire de peur de ne pas passer à la radio. La censure est économique. On dit aux musiciens : *"Si tu ouvres ta gueule, que tu ne dis pas ce qu'il faut, tu ne passeras pas à la radio."* Il n'y a même pas besoin de le dire, parfois. On fait croire aux gens qu'il y a de la censure, alors qu'on peut toujours dire ce qu'on veut, sauf que personne n'ose. Qu'est-ce qui va m'empêcher de le faire ? Les RG ne vont pas descendre chez moi, on n'est pas en dictature.

R&F : On conclut par ce qui vous excite musicalement en ce moment quand on ne vous fait pas subir un blind-test ?
Didier Wampas : J'ai commencé à écouter de la musique classique au début des années 1990 et depuis, je suis moins en manque de quelque chose qui m'excite. Dans le jazz ou le classique, j'en trouve toujours. J'ai plus de mal à en trouver dans le rock. Il y a le nouvel album de Rancid qui va sortir. C'est bizarre, ce groupe, c'est le seul qui me rend heureux. Il y a trois vidéos sur internet et quand je vois l'autre faire son malin avec sa Gretsch, prendre ses poses à la con, ça me rend heureux. Rancid me remplit de joie. H

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY
Album *"Les Wampas Font La Gueule" (Verycords)*



“Tout le monde voulait être une putain de rock star”

LORDS OF ALTAMONT

Notre reporter s’est glissé dans la camionnette d’un groupe de forçats rock’n’roll. Voici Jake *The Preacher* Cavaliere et ses amis, leurs tatouages, leurs histoires de motards, leur orgue Farfisa inflammable. PAR THOMAS E FLORIN

Débutons cette histoire où elle commence : dans un utérus. A l’instant où le spermatozoïde de monsieur Cavaliere féconda l’ovule de la femme contre laquelle il transpirait, le génome qui découla de cette rencontre donna vie à un mutant, une bête, une rock star née : Jake Cavaliere. Les premiers symptômes de sa condition apparurent lorsque sa peau se recouvrit de tatouage. Puis, des lunettes noires vinrent masquer ses yeux bleu acier. Finalement, sa silhouette malingre s’agita pendant que sortaient de sa bouche des phrases oubliées, directement tirées du grand livre des aphorismes rock’n’roll. Laissez-nous vous présenter le *Preacher* et son gang, les Lords Of Altamont, avec qui Rock&Folk a eu la joie de cramer le bitume des autoroutes à péages d’Europe.

Photo Lisa Kittykimister-DR

THE LORDS
OF ALTAMONT
ROCK AND ROLL
13

Les ruines du vieux Bruxelles dorment sous des bâtiments neutres et fonctionnels. De la gare du Sud à l'extrême nord de la ville, le monstre progressiste de l'urbanisme bouche l'horizon de la cité. Sur l'ancien port autrefois fief des dockers, le Magasin 4 fait face à une tour cauchemardesque, relique de la classe ouvrière transformée depuis en hôtel de luxe. C'est à cet endroit précis, ou l'Ancien Monde se retire comme la marée, que nous avons rendez-vous avec les pirates du bitume : le gang rocker nommé les Lords Of Altamont. Mathyas, notre entremetteur dans cette aventure, tour manager du groupe, nous ouvre la porte arrière de la salle, les mains gantées de noir, agrippées à une bière blonde. Dans l'obscurité d'un hangar sans fenêtre montent les effluves des encens brulés à la gloire du punk/ hardcore/ metal : bière sèche et tabac froid. La résonance de la grosse caisse recouvre les conversations, pendant qu'une silhouette proche de celle du jeune Wayne Kramer — à moins que ce soit celle de Mick Farren — branche ses pédales d'effets. *"Voici Danny, guitare. Et le blondinet derrière la batterie, c'est Maarten."* Caché par une pile de T-shirts floqués aux couleurs du groupe, un petit gars qu'on nommera Johnny Boy porte les pommettes slaves et envoie des textos à celle qu'il appelle sa *"sweet tight pussy"* (*petite chatte serrée* en traduction littérale). Une porte s'ouvre sur une rangée de lits superposés, vision cauchemardesque oscillant entre la colonie de vacances et la cellule de prison. Au milieu d'une odeur de chaussette trône l'impassible Rob, bassiste colosse au sourire franc, dont chaque coup de doigt sur son iPad pourrait briser le crâne d'un bébé humain. Alors que nous échangeons les politesses d'usage, une silhouette s'extirpe de l'ombre, laissant d'abord apparaître des yeux gris d'acier, suivi de tatouages lui montant jusqu'aux lobes des oreilles. Jake Cavaliere a cette manière de sourire, vous envoyant à la face ses vibrations de *coolitude* et une puissance contenue. Le diable ne doit pas bouger les lèvres autrement. *"Voilà*, dit Mathyas, *c'est les gars avec qui tu vas passer les trois prochains jours. Maintenant, fais ce que tu as à faire."*

Période de rut

Il y a plusieurs choses qu'on devrait savoir avant de s'engager sur une tournée avec un groupe de rock. La règle numéro 1 était déjà valable au Vietnam : emporter un maximum de paires de chaussettes. Parce qu'il ne sera pas toujours possible de prendre une douche, et que si on est dans un vrai groupe, on porte soit des Converse, soit des boots fermées ; les premières laissent pénétrer l'humidité des contrées où on joue, les secondes font cuire le pied à l'étouffée. Dans les deux cas, on risque une sérieuse mycose. La deuxième règle est la manière dont la vie est désormais régie : se dépêcher puis attendre. Se dépêcher de faire son sac, se brosser les dents, pisser, puis attendre des heures pour bouffer, dormir, faire sa balance. Du bout du bar où nous observons les Lords faire la leur, les volutes de tabac montent vers un panneau *interdit de fumer*. Jake, comme tout chanteur sérieux, s'est niqué la gorge au bout de quelques concerts. *"Hey, l'ingénieur, mets un maximum de voix dans mon retour, à la limite du larsen. OK ? Désolé si on est chiant, mais on a eu un jour off, alors on a retrouvé notre audition."* Le riff suraigu de "Come Back Baby" perce les murs, ce *traditionnel* figurant sur leur nouvel album, "Lords Take Altamont", disque de reprises des morceaux joués pendant le fameux festival. Dans la salle, le son est gigantesque. La basse Rickenbacker rebondit sur le toit du hangar, les guitares trafiquées de Danny attaquant directement la cochlée, le vrombissement du Farfisa branché dans la cabine Leslie s'apparente au bonheur. Puis la frappe étonnamment puissante du jeune Maarten propulse le tout dans la stratosphère d'une galaxie cool où le rock'n'roll, souvent porté disparu, réside. *"Le son vous plaît*, siffle Jake, *ou est trop Lords ?"* Dan, guitariste de King Kool qui ouvre aujourd'hui pour le groupe, hoche de la tête en tirant sur sa cigarette noire. On ne sait pas si l'on a affaire à une version motard des Heartbreakers, aux Ramones ayant la technique des MC5, à un mariage entre les Fuzztones et Steppenwolf, mais qu'importe. Très rapidement, même s'ils évoquent l'histoire complète du rock à guitare, les Lords apparaissent uniques par l'aisance et le sérieux avec lequel ils jouent cette musique. Un naturel expliqué dans le code ADN de Jake Cavaliere, homme façonné dans le rock'n'roll. Le pouvoir du bruit magique, cette musique de mongoliens décérébrés, est de rendre les gens stupidement heureux. A Bruxelles, comme dans les autres villes de la tournée, les rangs tombaient dans le bonheur béat à mesure que la setlist avançait. A "Going Nowhere Fast", la plupart étaient déjà inondés de sueur, pendant que Jake s'adonnait à une série d'acrobatie dont il a le secret. Le Farfisa bringuebalé dans tous les sens, un genou sur les touches noires, il le balance contre le retour pour laisser au public la joie de le tripoter. D'un coup de talon, le meuble retombe sur scène. Et le voilà qu'il le piétine de ses boots en daim, la tête reversée, en train de chanter. Deux secondes plus tard, l'animal se retrouve entre les jambes de Danny perdu en plein solo heavy. Le Preacher rebondit, passe la main dans la fosse : trois filles apparaissent sur scène, se trémoussant comme en période de rut. Une tape sur les fesses, deux rappels et une heure de set plus tard, tout le monde est retombé en enfance, des vieux punks allant jusqu'à jouer au foot avec des verres en plastique. Johnny Boy a lâché son portable pour vendre T-shirts et disques. C'est l'heure des photos, des conversations, des dédicaces. Un fan montre son tatouage de Mona, leur danseuse, qui a dû quitter cette tournée, nous laissant sa place dans le tour bus. Le public, si heureux, doit être évacué à coups de pieds par la sécurité. Certains survivent à l'écrémage, dont deux filles et les habitants du Magasin 4. Une bagnole rouge se gare devant la salle, puis repart. Retour à l'intérieur : c'est la fête, on fait comme qui dirait connaissance. Une femme blonde aux cheveux courts fait de l'œil au géant Rob. On quitte tout ce petit monde à regret vers les 3 heures du matin : rendez-vous à 11 heures pour le départ à Dunkerque.

Le Farfisa, les claviers, c'est mon truc"

Effet boomerang

La porte en fer s'ouvre brutalement. Jake en sort, Ray-Ban Aviator sur le nez, son sourire habituel aux lèvres. On aperçoit derrière lui la femme aux cheveux courts sortir en coup de vent : une aubergine lui a poussé sur la joue durant la nuit. Le groupe n'a quasiment pas dormi. La peau d'Italien du Sud de Danny a pris la teinte vert foncé des personnages de Malaparte. La Germanique de Rob est roussie. Exténué, le groupe monte dans le car. Il n'y a qu'une heure et demie de route jusqu'à Dunkerque que Maarten passera à rattraper sa nuit blanche. *"Putain, tu sais ce que m'a dit cette rousse qui dansait sur scène ?* grommèle Jake. 'Tu pourrais être mon père.' *Fuck You !"* Le Preacher ne semble pas familier avec l'Œdipe des jeunes filles. Le tour bus où nous avons pris place est à l'image de l'Union Européenne : à l'intérieur, sept personnes, chacune d'une nationalité différente, appartenant à l'UE, suivant toutes les instructions d'un Américain. Tout en conduisant, Mathyas distribue le butin de la veille. Chaque jour, la recette du merchandising est partagée entre les membres du groupe. C'est cet argent qui leur permet de couvrir les frais quotidiens. Une fois sur l'autoroute, Jake se retourne vers votre serviteur, aiguisant ses yeux acier dans les nôtres : *"Bon, j'ai bien vu que tu observais tout, mais comment on procède ? Il y a des trucs que tu veux savoir ?"*

Cramps Einstein

Les Cramps live, c'était *la* machine de guerre garage rock des *early eighties*. Le premier guitariste, Bryan Gregory, plaçait des cigarettes allumées sur le manche de sa six-cordes. Son successeur, l'ex-Gun Club et futur Bad Seed Kid Congo Powers, exécutait ses solos allongé sur le sol avec un rictus de vampire. Quant au chanteur Lux Interior, il avait pour habitude de ramasser les mégots et tous les débris jetés sur scène pour les glisser dans son pantalon de cuir moulant. Le tout dans un chaos sonique apocalyptique *dépourvu de basse*. Contrepoint posé, la superbe guitariste Poison Ivy avec son look de sphinx punk et le batteur imperturbable, Nick Knox. Putain de groupe.

Photo Lise Kittyklimister-DR

Par où commencer ? L'histoire du groupe ? Son lien avec la culture motard ? L'historique des vestes à patch ? Ou simplement d'où vient ce jeu de scène à l'orgue, comme si Jerry Lee Lewis avait pu porter un piano ? *"OK ! Bon, même si ça fait chier de le reconnaître, il y a d'abord eu Keith Emerson qui lançait des couteaux sur son orgue hein ! Mais le vrai truc, c'est Trent Ruane des Mummies. Faut que tu comprennes : la scène revival garage de Los Angeles dans les eighties était ultra stricte. Si tu n'étais pas fringué comme un Kinks en 1965, de la coupe aux boutons de chemise, tu étais un faux. Tout le monde voulait être une putain de rock star. Et là, à un festival réunissant toute la scène, arrive une bande de tarées, enroulés dans du PQ, montant sur scène les majeurs tendus, balançant un set de 20 minutes ultra violent. Les Mummies ont fusionné le garage avec une attitude ultra punk, ultra* Fuck You, *et tout le monde était sur le cul. Puis leur chanteur, Trent donc, balançait son Farfisa partout, tombait dessus, faisait le grand écart en chantant, le foutait par terre. C'est donc très naturellement que dès mes premiers groupes, j'ai commencé à jouer avec les pieds et lui foutre le feu. OK ?"* OK ! *"D'ailleurs, marque dans ton article que l'essence européenne, c'est de la merde. L'essence américaine fait des flammes de trois mètres de haut. Tellement violentes que j'ai foutu le feu à un club de Los Angeles et que les gens balançaient leur cocktail pour éteindre cette merde. J'ai retrouvé des citrons verts dans mon orgue pendant des semaines après ça."* Au-delà de faire le pitre, Jake s'avère être un véritable organiste, comme le prouve l'album "Organ Grind", sorti avec son ancien groupe, The Bomboras. *"Le Farfisa, les claviers, c'est mon truc. J'en ai eu des centaines, j'en ai joué pour les Fuzztones, j'ai vendu un Mellotron à Vincent Gallo quand j'avais ma boutique d'instruments vintage. J'étais l'un des réparateurs connus de Los Angeles."* Alors que l'on passe la frontière française en se demandant comment une bande de types fringués comme un gang de motards ne se fait pas arrêter par la douane volante, Jake déroule sa vie, parlant tatouages, courses de moto, groupes. Surtout, on parle de ce qu'il a appris auprès des Cramps, dont il fut le tour manager pendant près de dix ans. *"Tu ne pouvais pas aller contre la volonté de Lux & Ivy. Lux ne voulait jamais jouer s'il y avait une barrière de sécurité devant la scène. Alors, un jour, on fait le House Of Blues de Chicago, le plus gros des USA, et Lux voit qu'il y a une barrière. La salle dit :* 'Si vous l'enlevez, pas de service de sécurité ce soir.' *OK. Qu'est-ce qui se passe ? Au bout d'une chanson, les gens deviennent tarés, envahissent la scène, foutent de la bière partout, attrapent Lux et Ivy. Bref, c'est à moi de virer tous ces connards. Je les repousse, leur fous des coups de pied, et là, un fils de pute m'entraîne dans sa chute. La scène est presque à deux mètres de haut et ses connards me rouent de coups. J'en bastonne un, les Cramps arrêtent le concert et essayent de me remonter sur scène. Des types m'agrippent les pieds, je fais le yoyo, mon dos frotte sur le rebord de la scène. Crac : mes côtes se pètent. OK ? Je finis par me mettre sur le coté, à ma table de travail, et Lux devient fou à son tour: il pète un pied de micro, le balance. Mais un effet boomerang fait qu'Ivy se le prend sur le front et cet enculé rebondit pour venir se planter* dans ma joue. *Ma joue pendait de mon visage !"* Maarten est réveillé par nos rires alors que la voiture s'engage dans un Dunkerque gris crachin. *"Jake, qu'est-ce qui est arrivé au visage de la fille blonde ce matin ?*
— Je sais pas, Maarten. La lumière du jour !"

Ratatouille en bocal

Arrivée aux Quatre Ecluses, à Dunkerque, les Lords ont un visage de cire, les traits tirés par la fatigue. Les nationalités refont surface par deux aspects dans le groupe : l'accent et la nourriture : Rob mange du pain et du fromage, Danny des légumes et de l'huile d'olive, Jake ne peut avaler que du houmous. En attendant les balances, le Preacher raconte l'histoire des vestes du groupe : *"Quand on a démarré en 1999, je voulais qu'on soit reconnaissables. J'ai été élevé dans la culture des clubs de moto outlaw, les films de bikers. Danny, Rob et moi même, nous sommes motards. Enfin, ce n'est pas un truc à prendre à la légère : à partir du moment où on porte une veste Levi's noir, qu'on a un patch avec un nom de gang, un logo et une localité, on a un club. Même si Altamont n'est pas notre localité, quand nous voyons un membre d'un club outlaw, nous allons vers lui, montrons du respect et expliquons ce que nous faisons. A partir de là, chaque Lords à plusieurs surnoms, brodés sur sa veste : Danny c'est* Sin *(le péché) et Rob,* Garbage Man *(Eboueur), parce qu'il récupère toujours plein de trucs pour les réparer."* Maarten, batteur seulement sur cette tournée, n'a pas de surnom sur sa veste : il n'est pas sûr de vouloir prêter définitivement allégeance aux Lords, ayant lui même un groupe l'attendant à la maison. *"On respecte vraiment la culture motard, pas comme ces putain de hipsters qui depuis 'Sons Of Anarchy', portent des vestes outlaw alors qu'ils montent des modèles de moto considérée comme étant des bécanes de fille par les mecs de gang."* Les Lords ne chiquent pas aux Hell's Angels pour autant : dans les loges, ils réparent même une lampe, par amour de la mécanique. Pendant que la discussion dérive sur les boîtes à strip-tease de Los Angeles, échangeant l'adresse où danse une fille manchote contre celle d'un club où il n'y a que des naines, Mathyas négocie avec l'organisateur du concert le droit pour un artiste local de vendre des sérigraphies au nom du groupe. Les Lords débattent, assez gravement, de la nouvelle : c'est que le merchandising leur permet de tenir quotidiennement. Et avec le stock de vinyles déjà parti, il ne reste plus que les affiches et les T-shirts pour acheter la ratatouille en bocal dont Danny a besoin quotidiennement.

Photo Emmanuel Wino-Dalle

Coups et blessures

Nous nous enfonçons dans la zone industrielle de Dunkerque, lieu de désolation et de tristesse où les chaînes de magasins de gros côtoient des usines sorties d'une pochette de Dr Feelgood. Le groupe, harassé, veut gagner l'hôtel, planté au milieu d'un no man's land, dans l'idée de tirer quelques heures de sommeil avant le concert. Dans ce décor où pourrait commencer un film de Romero se dessine au loin le zigzag des gyrophares. Notre camion s'arrête face à une barricade de police. Mathyas étouffe un *Fuck*, le groupe ouvre les yeux. Un flic fait signe de baisser la vitre. *"Reculez : le coin est bouclé. Il y a une fuite de gaz."* Bienvenue dans la journée purgatoire, où l'on se retrouve en transition perpétuelle entre deux états : l'excitation et le sommeil, le lit et la scène.

Le groupe entame une sieste à même la banquette pendant que Johnny Boy raconte des histoires sur la République tchèque, le vin rouge et *la chatte*. Vu depuis le deuxième rang, on sent tout de suite que quelque chose cloche. Une odeur de sang, cette chose particulière aux petites villes, ces poches où réside un certain public alterno pensant qu'être rock'n'roll, c'est avant tout emmerder le groupe sur scène. Peu après l'introduction à coup de bruits de moto, puis les morceaux hard "Hold Fast" et "Buried From The Knees Down", un type tire le fil de micro de Jake. Ce dernier recule. Sur "Come Back Baby", puis "Velvet", le mec et ses potes crient des saloperies au groupe, font des doigts... Une nana avec eux, qui semble bien aimer le doigté de Danny, essaye de créer diversion. Le Preacher est fumasse : son sourire a quelque chose de cruel. Le talon cubain de sa Beatle boot en daim bleu passe à quelques centimètres du nez du type. En réponse, il verse une bière à ses pieds. Les Lords se parlent entre les morceaux. Rob surveille le type du coin de l'œil pendant que Danny excite la fille avec ses solos. Les morceaux s'enchaînent, le concert est tendu. Bien que le public s'amuse de plus en plus, le groupe est à bout. Maarten finit par péter une cymbale, se tranchant le doigt, foutant du sang partout. Il se lève et la balance de rage dans la batterie. Des heures après le concert, Jake n'en démordra pas : *"C'est qui ces couillons qui vont emmerder des gosses au premier rang ? Pourquoi ils cassent les couilles ?"* Ce que ces types ignoraient, et que nous apprendrons le lendemain au détour d'une conversation sur les tatouages de prisonniers, c'est que Jake a fait de la prison pour coups et blessures à Los Angeles, il y a cinq ans de cela. Depuis, il doit réfléchir à deux fois. Quelques skins du cru nous reluquent, Maarten et moi, l'air farouche. Le groupe finit par rencontrer l'artiste aux sérigraphies. Pas vache, il lui en achète. Mathyas fait les comptes à l'arrière du camion : *"On n'a pas vendu beaucoup de merch…"* La crise...

Retour dans le camion, où jamais une note de musique ne flotte, mais où des films tournent. Pour ce trajet, "The Jerk" avec l'ignoble Steve Martin et "Cadillac Records" où Adrian Brody fait un Leonard Chess en paille. Jake est impatient d'arriver à Paris. *"C'est vraiment notre ville. Ici, les gens connaissent mieux les chansons que le groupe."* Bien qu'ils fassent des tournées américaines, la France est le pays d'adoption des Lords. C'est ici, notamment grâce à Michel Pampelune du label Fargo, que le groupe s'est fait connaître. Pour preuve : cette tournée est la troisième dans le pays en un an seulement. En ayant joué dans la moindre ville tricolore, le groupe y a gagné une aura et un respect durables. Dans la soute du Batofar, après un rendez-vous business avec son tourneur, on a pu vérifier à quel point le groupe jouait merveilleusement dans la vieille capitale. "3/5 Of A Mile In 10 Seconds" de Jefferson Airplane dynamité, les "Black Queen" et "Evil" complètement *zeppeliniens*. Dès le deuxième morceau, la foule se met en ébullition, une jeune fille se renversant des bières avant d'entamer la danse de Saint-Guy. Le public reprend les paroles d' "Action" et "4.95". Jake descend le Farfisa de scène, monte dessus pour chanter au milieu du public. Le sourire toujours aux lèvres, son aura à la Joey Ramone s'étendant peu à peu dans la salle. Un habitué demande où est Mona, la danseuse. *"Enceinte"*, blague Jake. Puis le groupe repartira comme il est venu : en camionnette, chargeant le matériel lui-même. Le lendemain, lever 8 heures pour 6 heures de route. Ces mecs ne gagnent même pas spécialement d'argent avec tout cela. Ils poussent leur pierre, sans relâche, sans demander leur reste. C'est leur profession de foi à eux, un quasi-acte de charité envers ce monde où tout ce qui n'est pas factice est condamné à mourir. Un authentique groupe de rock'n'roll. Ce genre de choses se reconnaît quand on les croise : elles laissent les témoins en sueur, heureux et déchaînés. H

Album *"Lords Take Altamont" (Gearhead)*

AC/DC

La capacité du groupe australien à surmonter les embûches est légendaire. Revoici Angus Young et Brian Johnson faisant front avec un 17e album qui paraît dans une période de tourments divers. Dans cette rare interview, les deux grognards n'esquivent rien et expliquent tout.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE PHOTOS JAMES MINCHIN III

Et cette fois, ce sera à Londres. Merci à AC/DC de nous épargner l'Allemagne et le redoutable rendez-vous de Düsseldorf. Une autre époque. C'était il y a quatre ans. Zégut en était. Et on avait causé avec Angus de l'album "Black Ice", lors d'une longue *ruminaison* du guitar hero aux minuscules mains de bébé, tirant sur ses Benson & Hedges, polluant ses poumons, racontant la glace noire et ses après-midi devant la chaîne Histoire.
Mais ça c'était avant.
Ce matin de novembre 2014, un beau soleil éclaire la pimpante City. Devant le Four Seasons, étrange spectacle, un géant accompagné d'un troll à cigarette et d'un hobbit à casquette sortent dans la rue. Puis l'étrange trio squatte un coin de pavé. Le troll est vêtu de jeans délavés. Le hobbit à gapette parade dans une veste de camelot. Le géant surveille les environs déserts. Rock'n'Roll.
Angus (oui, c'est lui le troll), Brian (la casquette) et leur garde du corps (deux mètres) regagnent le hall de l'hôtel. Riant et plaisantant tranquillement, ils prennent l'ascenseur. Le personnel cosmopolite du palace ne s'étonne de rien. Ni de ces deux avortons au look de SDF, ni de la présence sur leurs beaux tapis d'un contingent de rock-critics espagnols, italiens et français. Tout le premier étage est occupé par les forces australiennes. Une équipe TV efficace prend le relais et donnera à Alcaline son entretien numérisé sur disque dur. Plus de cassettes, et le groupe garde trace de tout. On se glisse face aux deux compères, assis sur un canapé. L'arrivée du label manager (qui suit le groupe depuis les années BMG) provoque une forte montée d'hilarité chez les deux rockers qui entonnent : *"Arnauuuuuuuuuuuuuuud !"* On glousse, ça s'excite, on se relève tous pour une photo impromptue, le rock est en ville, AC/DC de retour.
Mais en quel état ?

Combien de stades ?

La voilà la question ! La nouvelle que AC/DC allait reprendre la route s'est vite teintée d'appels au calme. On a évoqué une petite promenade, juste 40 concerts pour fêter les 40 ans du groupe. Un chiffre ridicule si on se souvient que la reformation de Police avait affiché 85 stades au compteur. AC/DC est aujourd'hui un groupe mondial à la popularité internationale sidérante. Les gamins cannibales qui terrorisaient les grosses têtes d'affiche seventies (Rainbow, Johnny Winter ou Ted Nugent) se sont transformés. Incroyablement, alors qu'ils ont amassé des fortunes, ils sont passés à travers les gouttes du grand ressentiment que la nation rock peut réserver aux Stones, Iggy Pop, U2 et autres multimilliardaires. Il faut dire que les AC/DC n'apparaissent jamais nulle part. La seule cérémonie qu'ils ont dû honorer de leur présence furent les Kerrang! Awards de 1983 et depuis basta. Nulle première, nulle fête, pas de petites amies actrices ou top models. Le groupe vit éclaté aux quatre coins de la planète, Angus du coté de la Hollande, Malcolm en Australie, Phil en Nouvelle-Zélande, Brian à Miami. Tous les quatre ans, sur un signal mystérieux, les cinq furieux se regroupent et retournent ravager les stades. On n'a pas vu AC/DC en club depuis des années. Mais qui s'en plaindra ? Passé maîtres dans l'art de catapulter 80 000 spectateurs d'un soir dans l'enfer du metal blues, les AC/DC ont désormais l'approbation générale.
Au grand concert du Bourget 1982, on aurait difficilement trouvé un plus de trente ans dans la salle. Trente ans plus tard, le groupe fédère trois générations. L'une des clefs de cette adulation globale massive est bien sûr le fait que AC/DC représente un groupe, un vrai. Une utopie née sur les bancs du lycée de Sidney et qui devient aujourd'hui la quintessence de la réussite rock. L'image de ces rockers, au bout de 40 ans, est intacte. Voilà pourquoi la nouvelle du départ du guitariste rythmique fondateur du groupe Malcolm Young a semblé incroyable.
Touché dans sa chair, AC/DC faisait soudain face à l'impossible. Un musicien clef retiré pour démence ? On espère en savoir plus très vite et cette audience avec le chanteur et le guitariste tombe à pic.
Et puis ce n'est pas tout. Dans le train qui filait vers Londres à 300 à l'heure, on a écouté le remarquable "Rock Or Bust", grand moment de félicité binaire. AC/DC se paie le luxe d'une production *high class*, strictement griffée Brendan O'Brien (Pearl Jam, Bruce Springsteen, Neil Young). Une deuxième. Le moyen pour tous les personnels concernés d'avancer en creusant le sillon. Les thèmes développés ne surprendront personne. Beaucoup semblent taillés pour le stade. Trente-cinq minutes d'hymnes fédérateurs, avec de grandes vrillées de guitare signées Angus Young. Ce qui nous ramène à Londres, hôtel Four Seasons, premier étage, magnéto sur *record*.

Interview démence

ROCK&FOLK : Bonjour, ça va ?
Brian Johnson : Si on me donne une cigarette après, ça ira.
Angus Young : Le mot magique *(rire général)*.
Brian Johnson : La musique est un truc merveilleux, un monde de rêve. Nous, les musiciens, sommes clean, purs et gais comme des pinsons. Malheureusement, nous sommes encerclés par des bâtards et des menteurs qui essayent de nous raccourcir nos pauses cigarette !

R&F : Bon, quelle histoire. Il y a du changement dans AC/DC. Du changement dans le groupe ! Il faut parler de Malcolm. Que se passe-t-il ?
Angus Young : Il est malade. Cette maladie porte un nom. Mon frère Malcolm est atteint de démence. On a commencé à se rendre compte de quelque chose qui n'allait pas autour de l'album "Black Ice", vers 2008.

R&F : Et effectivement, sur les photos de groupe de l'époque, il a un regard assez *habité*...
Angus Young : Tout à fait. Ça commençait. Et puis Malcolm a vu des médecins, des spécialistes qui ont constaté un rétrécissement du cerveau. Au moins il a compris ce qui n'allait pas, et il se soigne. Il a été très clair : le groupe doit continuer. Il me l'a dit. *"Continuez tant que vous pourrez."* Ses mots.

R&F : Dans quelle mesure est-il présent sur le disque ?
Angus Young : Malcolm est avec nous dans ce disque en ce sens qu'il avait commencé à travailler sur diverses idées de chansons, qui sont là. *"Prenez Brendan pour produire"*, son idée encore. Il voulait tourner. Pour lui, je crois que c'est bien qu'on poursuive l'histoire.

"En 40 ans avec ce groupe, j'ai appris une chose, j'ai appris à faire du rock"
ANGUS YOUNG

R&F : Etes-vous en contact encore ?
Angus Young : Bien sûr, tu parles, quand je vais en Australie, je vais le voir. Je l'ai vu en début d'année. Il est dans un endroit très sympa, avec sa famille autour de lui...

R&F : Le mot *démence*, tout de même... Il est dangereux ?
Brian Johnson : Ah non, pas du tout. C'est un calme absolu qui est tombé sur lui. Il est très très calme.
Angus Young : Il est dans un monde dans sa tête et j'ai un peu de mal à évoquer tout ça. Quand il était en pleine forme, il se décrivait tout de même comme ayant des hauts et des bas. Des bas terribles. Il prenait des cachetons pour continuer, car il voulait tourner à l'époque.

R&F : Qui le remplace alors ?
Angus Young : Stevie. Stevie Young, mon neveu.
Brian Johnson : C'est un membre de la famille. Un cousin !
Angus Young : En 1998 déjà, il avait remplacé Malcolm qui faisait une cure de désintoxication et il avait assuré un bout de la tournée.

R&F : Et là c'est assez incroyable. C'était la tournée *Blow Up Your Video*, vous n'avez rien dit, vous avez joué dans des stades bourrés de 80 000 personnes chaque soir et personne ne s'est rendu compte de rien ?
Angus Young : Oui. A l'époque il n'y avait pas cette folie de la news, des réseaux, d'internet, tout ce qui s'est mis en place depuis. On pouvait faire ça, tranquilles dans nos stades. Stevie avait fait du bon boulot, Malcolm lui-même l'avait choisi à l'époque.... *"Stevie sera bon à ma place, il peut le faire."*

R&F : Pour certains fans, Malcolm serait de fait le leader du groupe, le chef d'AC/DC...
Angus Young : Oh mais oui, tout à fait, c'est ça.
Brian Johnson : Absolument.
Angus Young : Ce groupe est le sien, c'est lui le fondateur, c'est son bébé. Au départ, je lui ai demandé ce qu'il voulait jouer, ce qu'on allait faire. Il m'a tout de suite dit : *"Du rock."* On s'est bien éclaté, on a réussi mais AC/DC est la création de Malcolm.
Brian Johnson : Totalement.

R&F : Ressentez vous un double poids, à être obligés de poursuivre l'idée de votre leader ?
Brian Johnson : J'ai le cœur brisé et ce n'est pas une formule.
Angus Young : Et puis AC/DC c'est un dialogue entre deux guitares, la sienne et la mienne. Et c'est ce que nous avons fait pendant 40 ans. Tu sais, à la fin, chacun pouvait lire dans le cerveau de l'autre. C'était presque de la télépathie. Il anticipait tout... Et c'était un sacré bout du truc. Stevie et moi devons parvenir à retrouver ça.

La guitare et moi

R&F : Enfin bon, en studio, Angus pourrait faire toutes les guitares tout seul, non ?
Angus Young : J'ai besoin de quelqu'un derrière moi. Malcolm et moi, on n'arrêtait pas de se repasser des plans... Et c'est ça l'idée. Stevie est très similaire à Malcolm, c'est bien.

R&F : Pourquoi aller enregistrer au Canada, de tous les pays de la planète ?
Brian Johnson : C'est quoi le problème ? C'est un chouette pays, le Canada.
Angus Young : Si on enregistrait ailleurs, il y aurait des fans, des interférences. Nous on va au Canada pour bosser, personne ne nous embête, on fait notre truc et on repart. On a enregistré dans un grand studio, avec un très beau son. Brendan a été formidable. On lui a expliqué la situation, il est tout de suite monté à bord : *"Vous pouvez compter sur moi."*

"Ne vous inquiétez pas. Il y aura de la destruction"
BRIAN JOHNSON

De gauche à droite : Brian Johnson, Stevie Young, Angus Young et Cliff Williams

R&F : Il vous a mis un joli son. Très boisé, fruité...
Brian Johnson : On enregistre dans un vieil endroit à l'ancienne. Ça s'appelle The Warehouse et c'était ça, une ancienne halle. Ils ont donc installé un studio immense avec un espace pas croyable et c'est ça qui fait le son de ce disque. Une résonance des briques...

R&F : Le seul reproche qu'on pourrait faire, c'est que c'est un disque des plus court. Onze morceaux pour 35 minutes de nouveau son...
Angus Young : Oui. Parce que Brendan a décrété qu'on allait faire un album aussi excitant qu'un concert. On fait court, spectaculaire et on ne va pas fatiguer les gens.

R&F : On raconte que Brian Johnson voulait intituler l'album *"Un Homme A Terre"*...
Brian Johnson : C'était une suggestion d'un atroce mauvais goût, ne parlons plus de ça. Vous m'embarrassez.
Angus Young : Pardon ? Brian, toi, embarrassé par quelque chose ? Ah ! Ah ! ça vient de sortir...

R&F : Que fabriquez-vous quand vous n'êtes pas en tournée ? Là par exemple, ces deux dernières années, vous faisiez quoi ?
Brian Johnson : Je faisais les 24 Heures du Mans ! Eh oui, et j'ai fini premier de ma catégorie, au volant d'une Porsche.

R&F : Et vous, Angus ?
Angus Young : Alors moi quand je ne suis pas dans les spectateurs des 24 Heures du Mans (*rires*), je me balade.

R&F : Angus vit en Hollande ?
Angus Young : Disons que ma femme étant hollandaise, ça ne me dérange pas du tout d'être dans ce pays, oui. Mais j'aime autant l'Australie, donc je me balade. Et je joue de la guitare.

R&F : Revue de détail ! Tous les jours ?
Angus Young : Je joue de la guitare tout le temps. Il n'y a pas de jour où je ne prenne pas ma guitare en main. Tous les quatre jours je descends au studio, pour bosser des trucs. Ça me plaît. J'aime bien considérer ça comme un puzzle. Parfois j'expérimente...

R&F : Angus Young joue du jazz-rock ?
Angus Young : *Naaaan !* Juste je bricole un riff, une intro, une finale, ce genre. Au fur et à mesure des années, j'ai découvert qu'il y a bien des façons d'écrire une chanson. Parfois, tu descends au studio, bang, une chanson t'arrive. Chouette ! Parfois tu passes des mois sur un truc. Mon record personnel, c'est cinq ans. Tous les cas de figure sont possibles.

Rock rock rock

R&F : Vous arrive-t-il messieurs d'écouter des jeunes groupes ?
Angus Young : Parfois un fan me recommande un groupe, ça marche toujours comme ça ces jours-ci, par bouche à oreille.

R&F : Avez-vous entendu parler de Royal Blood ?
Angus Young : Pas du tout.
Brian Johnson : Oui *(enthousiaste)* ! Je les ai vus à la télévision, chez Jools Holland, juste un bassiste et un batteur et ça sonne bien, en plus.
Angus Young : Tiens tiens... Bon tu sais, moi j'écoute plein de vieux trucs blues, je continue d'écouter de vieux bluesmen.
Brian Johnson : Ou des trucs du passé qu'on avait ratés à l'époque. Moi, je viens de découvrir Lowell George. Tu vois, ça remonte toujours à la même époque. Si tu écoutes son morceau "Easy Money", encore aujourd'hui, le groove et le funk du truc sont totalement irrésistibles.

R&F : On peut rester surpris par l'emploi du mot rock dans vos chansons. 14 chansons avec rock dans le titre... Vous battez presque le record de Johnny Hallyday...
Angus Young : Bah, c'est le rock, quoi ! Le rock qui a bousculé le monde, changé les choses, permis plein de trucs... Parler du rock, c'est parler de notre histoire à tous. Qui commence bien avant la fondation d'AC/DC, avec les pionniers du rock, Elvis, "Jailhouse Rock" et "Rock-A-Hula Baby", le mot rock était alors nouveau, surexcitant.
Brian Johnson : Tu te souviens de "Great Balls Of Fire", cette énergie primale ? Le feu, mec !
Angus Young : Et puis on en arrive un jour à la plus belle phrase jamais écrite sur le truc, la phrase qui a changé mon existence, celle à laquelle je crois fondamentalement. C'est de Chuck Berry dans la chanson "School Days"...

R&F : Qui figurait en clôture de votre deuxième album, pressage australien...
Angus Young : Exact. Tu te souviens, là-dedans Chuck décrète : *"Hail ! Hail ! Rock'n'Roll..."* et moi, quand j'entends ça, même si Chuck n'avait rien écrit d'autre, rien enregistré d'autre, ça lui mérite sa place au panthéon. Cette phrase *"Hail hail rock'n'roll, deliver us from the days of old"* (*"Vive le*

rock'n'roll qui nous délivre des temps anciens") pour moi c'est le top absolu. Alors le mot rock dans les chansons d'AC/DC est un cliché, il a été trop utilisé, bla-bla-bla, mais il décrit exactement notre musique et ce qui se passe.

R&F : Fiers d'être rock...
Angus Young : Mais oui. Or au départ il y a plein de musiques combinées qui entrent dans la recette. Country, folk, blues, rockabilly, tu mets tout ça au shaker et ça devient le rock. Ce son.
Brian Johnson : Muddy Waters chantait ça : *"Le blues a fait un bébé/ Rock'n'roll ils l'ont nommé"*...
Angus Young : Tout est dit, là !
Brian Johnson : Et c'est parti de là et tu as des gens aujourd'hui qui respirent rock et vivent rock, des gens qui s'habillent rock, putain mais regarde-toi, mec ! J'aime tes boots, mon pote !

R&F : Vos fans français publient un énorme ouvrage de 700 pages qui raconte les tournées françaises d'AC/DC, 1976-2014. Avez-vous parfois la nostalgie des débuts, quand vous faisiez la première partie de Ritchie Blackmore ?
Angus Young : Il y a une phase où tout groupe débutant se fait un nom. Tu es un gamin, tu fais enfin ce que tu voulais et tu libères une énergie incroyable. C'était une bonne époque.

Pas de retraite en vue

R&F : En somme, maintenant, le seul truc que AC/DC ne puisse plus faire, c'est un concert en club...
Angus Young : On ne sait jamais...
Brian Johnson : Tu vois nos scènes démentes, le show, les écrans, les explosions, les effets spéciaux... Eh bien, tu nous mets avec juste une simple sono et trois lumignons, on te fout l'enfer total. Les effets spéciaux, on s'en fout carrément.
Angus Young : Absolument. On peut le faire aussi ! Et c'est le feeling depuis toujours. AC/DC c'est juste cinq mecs...
Brian Johnson : On n'a aucun putain de choriste miauleur, aucun synthé planqué sous la scène !

R&F : Vous nous avez tout fait. La boule de chantier détruisant la scène. La locomotive détruisant la scène. Ce sera quoi, cette fois ?
Angus Young : On ne sait pas !
Brian Johnson : On est niqué, on n'a plus d'idées. Je déconne. On va trouver un truc, ne vous inquiétez pas. Il y aura de la destruction.

R&F : AC/DC aura 40 ans cette année. Qu'avez-vous appris ?
Angus Young : Déjà, à l'école, je n'avais rien appris. Mais en 40 ans avec ce groupe, j'ai appris une chose, j'ai appris à faire du rock. On ne sait jamais tout, mais moi, je dirais que si vous me donnez une guitare et une batterie, je peux vous faire du rock.

R&F : On a dit que vous feriez seulement 40 concerts pour vos 40 ans. Cela semble difficile à admettre...
Angus Young : Ils sont en train de monter la tournée, de coordonner les dates, on ne sait rien. Ni où, ni quand, ni combien. Mais on a des demandes. Et puis beaucoup de gens voudraient nous voir dans des endroits où nous ne sommes jamais allés !
Brian Johnson : Comme par exemple la Chine !
Angus Young : Motus !
Brian Johnson : M'en fous, je suis prêt pour la Chine !
Angus Young : J'adore manger chinois.

R&F : Pas de retraite en vue, donc ?
Angus Young : Pas tant qu'on s'éclate à jouer notre musique. Si je ne m'éclatais pas, si je ramais physiquement, je refuserais de le faire.
Brian Johnson : Retraite ? Je ne saurais ni l'épeler, ni l'écrire.

R&F : Merci messieurs, de ces éclaircissements.

"Retraite ? Je ne saurais ni l'épeler, ni l'écrire"
BRIAN JOHNSON

Mais c'est bien sûr

On reprend l'Eurostar et le tunnel jusqu'à la Hollandie française. Et on s'apprête à expédier ce journal à l'imprimerie quand, soudain, patatras ! Internet et tous les médias en folie nous apprennent que Phil Rudd, batteur d'AC/DC, risque la prison pour avoir tenté d'embaucher un tueur (!!) afin de liquider deux personnes. Des faits graves, d'autant que le batteur bien aimé a été trouvé en possession de méta-amphétamine, une drogue de sauvage qui dézingue impitoyablement le cerveau de ses adeptes. La police a fait une descente en grand style SWAT sur la villa du batteur à Paula, en Nouvelle-Zélande. Sur les rares photos de l'arrestation, on découvre un personnage hagard, exsangue, total speedfreak, have et mal rasé, vêtu d'un T-shirt gris informe. Et là on additionne tout en mode *bon sang, mais c'est bien sûr*.
Phil Rudd a fait ses débuts dans un groupe de skinheads avant de rejoindre AC/DC en 1975. Il a déjà eu moult problèmes avec ce que les médias anglo-saxons appellent pudiquement *"un style de vie rock'n'roll"*. Phil Rudd se drogue et il aime ça.
En 1983, pendant les séances de l'album "Flick Of The Switch", Malcolm confronte son batteur, trop défoncé. Les deux hommes en viennent aux mains, échangent des coups. Rudd sera immédiatement viré du groupe qui ne lui donne aucun signe de vie pendant huit années de purgatoire. Il sera réintégré en 1994, pour l'album "Ballbreaker". Et depuis, tout allait bien.
Sauf que Phil Rudd n'était pas à Londres début octobre pour le tournage des deux vidéos du nouvel album, "Play Ball" et "Rock Or Bust", faites du coup avec le batteur remplaçant Bob Richards.
Phil Rudd ne figure pas non plus sur la nouvelle photo officielle du groupe datant du 3 octobre 2014.
Sur sa page Facebook, Brian Johnson avait excusé l'absent en parlant *"d'urgence familiale"*. A en relire notre interview et le passage sur *"des musiciens bien clean"*, on comprend.
Pour le manager du groupe, ce qui vient de se passer est *"un genre de choc"*. Des fans déjà s'inquiètent sur les réseaux sociaux. Malcolm et Phil Rudd tombés, AC/DC peut-il repartir en tournée ? Dernier des membres fondateurs, Angus peut-il persister ? On n'ira pas jusqu'à poser la question.
Alors que les musiciens autour d'eux tombent, Angus et Brian semblent bien décidés à continuer, plus que jamais. Le titre de leur 17e album semble bon, "Rock Or Bust", en français : *"Marche ou Crève"*. ★

Album "Rock Or Bust" (Columbia/ Sony Music)

Démence précoce

Pour en savoir plus sur l'état de santé de Malcolm Young, la rédaction a contacté le docteur Dorel (fan du groupe) qui explique :
"L'atrophie du cerveau est bien connue. Elle apparaît effectivement sur les scanners des personnes en état de démence. Les premiers symptômes sont des troubles de la mémoire immédiate, souvent le patient est incapable de se rappeler ce qu'il a dîné la veille. S'ensuit une altération du jugement, pertes d'objets usuels, etc. Il existe de nombreuses démences, par exemple démence alcoolique, maladie d'Alzheimer, etc. Autrefois, le mot démence signifiait un état maniaque avec crises de violence. Ce n'est pas la signification de la maladie aujourd'hui. Les altérations du cerveau étant irréversibles, personne ne peut guérir de la démence."

Leyla McCalla

Comment voir revenir ce qui n'est jamais parti ?

Blues 2014

Equivalent du latin pour nos poètes du 19e siècle, la musique aux douze mesures serait, selon notre chroniqueur, la base de tout ce qui porte le nom de rock. Reste à distinguer les vrais des faisans...

PAR PATRICK EUDELINE

C'est un peu comme les Dr Martens *vegan*, les Levi's garantis commerce équitable et les lunettes en bois de récupération. Ou la mode du beige et du kaki. Ou Masterchef, Le Meilleur Pâtissier et Je Décore Ma Maison ou Maison A Vendre, tout ce qui veut vous vendre du *vrai* (la bouffe, la famille, la maison, quoi de mieux ?), du patiné. Le blues (en l'occurrence, on a envie de dire, le *bloooooze*) revient. Enfin, on en parle. Pas une interview de Johnny Borrell, Chimène Badi, Stereophonics, Calogero, Moriarty, Yodelice ou Miles Kane (ce ne sont que des exemples) sans une allusion. C'est que notre époque a désespérément besoin de choses vraies, avec une histoire. Notre époque informatique rêve de vivre *en dur*.

Et à écouter The Carolina Chocolate Drops, Leyla McCalla (chez Dixiefrog) tous ces nouveaux noms, formés de jeunes puristes en diable, ou même le disque de Ben Harper avec sa maman (si), on se dit que le revival ne fait que commencer. Mais il y a un problème. Comment voir revenir ce qui n'est jamais parti ? On parle du blues, là. La première chaise, comme disait Lennon, l'alpha et l'oméga. Et le blues, on n'y échappe pas. Si on veut, un tant soit peu, être crédible. Le blues, c'est ce qui différencie Jack White (un vrai, à fond) de The Horrors, dont on se surfout d'évidence ou même de The Hives ou de Black Rebel machin.

Photo Tim Duffy-DR

Le blues — mieux que ça, l'*idée* du blues — a donné tout ce qui compte. Rock anglais des mods ou Bob Dylan. Oui, c'est la première chaise et y revenir toujours, c'est une évidence.
Mais il y a blues et blues. De ZZ Top à Nick Cave (oui, c'est un bluesman, et Arno aussi...), du folk-blues rural au boogie pour buveur de bière jusqu'aux hantises gothiques, le gouffre est large. Même si le blues ne saurait être *n'importe quoi*, une simple vague idée. Il a besoin de structures précises, même si elles ne sont plus que souvenir explosé. Jorma Kaukonen disait : *"Le truc avec le blues, c'est que quand on met le doigt dedans, on y passe sa vie. Il y a toujours quelque chose à apprendre et à approfondir, et on se retrouve quarante ans plus tard à travailler encore de nouveaux plans. Malgré les apparences, c'est sans fin."* C'était une prédiction, pour le moins. Personnellement, quarante ans après avoir lu cette phrase pour la première fois, j'en suis fort exactement là.
Oui, c'est ce qu'ont dû se dire les Black Keys quand ils se sont essayés à reprendre le "Act Nice And Gentle" des Kinks... Soudain, ce n'était plus la même histoire. Ray Davies connaît son Blind Willie McTell sur le bout des doigts, et même si l'harmonie de son "Act" est toute personnelle, l'affaire est en subtil picking, une *manière de*.
Les Black Keys ont dû bien ramer. Et le résultat sonne poussif et déstructuré. Ils ont transformé une veste Renoma cintrée en veste en lin informe. Eux qui sonnaient superficiellement comme un groupe de british blues tardif (Steamhammer, Bakerloo, Savoy Brown)... mais un qui n'aurait pas compris que le blues, à la base de tout, c'était trois accords sur douze mesures, parfois huit et non point... n'importe quoi.
Oui, à la réflexion, je suis odieux avec la mémoire de Savoy Brown.

C'est que je réécoute les Black Keys. Là, tout de suite, en écrivant. Et c'en est désolant. Ah ça, ça sonne ! Même trop, c'est si compressé, *au taquet*, que l'écoute au casque en est quasi un supplice. Le meilleur ? "Howling For You" et tout l'album "Brothers" — qui les imposa — on se croirait en 1971. Batterie glam, ce son de guitare et, dans le meilleur des cas, un certain instinct pop à la Black Swan (ils ont pompé son "Echoes And Rainbows" ou je rêve ?), sinon "Attack And Release" c'est du *faux blues* ou de la néo-country, du *à la manière de* trompeur. Une impression que jamais n'ont donnée les Stones même quand ils se lançaient dans le maniérisme, "Dead Flowers" ou "Shake Your Hips". Les Stones ont creusé là où il fallait. Quant à leurs plus récentes productions, aux Black Keys... elles enfoncent le même clou, malgré les apparences et les velléités mainstream.
C'est que, contrairement à ce que croient tous ces petits jeunes qui s'extasient sur iTunes, ce n'est pas du blues. Cela n'en a ni la construction harmonique (le troisième accord, et son rôle de dominante... si), ni la racine, ni les douze mesures et leur élan. On dirait du trip-hop sans machines, parfois. Ou plus sûrement, de l'indie rock. Oui ! de l'indie rock ! C'est de là que viennent leurs structures, en vrai. Plus près de Nirvana que de Slim Harpo. Cela en est même énervant : On se dit parfois qu'il y a tout *pour que* et puis... non. C'est comme retourner une guitare qu'on croit vintage et voir écrit dessus *made in Korea*.
Tous ces jeunes gens qui ont écouté les Keys et cru ainsi avoir dépiauté l'essence même du blues sont mal barrés. Ils auront des chemises à carreaux, l'open tuning et un bottleneck, oui, mais pour le blues, non. Ce n'était pas la bonne école. Jack White, lui, même s'il explose les suites d'accords country ou les harmonies du blues, ne se commet pas. Indé lui ? jamais. Il donne l'heureuse impression de n'en avoir jamais écouté. Quand les Keys baignent dedans, quoi qu'ils fassent.

Alors ? Le blues aujourd'hui, et donc, ce serait Jack White/ Black Keys d'un côté ou Joe Bonamassa de l'autre. Ce Bonamassa est un virtuose verbeux pompant le Clapton du *Beano* à outrance. Ce n'est pas que c'est antipathique (quoique...), c'est que le type n'a strictement rien à dire en tant que compositeur, que soliste que styliste. Son seul *claim to fame* est : *"J'aime beaucoup Clapton et même Freddie King et Paul Kossoff, voire Peter Green."* Grand bien lui fasse. Il pompe ou reprend ces derniers à outrance et personne ayant écouté "Albatross" ne peut par exemple se fader son "Midnight Blues" sans rire. C'est du copier-coller. Devant ça, on peut aller jusqu'à en regretter Gary Moore. Ringard, certes. Mais rongé de feeling. Quand même. Voire Stevie Ray Vaughan. C'est dire. Ses disques, au Bonamassa, auraient pu sortir, là encore, en 1971. La seule différence ? Une production plus lourde, plus compressée, comme d'habitude. Cette fameuse histoire de *taquet* cache-misère.

The Carolina Chocolate Drops

Photo Bill Stabe-DR

Blues d'archivistes passionnés, blues de revivalistes, forcément

Il n'est pas le seul. On dirait que son succès a fait émule. Ou est-ce celui de John Mayer qui l'a précédé ? Dans le genre, on citera aussi Walter Trout, Popa Chubby, Albert Cummings, Tommy Castro ou Jimmy Thackery, des déjà vétérans qui tous donnent dans le blues *texan* et bavard, avec grosse voix de rigueur. Le bouton à 11 façon Spinal Tap semble être leur devise. A vrai dire, ils se ressemblent tous et suintent l'ennui le plus profond. Ils donnent envie, quasiment, de tourner electro et de trouver du talent à Stromae : ce sont les bourrins. Ou serait-ce, plus probablement, dans la famille *contemporary blues purists* qu'il faut chercher fortune ? Les petits nouveaux, façon Eric Bibb, Keb Mo, Leyla McCalla ou Chocolate Drops ? Les puristes. Oui. Tous dans la lignée (finalement) de Ben Harper. Et donc scolaires en diable, garantis de bon goût, parfois intéressants, ainsi Leyla qui marie racines zydeco, blues du Piedmont, cajun, background, swamp blues, et même classiques (la demoiselle est violoncelliste de formation). Elle tourne souvent avec les Carolina Chocolate Drops dont la fidélité scrupuleuse aux racines old time, leur rigueur, leur passion pour le Vaudeville et la musique des *minstrels* ne peuvent qu'interpeller. Les Chocolate ont quand même remporté nombre de Grammy's. Ce qui n'est pas rien. Leurs pochettes sont un délice. Ils se vivent en missionnaires de la cause, comme Alexis Korner, jadis. Ou les fanas du skiffle, finalement. D'accord, c'est quelque peu gourmé, prévisible. En France, dans le genre, on a Moriarty, déjà cité. Mais... Tous ces jeunes gens, blancs ou noirs, viennent de la classe moyenne, ont beaucoup lu et encore plus écouté. C'est du blues d'archivistes passionnés, du blues de revivalistes, forcément. Mais après tout, cette approche ne nous a-t-elle pas donné jadis le folk boom comme le british blues ? Une qui devrait profiter de cette fascination pour les sources, c'est bien Madeleine Peyroux. Qui n'est pas si loin de ce que fut Willie DeVille, et qui marie à merveille chanson française et blues hanté, Billie Holiday, Piaf et Kurt Weill. Madeleine Peyroux. Oui. Une Norah Jones bluesy, embrumée à la Janis. De cette Parisienne exilée à New York, on conseillera "Careless Love", ou son fort jazzy "Blue Room". Chez Universal et Concord.

Sinon le blues est si *safe* qu'il tente bien sûr nombre de vétérans et chevaux de retour évidemment. Et le problème c'est que leurs disques mettent sans problème la pâtée à toutes les velléités des gamins. Quand Etta James ("Blues To The Bone" chez BMG) se mettait à chanter le blues avec un backing band composé de ses nombreux rejetons, son "You Shook Me", par exemple, était bien sûr sans réplique. C'était toute une vie derrière, bien évidemment. Sinon ? c'est par exemple, Bobby Solo (l'Italien de la rose rouge et de l'enfant blond), qui a su consacrer un album à John Lee Hooker et le faire bien. Ou Dion. Dion, oui ! Le magnifique Dion qui, depuis des lustres, consacre des albums entiers à ses racines bluesy de petit rital new-yorkais. En France, on rêve bien sûr que Johnny ou Nicoletta s'y collent d'urgence. Ou même Vigon. Avant que Ben l'Oncle Soul ne s'y mette, maintenant que le filon Stax/ Motown est épuisé. Francis Cabrel a déjà donné dans le genre et je ne commenterai pas son "You Gotta Move" — en fait, il a intelligemment traduit la chose, oui — et Manu Lanvin, le fils de Gérard tourne avec succès, lui, son groupe de ramoneurs (tout à 11), ses lunettes noires et son chapeau vissé. Et des tentatives de Black Keys français se multiplient depuis quelques années (One Bourbon, One Beer, à Pigalle).

Sinon, puisqu'on parle de blues, Johnny Winter est mort. Son dernier album ("Stepback" chez Megaforce), un gotha d'invités au programme (Clapton, Dr John, Leslie West, Joe Perry, Ben Harper, Setzer — n'en jetez plus) rendait hommage aux racines. Histoire de boucler l'affaire et la boucle, sans doute. Mais avec le blues, on n'en a jamais fini. C'est la première chaise, oui, Mr Lennon, le berceau. C'est aussi le cercueil. ★

COLLECTION ANNIVERSAIRE FNAC EN ÉDITION ULTRA-LIMITÉE

EXCLUSIVITÉ FNAC

OFFRE SPÉCIAL*
LE LIVRE + L'ALBUM CD
OSEZ BASHUNG
33 €

ALAIN BASHUNG
64 PAGES
DE PHOTOS RARES
OU INDÉDITES
DE CLAUDE GASSIAN

DANS LA MÊME COLLECTION
LE LIVRE + L'ALBUM CD
DAVID BOWIE,
THE ROLLING STONES,
DEPECH MODE ET BOB MARLEY

* DU 10/11/2014 AU 27/02/2015, POUR L'ACHAT DE CET OUVRAGE, BÉNÉFICIEZ D'UNE REMISE DE 50%** SUR L'ALBUM CD *OSEZ BASHUNG*
** OFFRE DE REMISE IMMÉDIATE, VALABLE DU 10/11/2014 AU 27/02/2015. OFFRE NON CUMULABLE.

fnac

Encore plus sur Fnac.com

Tonnerre

Foo Fighters

"SONIC HIGHWAYS"

RCA/ SONY MUSIC

Alors ainsi le rock est mort ? A l'heure pas drôle où tout un chacun peut s'habiller en clown, le dieu du Tonnerre annonce somme toute ce qu'il veut en tirant la langue à Las Vegas. La mélasse règne un peu partout et plus personne n'est dupe. *Doom and gloom*, il n'y a guère d'autre mot, les gamins lobotomisés écoutent tellement de merdes que ça en deviendrait presque risible. Tout doucement, mais de plus en plus haut, le groupe de Dave Grohl reste aujourd'hui l'un des rares incontournables de la planète qui s'endort. Compagnon du journal de voyage TV pour le déjà célèbre documentaire sur HBO, que le dernier batteur de Nirvana décrit comme *"une lettre d'amour à l'histoire de la musique américaine"*, ce huitième album de Foo Fighters se compose de huit chansons enregistrées à Austin, Chicago, Los Angeles, Nashville, La Nouvelle-Orléans, New York, Seattle et Washington DC. Sous une pochette monumentale où chacune des huit villes mythiques se voit dûment représentée (et plus spécifiquement sur chaque simple), la réalisation du gros bébé a été pour la seconde fois consécutive confiée à Butch Vig de Garbage, producteur massif du concis "Nevermind". Mais les jaloux peuvent continuer de sanctifier Nirvana ou les bloggeurs aigris à ricaner sur internet pendant que brûle la baraque. Vingt ans après ses débuts avec Foo Fighters, Dave Grohl ne s'est pas contenté de prendre des selfies avec Paul McCartney, David Bowie ou Lemmy. Patiemment, avec Them Crooked Vultures, Probot et Queens Of The Stone Age, avec ou sans eux, il a avancé et se révèle aujourd'hui plus vivant que Jack, Josh et Ty réunis, soit à une assez bonne hauteur pour envoyer le bois. En cinq minutes d'une ouverture qui raconte l'histoire de Buddy Guy monté du Sud à Chicago et qui jouera, après tout un tas de difficultés, avec Muddy Waters, "Something From Nothing" rappelle aussi pourquoi aimer le seul groupe de cette dimension qui n'arrête pas de progresser. Qu'entend-on ici ? Une putain de grande chanson, avec des guitares à qui mieux mieux (quatre !), dont celle de Rick Nielsen de Cheap Trick, sur une mélodie homérique qu'on pourra siffler dans mille ans, et qui porte sur les épaules les influences conjuguées des Beatles et de Black Sabbath. Pas mieux, simplement plus hardcore et saisi en une seule et unique prise sur le vif dans le fief d'Obama et de Fugazi, "The Feast And The Famine" enchaîne avec la batterie sans pitié de Taylor Hawkins. "Congregation" met ensuite le cap plein Sud et propose humblement d' *"ouvrir les yeux"* avec l'aide du guitariste country-folk Zac Brown. Plus loin, au bout des autoroutes soniques, Foo Fighters croise également les manches avec Joe Walsh sur "Outside", Gary Clark, Jr sur "What Did I Go ?/ God As My Witness", ou, enfin, Joan Jett sur le très beau "I Am A River". Ex-Germs et Nirvana, Pat Smear laisse flotter son aura acidulée en souriant sur l'album le plus accompli de Foo Fighters à ce jour. La seule certitude restant d'affirmer sans crainte que le nouveau Foo Fighters sonne bien aussi essentiel que le tonnerre qui gronde chaque jour un peu plus. "Sonic Highways" n'a finalement d'autre mission que d'ouvrir les yeux sur le toit d'un monde qui bascule, et son succès devrait être déclaré de salubrité publique. Merci pour le remontant, Dr Grohl. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Pink Floyd

"The Endless River"

WARNER

"L'enfer, c'est les autres", écrivait Sartre. Avant d'enclencher le processus qui a mené à ce nouveau Pink Floyd, David Gilmour a longuement réfléchi aux conséquences de ses actes (dont il partage la responsabilité avec Nick Mason). Miracle pour les uns, sacrilège pour d'autres (certains journalistes auraient descendu le disque sans l'avoir écouté...), "The Endless River" ne peut laisser indifférent. Dès le départ, les raisons mêmes de son existence (un hommage au défunt Rick Wright élaboré autour de parties de claviers enregistrées il y a plus de vingt ans) ont été qualifiées de niaises et douteuses par ceux qui ne savent rien, disent tout et avaient craché, pour les moins jeunes, sur "The Division Bell" à sa sortie. Ceux-là ne seront pas

emballés par ce quinzième album studio, sorte de prolongement indirect. "Louder Than Words", la chanson/ éclaireur, a beau rester en surface comme un inédit de "The Division Bell" — avec sa cloche à l'intro, elle reprend l'histoire là où "High Hopes" l'avait laissée — le reste du disque descend bien plus profond. Au point que, par respect pour l'œuvre d'un groupe dont le mode d'expression favori a toujours été l'album (voire double), on préfère aborder "The Endless River" comme une gigantesque fresque, quasi instrumentale, enluminée de *floyderies* caractéristiques (guitares translucides, batterie franche des toms, claviers hiératiques), mais rendue atypique, granuleuse et étourdissante par Jackson, Manzanera et Youth, coproducteurs enhardis par le coup d'éclat. Quatre plages, dix-huit titres contrastés et enveloppants, à déguster avec les oreilles pour (re)voir dans sa tête les images d'un mur de briques qui s'effondre à l'envers, de la face cachée de la Lune et d'Emily, qui a grandi, mais joue toujours. ★★★★

JEROME SOLIGNY

Neil Young

"Storytone"

REPRISE/ WARNER

Le Loner a connu une année mouvementée. Divorce pendant l'été, brouille publique avec David Crosby, préparation du lancement de son baladeur numérique prévu l'an prochain, deuxième volume de ses mémoires. Qu'il ait trouvé le temps pour un nouvel album est étonnant en soi. Que celui-ci soit aussi singulier parmi sa discographie l'est encore davantage. "Storytone" est l'antithèse de ses derniers efforts, "Le Noise" et son unique guitare électrique, "Psychedelic Pill" avec Crazy Horse, le désuet "A Letter Home" : Young est ici entouré d'un orchestre à cordes de 92 musiciens ou d'un big band de jazz. De quoi craindre toutes les emphases quand les arrangements sont au final assez sobres. Une version solo acoustique de l'album est même proposée pour les allergiques aux orchestrations. "Plastic Flowers", le premier titre, est l'un des plus beaux, qui voit Young dans tout son romantisme pastoral, en droite ligne d' "After The Gold Rush" (le morceau). "Who's Gonna Stand Up" s'inscrit à la suite de ses brûlots écologistes comme "Mother Earth" (sur "Ragged Glory"), la froide colère des paroles tempérée par la douceur de la mélodie. "I Want To Drive My Car" est un blues très minimaliste avec arrangements

de cuivres années 50, qui rappelle les essais de "This Note's For You" (1988). Cet habillage rhythm'n'blues revient par deux fois, rupture dans un cycle de chansons d'amour avec cordes : si "Liked You Used To Do" semble adressé à son ex-femme, les autres ont vraisemblablement été inspirées par sa récente idylle avec l'actrice Daryl Hannah et, sans atteindre certains sommets passés, elles trouvent une forme de grâce pas entendue de longue date, tout particulièrement "Glimmer" et "All Those Dreams". ★★★

BERTRAND BOUARD

"The Art Of Paul McCartney"

"The Songs Of Paul McCartney..."

CAROLINE

Paul McCartney est mort. Pardon ? Non, on déconne. Il va super bien et joue ce soir dans un stade, de l'autre côté de la planète. Il a même tweeté pour confirmer. L'est comme ça le Macca 2000, *busy* comme tout, dans le coup. Tel U2, il met de grands coups d'épée dans l'eau des virtuelles communications et ne s'adresse à la presse que du bout de ses dents neuves. Son catalogue est réédité cependant, à l'ancienne, dans l'ombre d'un conglomérat. Et il tolère l'hommage intégral. De son vivant. Légende ? Mythe ? Même (et surtout) détournés de leur sens premier, les mots ne suffisent plus pour qualifier la bête. A l'initiative du producteur américain Ralph Sall, la royauté de la pop grand angle s'est

donc fendue d'un tribute. Massif. Trente-quatre chansons de McCartney, toutes époques confondues (pas une de "Ram", son présumé meilleur album...), reprises par presque autant de congénères (et quelques jeunes pour faire bonne mesure). Certains auront beau avancer que là n'était pas le propos, on constate, d'emblée : aucune des versions proposées ici n'arrive à la cheville des originales. C'est comme ça et pas autrement. Maintenant, sincèrement, entendre Willie Nelson ("Yesterday"), Brian Wilson ("Wanderlust"), Jeff Lynne ("Junk"), Roger Daltrey ("Helter Skelter"), Chrissie Hynde ("Let It Be"), Allen Toussaint ("Lady Madonna") ou Alice Cooper ("Eleanor Rigby") faire l'effort n'est pas un pensum. On n'en dira pas autant de "When I'm 64" (Barry Gibb), "Live And Let Die" (Billy Joel), "Hey Jude" (Steve Miller) et cette singulière version de "Hello Goodbye" que Robert Smith (The Cure) chevrote en présence de James McCartney, le fils. On imagine que là où il est, John doit bien rigoler. ★★

JEROME SOLIGNY

AC/DC

"Rock Or Bust"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Depuis le solide "Black Ice", bien des choses ont changé pour nos chères canailles australiennes : comme chacun sait désormais, Malcolm Young, frappé de *démence*, a dû laisser les commandes à son petit frère Angus, son neveu Stevie reprenant (avec brio) le poste de cisailleur rythmique. Et puis dernièrement, des rumeurs bruissaient sur un départ du roc Phil Rudd... Autant dire que le quintette semble vivre sa période la plus grisâtre depuis le funeste décès de Bon Scott. Alors, ce "Rock Or Bust" serait-il un nouveau "Back In Black" ? Sans doute pas, mais un excellent disque certainement. Il démarre sur un futur classique certifié, le morceau-titre, dont le refrain *("In rock we trust/ It's rock or bust")*, sorte de mantra pour la survivance du groupe, sera probablement repris en chœur dans tous les stades du globe. On n'est évidemment pas surpris de retrouver de nombreux morceaux archétypaux du *son* labellisé AC/DC : "Hard Times", "Play Ball" ou "Sweet Candy" se déclinent sur un riff granitique, puissant et s'achèvent sur un solo sec et nerveux d'Angus, lequel apparaît d'ailleurs en très grande forme sur "Got Some Rock And Roll Thunder". Et puis il y a des titres qui s'éloignent de la prolifique formule, comme la martiale et excellente "Dogs Of War" (qui

rappelle "War Machine"), la presque funk "Miss Adventure", la bondissante "Baptism By Fire" ou la terriblement *zeppelinienne* "Rock The House". Enfin, il faut absolument parler de ce "Rock The Blues Away", pochade façon Faces qui prend une résonnance particulière dans la situation difficile du groupe : il y est question de noyer son chagrin dans l'alcool, les cigarettes, les filles et la musique. Simple, universel, et diablement efficace. ★★★★

JONATHAN WITT

Bryan Ferry

"Avonmore"

BMG RIGHTS MANAGEMENT

Finalement, il n'arrivera peut-être jamais, le *prochain* Roxy Music. Alors pourquoi l'attendre ? Et puis, franchement, peut-on clore une discographie déjà très relevée sur une note plus sélect que cet "Avalon" des années 80 ? Entre les mots de Phil Manzanera, on a pu discerner que la suite n'était pas pour demain. Autant guetter l'album du guitariste à paraître début 2015 et se consoler avec ce quatorzième Bryan Ferry. Plus intemporelle que jamais, puisqu'à base d'éléments qu'il a su façonner au profit de ses chansons (huit originales ici), la pop de Ferry est indémodable d'autant que pour en affiner le rendu, le beau diable a fait confiance au jeune ingénieur du son Craig Silvey (il a le même âge qu' "Avalon" !). "Loop De Li",

"Midnight Train" et "Driving Me Wild", funky sur tranche et très roxiques sur le plan de la facture sonore (un imbroglio d'harmonies qui font passer pour hardies des suites d'accords pourtant simples) prouvent que Ferry n'a décidément pas l'âge de ses artères. Dans la chanson-titre, il se laisse violenter la voix par un disco beat dont la vocation n'est pas de faire danser mais de tourner les sens. "Soldier Of Fortune", un des sommets du disque, est une ballade qui ne tient qu'à son souffle et à la guitare de Johnny Marr, co-compositeur. Jamais avare de reprises bien senties, Bryan accommode "Send In The Clowns" de Stephen Sondheim comme s'il était le troisième Pet Shop Boys. Surtout, en fin de face, il fait tomber, tel un mouchoir, un mixage délicat de "Johnny And Mary" (présente sur le premier album du DJ norvégien Todd Terge). A la fameuse irrésistible de Robert Palmer, Ferry confère une dimension dramatique et gracieuse en adéquation totale avec son texte puissant. ★★★★

JEROME SOLIGNY

Slipknot

".5 : The Gray Chapter"

ROADRUNNER/ WARNER

Voici donc le premier album de Slipknot en six ans. Six années durant lesquelles on avait fini par se dire que, bon, ce n'était pas bien grave si le groupe de Corey Taylor ne revenait pas aux affaires. C'est vrai, quoi, à bien y regarder, les anciennes gloires du néo-metal ont depuis longtemps perdu leur lustre et attendent patiemment un *revival* salvateur. Les premiers albums de Slipknot résistant bien mieux que ceux de Linkin Park (au hasard) à l'usure du temps, il ne semblait pas impératif de gâcher notre bon souvenir avec un retour foireux. On avait tort d'être si pessimiste car à l'écoute, Slipknot s'en sort honorablement. Tout en utilisant la même formule, le groupe parvient presque miraculeusement à la rendre fraîche et galvanisante. Après une introduction faisant la part belle au chant clair de Corey Taylor, les premiers titres rassurent : riffs thrash à la Pantera, rythmique infernale, chant agressif et urgent, samples anxiogènes, breaks de batterie étourdissants. Les pièces s'assemblent autour de compostions solides, bien qu'un peu prévisibles. Il y a moins de folie qu'en 2001, c'est certain. Mais ce qu'on perd en spontanéité, on le gagne en assurance. Slipknot ne doute pas une seconde de la validité de son metal apocalyptique. ".5 : The Gray Chapter"

ne fait pas de compromis ou si peu. Ses quelques refrains calibrés pour les radios rock américaines n'entachent en rien la violence jouissive qui irrigue l'ensemble de ces soixante-quatre minutes. Comme quoi, contrairement à ce que prétendait "All Hope Is Gone", son précédent album, tout espoir n'est pas perdu. Mais le monde est décidément bien sombre, du côté de l'Iowa. ★★★ 1/2

JONATHAN HUME

The Flaming Lips

"With A Little Help From My Fwends"

BELLA UNION

Après "The Dark Side Of The Moon" en 2010, les Flaming Lips se lancent à nouveau dans la reprise intégrale d'un monument. Cette fois, "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band" est revu par le groupe et ses invités, liste éclectique où se côtoient Foxygen, Moby, Miley Cyrus, Maynard James Keenan (Tool), Tegan & Sara, etc. Un exercice casse-gueule (au bénéfice d'une œuvre caritative pour les animaux) puisque, au fond, que peut-on apporter au chef-d'œuvre psychédélique des Beatles ? Au mieux, on le revisite avec respect pour ne pas froisser les sensibilités. Ou on le déconstruit et pousse bien plus loin les délires d'origine. Wayne Coyne et ses copains ont naturellement opté pour la seconde solution. Avec un résultat très inégal selon les collaborateurs, le groupe

n'ayant participé qu'à une petite moitié des morceaux. Dès le premier titre, on sent que le mot d'ordre présidant à l'enregistrement était : *"Mettons-y le paquet !"* Ça part donc dans tous les sens, ça crie, ça couine, ça bippe, ça explose, ça sature, les effets s'entassent, les couches de boucan se télescopent et noient les chansons. Et dans ce fatras, Miley Cyrus, l'invitée la plus surprenante, est l'une des rares à s'acquitter de l'exercice avec sensibilité et retenue. Sa revisite de "Lucy In The Sky With Diamonds" reste sobre malgré le chaos ambiant. Même chose sur "A Day In The Life", une des franches réussites avec "Lovely Rita", en version désincarnée, interprétée de façon robotique par Tegan & Sara. L'écoute, parfois inconfortable, donne l'impression d'être en plein trip de LSD. Pour cette raison et avec un peu de mauvaise foi, on dira que les Flaming Lips n'ont pas totalement raté leur pari dangereux. ★★★

ISABELLE CHELLEY

Aretha Franklin

"Sings The Great Diva Classics"

RCA/ SONY MUSIC

Le retour d'une star qui a marqué son époque, et avec un répertoire à la hauteur de son talent vocal. Sur le papier, la proposition a de l'allure. Après Tony Bennett et Rodriguez, le come-back d'Aretha ! Sauf qu'une fois le CD inséré dans la chaine hi-fi, on déchante vite. Contrairement à un Tony B qui n'a jamais arrêté de chanter et qui ose faire un clin d'œil au présent en reprenant avec Lady Gaga des classiques du jazz, la Queen of Soul reste en solo et choisit des reprises disparates, entre slow nineties ("Nothing Compares 2 U" dans une catastrophique version jazz up-tempo), classique Motown sixties ("You Keep Me Hanging On" des Supremes) et disco eighties ("I Will Survive", la scie de Gloria Gaynor usée par les supporters de foot) avec quelques escales contemporaines ("Rolling In The Deep" d'Adele). Premier constat : la voix est autant trafiquée que la photo de couverture. Auto-Tune *meets* Photoshop, dans l'espoir absurde de *faire jeune*. Dès les premiers staccatos de saxophone démodés de "At Last", on sait qu'on va vite avoir besoin de se replonger dans des enregistrements sixties de miss Franklin pour oublier cet album qu'on aurait tant aimé porter aux nues, comme on le fit avec celui du retour d'Henri Salvador ou de

Mavis Staples. Et ce n'est pas la présence de producteurs superstars en extase (Babyface, André 3000 d'OutKast, Eric Kupper) qui y change grand-chose : on passe de la grandiloquence au mauvais goût en un clin d'œil. Heureusement, "People" et sa relative sobriété ou encore l'honnête reprise du "No One" d'Alicia Keys sont là pour sauver un disque qui fait trop souvent les mauvais choix, aussi bien en terme de production que de registre vocal. ★★ 1/2

OLIVIER CACHIN

Disques pop rock

The Love Me Nots

"Sucker"

BAD REPUTATION

Est-il nécessaire de revenir sur les ennuis de santé de Nicole Laurenne et son combat gagnant contre le cancer ces dernières années ? La réponse est oui tant cette satanée bonne femme casse la baraque puissance dix depuis ! Avec "Sucker", cinquième symphonie destroy garage du gang le plus allumé de Phoenix (Arizona), les amateurs de shoots de rock arrache-patates vont pouvoir s'en donner à cœur joie.
A l'intérieur, treize titres ultra basiques avec des riffs clasiques mais balancés avec une telle énergie communicative qu'ils donnent tous l'impression d'être l'origine du trois-accords. Que dire de plus sur cette voix excitante, énervée, décidée à prendre ce qui lui est dû, etc, qui sort des baffles en hurlant qu'on ne lui en donne jamais assez ?

Nicole Laurenne veut bouffer la planète entière, le fait savoir et se donne les moyens de le faire tout en mettant KO son Farfisa à chaque titre telle une Rocky Marciano en route pour le championnat du monde. Pour le reste, la guitare de Michael Johnny Walker ne se contente pas de déballer la fuzz et l'écho pour simplement épater les nostalgiques des années soixante : potards à fond, le bonhomme envoie chacun de ses riffs avec, comme derrière la tête, l'idée de faire exploser ses gamelles le plus rapidement possible. Quant au binôme basse/ batterie ? C'est simplement le rêve de n'importe quel groupe débutant tant l'effet trampoline obtenu propulse la chanteuse et le guitariste direction les étoiles. Pour s'en convaincre, s'envoyer "You Gotta Go" et "The Fixer" dès six heures du matin et puis aller réclamer une augmentation à son patron. Il serait étonnant qu'il refuse. ★★★★

GEANT VERT

Bubblegum Screw

"Filthy ! Rich ! Lolitas !"

BUBBLEGUM SCREW

Pas interdit de se demander, avec un titre pareil, s'il s'agit de la BO d'un film inédit de Russ Meyer. Suffisamment imagé pour imaginer danser Tura Satana dès le deuxième titre, le deuxième album du groupe britannique Bubblegum Screw s'avère aussi prévisible dans son approche musicale qu'un film jouissif du réalisateur de "Faster, Pussycat, Kill ! Kill !" Trash, célèbre, avec son lot de jeunes et jolies filles, le programme n'est que rock'n'roll, mais on aime l'idée que Bubblegum Screw tente de réinventer la géographie en plaçant Londres entre New York et Detroit. Mi-poupée, mi-seigneur, le quatuor glam punk rock'n'roll cultive en effet une attitude arrogante à base d'élégance, de vulgarité, et avec la salutaire dose de danger qui situe l'histoire dans une zone au-delà du cliché. Enregistré et mixé en Italie par Max Contigiani de Loose et coproduit en Angleterre par Harvey Birrell (Alien Sex Friend, Skippies, Jim Jones Revue), "Filthy ! Rich ! Lolitas !" tranche dans le vif du sujet, mais également avec la vague des groupes à barbe barbants. Dès "Death By Police", Bubblegum Screw démarre pied au plancher sur un tempo à la "Repo Man" d'Iggy Pop. Rien de prétendu original ici, mais des

chansons comme "Second Class Citizen", "I Wanna Fuck You So Much It Hurts Me", et l'incroyable hommage "Play Some Fucking Stooges", couchent toutes à la première écoute. Ça retombe forcément un peu sur la fin, mais ces huit ou neuf premiers morceaux donnent bien envie de monter le volume et surtout d'écouter Bubblegum Screw sur scène. Ça tombe bien, le groupe a l'air de tourner en France plus qu'ailleurs. ★★★

VINCENT HANON

Graham Day & The Forefathers

"Good Things"

OWN UP

Et c'est reparti ! Douze titres explosifs, douze incendies perpétrés par le plus mythique des Anglais ayant survécu à la seconde vague mod des années 80 : Graham Day ! D'ailleurs — les experts n'ont jamais pu s'accorder sur ce point — est-ce vraiment mod ? freakbeat ? psyché ? garage ? Aucune importance tant le palmarès de ce furieux échappé de la scène Medway (Milkshakes, Billy Childish, Holly Golightly, etc) laisse pantois : que ce soit depuis 1982 (date à laquelle il monte les fabuleux Prisoners) ou au sein de ses multiples formations (Prime Movers, The Goalers), Graham Day n'aura de cesse de ratisser les clubs, pubs et salles de concert, tenant haut la flamme du rock anglais dans ce qu'il a de plus

pur, de plus excitant. Pour s'en convaincre : ce disque, soit une parfaite porte d'entrée à celles et ceux qui aimeraient goûter à cet art subtil en forme de best of revisité, en mono forcément. On y retrouve certains des titres qui ont tant marqué les esprits : "Whenever I'm Gone", "I Am The Fisherman", l'instrumental popsyke "Sitar Spangled Banner" (!) et ce "Get Off My Track" ahurissant, brandi telle l'épée de saint Georges s'abattant sur la morne apathie des hit-parades. 1985 / 2014, même combat ! Et si les giclées d'orgue assénées jadis par James Taylor sur certains classiques manquent cruellement, la voix de Graham Day, croisement de Steve Winwood et Paul Weller, n'a pas changé — une chance pour les néophytes qui devront s'offrir illico presto la discographie complète des Prisoners (quatre albums, dont le parfait "The Last Forefathers") après s'être enfilé ces douze titres aussi rugueux que jouissifs. ✪✪✪

SAMUEL RAMON

Mark Lanegan Band

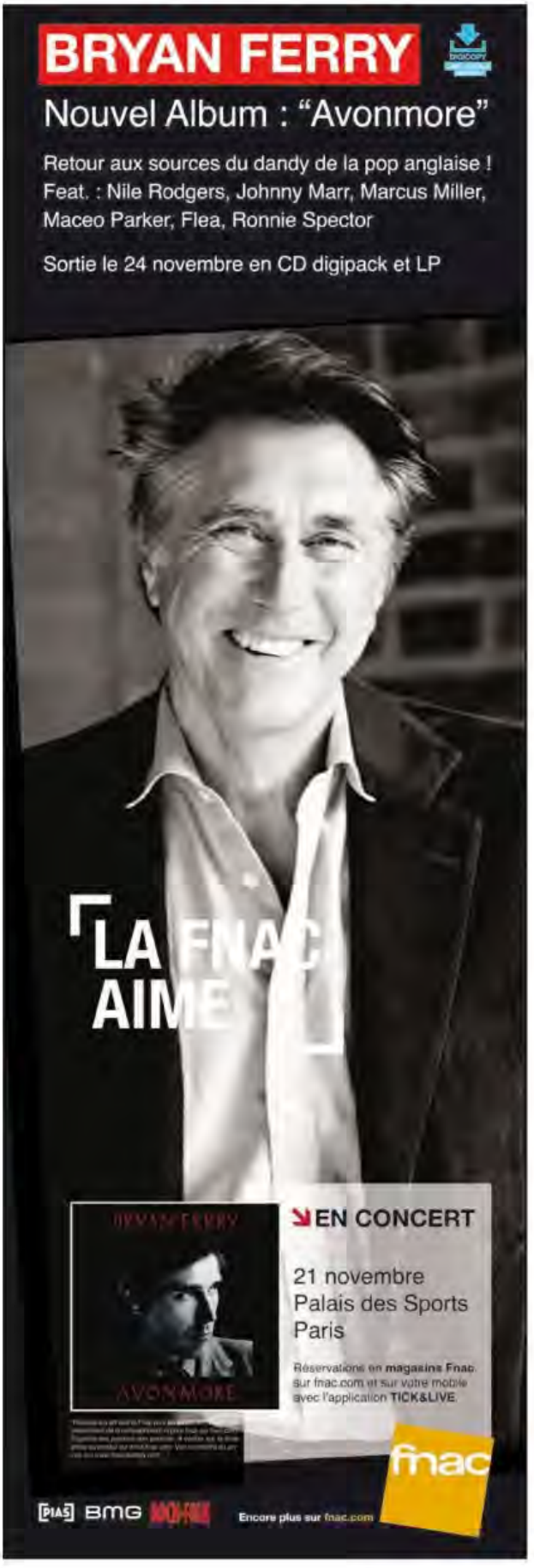
"Phantom Radio"

COOPERATIVE/ PIAS

Les dernières années ont été généreuses pour les fans de Mark Lanegan, qui a rarement été aussi prolifique. S'il s'était écoulé huit années entre son chef-d'œuvre crépusculaire "Bubblegum" (2004) et son successeur "Blues Funeral" en 2012 — certes entrecoupées de collaborations avec Isobel Campbell et Soulsavers — l'ancien chanteur des Screaming Trees a depuis considérablement enrichi sa discographie solitaire avec "Imitations" en 2013, un excellent album de reprises, puis en début d'année avec la gargantuesque compilation de raretés et inédits "Has God Seen My Shadow ?". Autant dire que l'indigestion menaçait avant même l'arrivée de ce "Phantom Radio", malgré la qualité indéniable des publications suscitées. Le nouvel album de l'homme à la voix caverneuse reprend les choses où il les avait laissées sur "Blues Funeral", album indécis où il trahissait un certain penchant pour les sonorités électroniques. Sur "Phantom Radio", Lanegan va plus loin en truffant tous ses morceaux de nappes de synthés rétro, de cliquetis électroniques et de boîtes à rythmes minimalistes. En s'inscrivant dans des ambiances néo-romantiques vaporeuses, Lanegan perd de sa part d'ombre, ce côté animal qui le rendait

fascinant. Ainsi exposé sous les néons bleutés de titres façonnés comme du Portishead ("The Killing Season") ou du Duran Duran ("Harvest Home"), le chanteur perd de sa superbe mais parvient à emporter la mise sur certaines mélodies à la construction parfaite ("Floor Of The Ocean", "Seventh Day"). On le préfère toutefois lorsqu'il joue la carte de la simplicité et mise sur des arrangements feutrés (comme sur "The Wild People" ou "I Am The Wolf"). ✪✪✪

ERIC DELSART



Disques pop rock

The Datsuns

"Deep Sleep"

V2

Héros du début des années 2000 avec leur hard rock bas du front qui parvenait à réconcilier les fans de Radio Birdman et ceux d'AC/DC, les Datsuns ont connu un grand trou d'air au milieu de la décennie avant de ressurgir en 2012 avec l'excellent "Death Rattle Boogie", en qui beaucoup ont vu un magnifique chant du cygne. Désormais disséminés aux quatre coins du monde, les quatre rockers néo-zélandais se sont réunis l'été dernier à Auckland afin de voir si le concept Datsuns avait encore un sens. De ces retrouvailles a résulté "Deep Sleep", album brûlant conçu et enregistré en dix jours dans lequel les faux frères montrent qu'il y a encore de la sève en eux. Comme l'indique la superbe pochette SF de l'album (réalisée par Caza, l'auteur de la BD

psychédélique "Kris Kool", bien connu des fans de Métal Hurlant), l'album possède un côté space-rock. La conséquence d'un changement d'approche certain chez les Datsuns qui font tourner leurs riffs heavy en boucle et utilisent quelques artifices (drone, voix distordues) pour créer des ambiances cosmiques. On pense à l'UFO des débuts ("Claw Machine"), à Hawkwind ("Caught In The Silver") mais le groupe ne se laisse cependant jamais aller à de longues épopées psychédéliques (seuls deux morceaux ici durent plus de cinq minutes, dont le morceau-titre planant). Ce qui caractérise plutôt le disque, c'est l'énergie et la fraîcheur qu'il s'en dégage. Les Datsuns restent toujours guidés par le désir d'envoyer un rock'n'roll nerveux et lourd (des titres tels que "Shaky Mirrors", "That's What You Get", "Looking Glass Lies" sont là pour le rappeler) et prouvent qu'ils n'ont pas dit leur dernier mot. ★★★

ERIC DELSART

Rancid

"...Honor Is All We Know"

EPITAPH

Derrière une pochette standardisée cent pour cent punk, quatorze titres pied au plancher, des voix partagées entre oi! et street punk, des fringues qui semblent les mêmes depuis les débuts du groupe et un son brut de fonte qui pourrait servir de bande-son à une séance de fraisage chez le dentiste, ce très attendu album des quatre Californiens risque de déplaire à tous les amateurs de surf sur l'air du temps qui vont le trouver fort passéiste. Ils auront tort. Rancid a sans doute mis beaucoup de temps à l'accoucher mais la bestiole est tout sauf un hommage au passé réalisé par de vieux punk rockers nostalgiques. C'est même tout le contraire, tant cette succession de plages est l'exact reflet de la société brutale qui règne à l'international. Les chansons ne cassent pas trois pattes à un canard (même si le volatile est assez présent tout au long des trente-deux minutes) mais cette absence volontaire de recherche musicale est exactement ce que le peuple en rogne désire entendre plutôt que de continuer de se faire polluer les oreilles par des bluettes bien empaquetées et décorées de petits rubans roses. Ici, les amateurs de UK Subs, des Defects et du Clash apprécieront les boulets de canon bien subversifs que sont "Face Up", "Already

Dead" ou "Malfunction" (une relecture de "Clash City Rockers" en moins consensuel). L'ensemble est en place, ça beugle à tous les étages, les guitares sont énormes et la production bien resserrée de Brett Gurewitz achève de transformer l'ensemble en une belle gélule d'amphétamine de cheval. Si l'ensemble ne donne pas envie aux auditeurs d'élever des barricades dans leur deux-pièces cuisine, c'est à n'y plus rien comprendre. ★★★★ 1/2

GEANT VERT

PowerSolo

"The Real Sound"

CRUNCHY FROG

Dans la famille de l'international trash, celle qui part de Hasil Adkins pour aller jusqu'au Daddy Long Legs, en passant par les Cramps, et dont l'histoire s'écrit en glorieux vinyle chez Crypt et Norton, on demande les frères dingos danois. PowerSolo, comme son nom ne l'indique pas, est donc ce duo qui depuis 2001 fait dans le rock'n'roll *slinky*, gorgée du stupre du rockabilly, des déhanchés lascifs du blues, avec un goût pour les bizarreries mariachi et le boogaloo. En bref, toutes les saloperies pleines de soleil et poivrées comme les femmes des îles. Exactement le genre de gus faisant backing band pour les tournées européennes de Heavy Trash, le groupe composé du meilleur guitariste de rock en activité (Matt Verta Ray) et d'un petit chanteur nommé

Jon Spencer. Ce 6e album, "The Real Sound", s'avère tout aussi *cool* — à entendre ici dans son sens classique, pas comme dans *Il est cool ce water bar* — que ses prédécesseurs. Ça fait claquer des doigts, taper des pieds, donne envie d'appuyer sur l'accélérateur. Jouissif comme le cliquetis du Zippo. Puis, en bon rocker des années 10, un genre humain dont l'époque *moderne* veut la peau, ils emmerdent le monde avec un humour tout à fait réactionnaire. *"Je n'ai pas de portable, je n'écris pas de texto. Si tu veux me contacter bébé, va falloir m'écrire une lettre."* Voilà comment ils s'adressent aux jeunes filles dans "New Fashioned Girl". Parce que, oui les jeunes, être un pirate, ce n'est pas porter une iWatch. Puis, ils ont cette chanson hilarante, "Jurassic Sex Party", qui imagine une partouze entre dinosaures — les gros reptiles, pas Keith Richards. Ça ne révolutionne pas le genre mais, par les temps qui courent, ça paraît presque subversif. ★★★★

THOMAS E. FLORIN

Death From Above 1979

"The Physical World"

LAST GANG/ CAROLINE

Révélation de l'année 2004 dès son premier album "You're A Human, I'm A Machine", ce duo de frappadingues de Toronto avait séduit tout le monde avec des compositions aussi originales que noisy. C'était compter sans les problèmes relationnels qui allaient pousser le chanteur/ batteur Sébastien Grainger et le claviériste et aussi bassiste Jesse F Keeler à se séparer en 2006. DFA-79 est alors rangé sur l'étagère aux souvenirs. Et puis, surprise, huit ans plus tard, le voilà de retour avec un nouvel album sous le bras comme si de rien n'était. Ce genre d'exercice périlleux ayant été fatal à presque l'intégralité des groupes s'y étant risquée, la prise de risques était tellement osée que les deux Canadiens n'ont pas dû hésiter longtemps avant de se décider. Eh bien, chapeau ! Ce nouvel album est du niveau de son prédécesseur, voire plus. Ça destroy très fort du sol au plafond et les duettistes viennent de gommer tous les espoirs de ceux qui avaient cru pouvoir les remplacer. Même si les deux sont des allumés de première, chacun de leur acte est très réfléchi, comme le montre la chanson "Cheap Talk" qui ouvre les hostilités. Le style est le même que l'album de 2004 et sert à introduire la suite

forcément différente au bout de dix ans de cogitation. Que les fans de la première heure se rassurent, la révolution a surtout consisté à amplifier le volume sonore sans pour autant aplatir le message délivré sous les décibels. Ça hurle sévère mais le résultat est tout simplement atomique. Cerise sur la Tellermine, il y a même une ballade, "White Is Red", qui achève de confirmer le retour gagnant de la décennie. ★★★★

GEANT VERT

NEIL YOUNG

NOUVEL ALBUM
STORYTONE

La fabuleuse rencontre
de Neil Young et d'un orchestre
philarmonique.

DISPONIBLE MAINTENANT
CD / DIGITAL / VINYLE

Disques français

Gong
"I See You"
SNAPPER

La thélère volante est de retour. "I See You" nous emporte au firmament des délices psychédéliques. Au tout début des seventies, "Camembert Electrique" devenait le disque de chevet de nombre de fumeurs de banane, adeptes de l'onirique et iconoclaste planète Gong, porteuse d'un message écologique, humaniste et libertaire. Quarante-cinq ans plus tard, entouré d'un line-up international renouvelé, Dævid Allen déconcerte en présentant un album à contre-courant et d'une fraîcheur qui revigore. Le *Mystic Brother* revisite son itinéraire de pataphysicien, aux facettes musicales multiples : tendance progressive et rock déjanté mais également petites comptines célestes et entêtantes. La formule

magique des compositions du leader charismatique : kaléidoscopes de phases planantes, envolées rock and roll et mélodiques, permanence de la guitare glissando, technique dont il est l'inventeur. Les textes sont ceux d'un agitateur permanent, ce qu'il réaffirme dans le poème "This Revolution". L'album entier est ponctué de clins d'œil à l'épopée de la planète Gong : extrait du Pop Club (de José Artur), gimmicks époque "Camembert...". En exergue : "Occupy", furieux free rock emmené par le bassiste Dave Sturt et le fiston Orlando Allen à la batterie. "Eternal Wheel Spins", spirale progressive mêlant basse vrombissante et guitares acides du guitariste brésilien Fabio Golfetti. Un disque éminemment créatif et frais. *Tu veux un camembert ?*
✪✪✪✪
LE YETI DES PUCES

Forever Pavot
"Rhapsode"
BORN BAD

Un nouveau venu dans la catégorie *nom idiot mais musique fantastique* : *Pavot Pour Toujours*, donc. Un alias derrière lequel un Français, Emile Sornin, tricote de bien belles choses. La palette ici employée a déjà fait ses preuves : c'est celle, dit l'auteur, des bandes-son chic de Francis Lai, Ennio Morricone, Michel Colombier... Plus simplement, ceux qui ont apprécié les meilleures enseignes pop sixties seront en joie. Tout est là : la basse et l'orgue à la mode Beach Boys, la batterie mate et groovy, les chœurs passés dans la cabine Leslie, le clavecin obsédant et le vibraphone, les claviers analogiques, la wah-wah, la fuzz. Ce qui importe est qu'ici la matière sonore est vivante et intelligente. L'adjectif *cinématographique* employé ces temps-ci à propos de n'importe quel benêt qui lance une nappe de claviers prend ici un sens noble. Les arrangements sont réellement chiadés, soupesés avec précision. On peut ici se contenter d'écouter la basse, inventive et virevoltante. Ou les suites d'accords, renversées et futées. On recense ici douze chansons, assez concises, où l'auteur dissimule encore un peu trop sa voix derrière les effets. De vraies compositions néanmoins surnagent, avec paroles intrigantes ("Les Cigognes Nénuphars") et mélodies en tourbillon. L'exercice, réalisé dans un esprit proche

des récents Jacco Gardner ou Orval Carlos Sibellius, dépasse le simple cadre de la reconstitution maniaque. Et même, donc, celui de la fameuse *BO de film imaginaire*, cette grande marotte du journaliste en panne d'inspiration. Les gens veulent de la bonne musique et des chansons, c'est ce qu'ils trouveront ici. ✪✪✪ 1/2
BASILE FARKAS

Détroit
"La Cigale"
BARCLAY/ UNIVERSAL

Cet album live constitue un cas de figure inédit : il est en effet double dans les deux sens du terme, parce qu'il s'étend sur deux CD et que chacun d'entre eux est partagé en deux parties, au risque d'une schizophrénie revendiquée. Versant Détroit, il offre une version plus musclée de la plupart des titres de l'album studio : la formule électrique d'un quintette émérite, où l'on compte des pointures telles que Pascal Humbert ou Bruno Green, leur confère un peu plus de nerf et d'intensité, même si Bertrand Cantat tire les chansons vers la litanie sombre et déclamatoire ("Ma Muse", "Horizon", "Ange De Désolation"). Deux réussites sortent du lot : "Droit Dans Le Soleil" grâce à sa mélodie à fleur de peau et "Sa Majesté" qui s'aventure dans des rythmes plus

attrayants et des ambiances moins neurasthéniques. Mais l'importance du versant Noir Désir entretient le malaise, même s'il ravit des spectateurs en quête de leurs souvenirs : il constitue la majorité de l'album (neuf titres sur dix-sept), convoque les titres les plus emblématiques du quatuor bordelais et en propose une relecture très en deçà des originaux (ou de leur version live). Certains choix pourraient se justifier (comme le positionnement vocal ou les claviers à la place de la guitare sur "Tostaky") mais la voix est la même et incite à une comparaison peu flatteuse : les hymnes ont perdu leur caractère d'urgence et s'étirent en entretenant une relation complaisante avec le public qui chante en chœur. La démarche de l'ancien chanteur de Noir Désir est déroutante : quand on veut tourner la page et défendre un nouveau répertoire, pourquoi revisiter avec autant d'insistance un passé révolu ? ✪✪
H.M.

Singtank
"Ceremonies"
WARNER

Le duo familial revient avec un nouvel album, deux ans après le prometteur "In Wonder". Si la France est restée encore assez timide à leur sujet, la plupart des journaux outre-Manche se sont montrés dithyrambiques. On a affaire ici à une musique très anglo-saxonne, mais pas dans l'idée rock à guitare qu'on s'en fait chez nous. Plutôt dans l'envie d'écrire de vraies mélodies joyeuses en cherchant une certaine modernité dans les arrangements. Il existe toujours une difficulté à faire cohabiter une voix de femme et d'homme, pour trouver une cohérence dans les timbres et la tonalité. Désormais Joséphine de La Baume, sous l'influence du producteur Samy Osta, ose davantage aller dans les aigus. Si la chanteuse a plutôt le physique d'une femme fatale, sa voix assez juvénile fait souvent penser à Vanessa Paradis. Cette comparaison saute aux yeux sur "Looking For My Sister" et son côté girl group de la fin des années cinquante. Ce titre pourrait être du Spiritualized, avec ce son d'orchestre *spectorien*, imposant comme un mur. Le frangin Alexandre, responsable de la composition, a fait un excellent travail de maçonnerie sonore. Les rythmiques grouillent de détails qui compensent le manque de jeu entre la guitare trop discrète et les claviers

(l'excellent "Frida"). Sur l'enjouée "Tête Brûlée", Joséphine, un peu à la manière de Régine Chassagne, fait quelques chœurs en français. "La Vie En Octets", seul titre dans notre noble langue, a ce côté élégant et sophistiqué à la Christophe. La reprise de "Suspicious Minds", très influencée par le "Goodbye Horses" de Q Lazzarus, est plutôt réussie. Le single très Culture Club, "Can You Hear Me", reste cependant le vrai temps fort du disque. ✪✪✪
BRIAG MARUANI

Volage

"Heart Healing"

HOWLIN BANANA/ MODULOR

N'en déplaise aux pessimistes de tous horizons, le garage rock hexagonal se montre fort vivace ces derniers mois. Les raisons à cela ? Le succès grandissant des groupes de San Francisco — Ty Segall en tête — et de l'irradiante maison Born Bad, qui semblent avoir galvanisé les troupes. Il est donc temps de rendre grâce à ces petites mais productives structures qui ne cessent de bourgeonner, telles Teenage Menopause (TITS, JC Satan, Jessica 93), XVIII Records (La Secte Du Futur, Black Bug), Croque Macadam (Pain Dimension, Cheap Riot, Baston) ou Azbin (Sapin, Strange Hands). Parmi celles-là, l'une des plus actives est certainement Howlin Banana, dont le spectre couvre aussi bien Rennes (Kaviar Special), Marseille

(Queztal Snakes), Melun (Dusty Mush) que Paris (Travel Check). Partagé entre la capitale, Tours et Le Blanc, Volage est l'un des espoirs les plus sérieux de cette jeune scène : son premier EP "Maddie", propulsé par les affolantes "Many Hopes" et "Not Enuff", lui a permis de décrocher la première partie des Growlers et de Fuzz. Un an plus tard, le premier opus du très cool quatuor ne déçoit pas et démontre un affinement considérable de l'écriture. Les arrangements se font plus recherchés (piano, orgue), les atmosphères également puisqu'un même morceau peut enchaîner une comptine façon Syd Barrett à un pur déchaînement de guitares rugissantes, comme sur la chanson-titre. De son côté, "This Ain't A Walk" démarre avec des voix qui doivent tout à "Our Prayer" des Beach Boys pour déboucher sur un riff menaçant, anxiogène. Partout, les très bons titres abondent : la lourde et explosive "Loner", la très Fab Four "Love Is All", et bien sûr "Paolina" et son final extatique. Enthousiasmant, c'est le mot. ★★★★

JONATHAN WITT

Jerry Deewood

"Reborn"

ADONDA/ COBABY

L'homme de Bruges a démarré le rock'n'roll en 1961, comme son compatriote Jean-Philippe Smet. L'un n'a trouvé de gloire qu'en France, l'autre est devenu vedette aux Etats-Unis... mais il a dû patienter 45 ans. En 2004, Jerry sympathise avec Sherrill *Shaun* Nielsen, fantastique ténor de gospel et chanteur préféré — il fut également son choriste et l'un de ses auteurs. Shaun passe à Jerry ses meilleures chansons. Dans le studio hanté de Sun, Jerry enregistre deux albums majestueux, rock'n'roll trempé de gospel, son dodu, chœurs flamboyants, avec des musiciens du cru (Eddy Web à la guitare). *"J'étais le premier Européen à placer un album dans le Top 20 du Southern Gospel News, la référence mondiale, pendant sept mois d'affilée. Début 2008, j'apparaissais encore dans leur hot Top 20 devant Brenda Lee."* L'écriture de Shaun épouse comme un gant les fantasmes et la voix de Jerry, entre Frankie Laine et Elvis Presley, enveloppante comme celle d'un grand frère. Shaun meurt en 2010. Pendant trois ans, Jerry réorchestre les chansons de son ami, d'où ce titre : *Reborn*, la résurrection de Shaun. L'attaque est moins directe que celle des versions initiales, mais une section de cuivres carène le country-rock de Jerry, un

swing panoramique emporte son music-hall volant. Dès la première écoute, "There's A Fire Below", "Where The Stupid Begins", "Freedom Demands" deviennent aussi familières que "Don't Be Cruel" ou "All Shook Up". Jerry n'est pas un Elvis dégriffé, c'est un homme d'honneur pétri de fidélités anachroniques. S'il commençait à prophétiser un peu dans son pays aujourd'hui, personne ne lui reprocherait d'avoir brûlé les étapes. ★★★

CHRISTIAN CASONI

CharlElie Couture

"Immortel"

FONTANA/ UNIVERSAL

Le seul défaut de CharlElie Couture, c'est qu'il est doué en tout. Comme en plus le Nancéen a une fâcheuse tendance à cumuler les activités, autant dire qu'il y a longtemps que son image s'est brouillée et que certains ne savent plus trop s'il est musicien, peintre, écrivain, dessinateur ou photographe avec, en filigrane, cette drôle d'idée que de toute façon, il est impossible d'être bon dans autant de disciplines à la fois. Evidemment ce raisonnement n'a pas de sens et CharlElie Couture en est en quelque sorte la preuve vivante. Avec cet "Immortel" au titre un rien provocateur, il opère un sérieux retour aux sources, au point d'ailleurs que l'on en oublierait presque que l'objet a été réalisé et arrangé par Benjamin Biolay,

lequel semble avoir eu comme unique préoccupation de se faire le plus discret possible. On retrouve sur cet album l'ambiance des débuts, époque "Pochette Surprise"/ "Poèmes Rock" avec plusieurs titres qui font l'effet d'une véritable cure de jouvence ("La Dernière Heure", "Méchante Envie", "J'Ai Des Visions"). A côté de ça, il cultive avec toujours la même habileté les ambiances intimistes où sa poésie prend toute sa saveur ("L'Amour Au Fond", "Le Vieil Homme #2") et n'hésite pas, comme d'habitude, avec sa plume et son regard affûtés, à tourner en dérision le quotidien de ses contemporains dans "La Comédienne (Bipolaire)". Et puis, sur des titres plus musclés, lorsqu'il se met à chanter en anglais, lui, le New-Yorkais d'adoption, reste toujours aussi crédible et joue sans complexe dans la cour des rockers américains, à tel point que l'on pourrait le prendre pour l'un d'entre eux ("Broken", "Be An Artist"). Doué, peut-être même surdoué, ce Couture. ★★★

ERIC DECAUX

The Limiñanas

"(I've Got) Trouble In Mind"

TROUBLE IN MIND

En trois albums, les Perpignanais des Limiñanas sont parvenus à se construire une œuvre singulière et appréciée de toutes parts. Ils sont aujourd'hui un des rares groupes français à être signés sur une écurie américaine de renom (les fieffés psychédélistes de Trouble In Mind, qui s'occupent également de Jacco Gardner, Doug Tuttle et Fuzz). L'album "(I've Got) Trouble In Mind" est sous-titré *"Singles And Rare Tracks 2009-2014"* car il s'agit d'une compilation de singles et de raretés diverses publiées par le duo perpignanais depuis ses débuts. Un disque salutaire car la plupart de ces morceaux sont disséminés sur tellement de supports qu'il était jusqu'à présent bien difficile de les posséder tous. L'écoute de ce recueil confirme un peu plus que Lionel et Marie Limiñana sont incapables de pondre un mauvais morceau, même pour une obscure face B de single. Les nombreuses reprises traduisent assez bien où se situent les influences du duo, entre pop psychédélique et garage : "I Know There Is An Answer" des Beach Boys, "Christmas" de Darlene Love, "An Ugly Death" de Jay Reatard et "Come Now" des Troggs traduit en "Tu Es A Moi". Tous ces morceaux supportent extrêmement bien le traitement Limiñanas, à base de

guitares fuzz, de clavier Farfisa et de lignes de basse au premier plan. Porté par son groove sixties, le groupe dévoile une étonnante capacité à mettre de la poésie sur des choses simples, comme en témoigne la narration intense de "Liverpool" (assurée ici par Lionel) et surtout sur "Migas 2000" (qui n'est ni plus ni moins qu'une recette de cuisine catalane). Un disque étonnamment cohérent, où les morceaux s'enchaînent sans heurts. ★★★★

ERIC DELSART

Un peu de sérieux

Captain Beefheart
"SUN ZOOM SPARK : 1970 TO 1972"
Rhino/ Warner

C'est l'un des gros événements du mois, on s'en doute : en un coffret, ce que beaucoup considèrent — n'en déplaisent aux fanatiques de "Trout Mask Replica" — comme le meilleur du capitaine, à savoir les albums parus entre 1970 et 1972 : "Lick My Decals Off, Baby", "The Spotlight Kid" , "Clear Spot", et un CD supplémentaire comprenant 14 inédits enregistrés à la même période. Du lourd. Le tout remasterisé superbement, ce qui changera des précédentes éditions de ces trois albums légendaires. C'est donc un Don Van Vliet en super forme, moins délirant que sur "Trout Mask Replica", plus concis, plus abordable, plus cohérent, qui propose, une fois de plus, sa vision très spéciale du blues fortement influencée par Howlin' Wolf et Dada, avec des musiciens très intéressants dont le stupéfiant guitariste Zoot Horn Rollo. Ce sera, pour les jeunes, l'occasion de comprendre brutalement d'où vient Tom Waits (voire, sur certains titres, Dr John). Tout est invariablement impressionnant ici, avec une mention particulière pour "Clear Spot", probablement le meilleur album de sa carrière avec, en fil d'Ariane, une relecture des racines de la musique américaine qui compte parmi les plus brillantes de son époque avec les albums de Ry Cooder, Little Feat ou Randy Newman. Brillant, tout simplement.

Radio Birdman
"RADIO BIRDMAN"
Citadel (import Gibert Joseph)

Autant le dire tout de suite, nous, on a toujours considéré Radio Birdman comme l'un de ces sympathiques groupes de série B dont la France raffole (Fleshtones, Barracudas, Heartbreakers, etc). Mais beaucoup de lecteurs, eux, placent le groupe australien au même niveau que ceux qui les ont influencés, soit à côté des Stooges, MC5, Ramones et Blue Öyster Cult. On leur signale donc ce coffret superbement réalisé, contenant les versions australienne et américaine de "Radios Appear", le deuxième album "Living Eyes", un brûlant concert de 1977 et un DVD proposant cinq titres. Le tout bardé de bonus, inédits et prises différentes, impeccablement remasterisé. Pour les fans, c'est sans aucun doute la meilleure anthologie consacrée au groupe, et l'occasion de réécouter, avec un son parfait, les classiques que sont "New Race", "Aloha Steve & Danno", "Burn My Eye", etc, ainsi qu'une giclée de reprises sévères dont "You're Gonna Miss Me", "Shakin' Street" ou "TV Eye", au cas où l'on n'aurait pas bien compris que Radio Birdman adorait le rock de Detroit. Parfait.

"Rock Instrumentals Story"
"1934-1962"
Frémeaux & Associés

Le titre est assez fantaisiste — peut-on parler de rock and roll en 1934 ? — mais l'idée est séduisante : réunir, sur trois CD, 66 morceaux instrumentaux (bénéficiant du mastering notoirement excellent du label Frémeaux & Associés, qui trouve ici un moyen astucieux de recaser des titres sortis sur d'autres compilations maison). L'éclectisme de Bruno Blum garantit la qualité panoramique de l'ensemble : se bousculent au portillon Bo Diddley, Santo And Johnny, Eddie Cochran, Chet Atkins, T-Bone Walker, Mickey Baker, Chuck Berry, Link Wray, Dr John, les Ventures, BB et Freddy King, Albert Collins, Bob Wills et beaucoup d'autres venus de la country, du blues, du rockabilly, du surf, du ska, etc. Parfait (mais il ne faut pas y chercher de paroles renversantes).

Georgia Satellites
"GEORGIA SATELLITES"
Rock Candy (import Gibert Joseph)

Milieu des années 80... A droite, les Smiths et les Jesus & Mary Chain... A gauche, les fillettes du hair metal. Au milieu, le rock MTV désarticulé (ZZ Top, Eurythmics, Billy Idol, etc). Aux Etats-Unis comme en Angleterre, certains gugusses ont décidé que rien de tout cela ne les intéressait, et se sont mis à déterrer des albums des Stones, des Faces, de Humble Pie. Tout ce beau monde s'est acheté plein de foulards et de chapeaux et soudain, Quireboys, Dogs D'Amour, puis même Izzy Stradlin post-Guns se sont mis à faire du rock and roll comme en 1971-1973. Les Georgia Satellites étaient de ceux-là et comptaient parmi les meilleurs. Bizarrement, ce premier album que nous avions un peu méprisé à sa sortie sonne aujourd'hui comme un petit chef-d'œuvre de rock and roll stonien : d'abord, pour un disque sorti en 1986, il est étonnamment bien produit. La slide gicle de partout, les guitares sans doute en open tuning claquent. Enfin, les compositions se tiennent très dignement et la voix de Dan Baird (qui connaîtra plus tard en solo un certain succès avec son hymne crétin "I Love You Period") porte le tout avec un vrai panache, le disque se terminant sur une reprise de choix, "Every Picture Tells A Story" de Rodney Stewart. Ce classique ressort remasterisé, enrichi de titres bonus dont une version amusante de "I'm Waiting For The Man". C'est parfait pour appréhender l'hiver.

Wings
"VENUS AND MARS"
"WINGS AT THE SPEED OF SOUND"
Concord/ Universal

On a beau vouer une grande admiration à Paul McCartney ("Martha My Dear" et "She's Leaving Home" quand même, sans compter qu'il n'a jamais donné de conférence de presse dans son lit avant de déclarer la guerre finie), il faut bien avouer que les Wings ont du mal à nous exciter. Artefact rock, hobby de superstar, ce groupe a rarement produit des choses fascinantes, et ce ne sont pas ces deux disques (qui ressortent en versions simples ou ultra-luxueuses) parus en 1975 et 1976, soit à l'époque où Macca était complètement largué par rapport à ce que le rock était en train de connaître, qui risquent de faire changer notre appréciation. "Venus And Mars" convient à peu près, mais "Wings At The Speed Of Sound", reposant sur un principe démocratique de rock star blasée, déconne vraiment trop : tout le monde, y compris le tambouriniste, à le droit de prendre le micro, d'un morceau à l'autre, alors que naturellement, c'est Paul qu'on veut entendre. Bien entendu, le talent de Macca est tel que ces

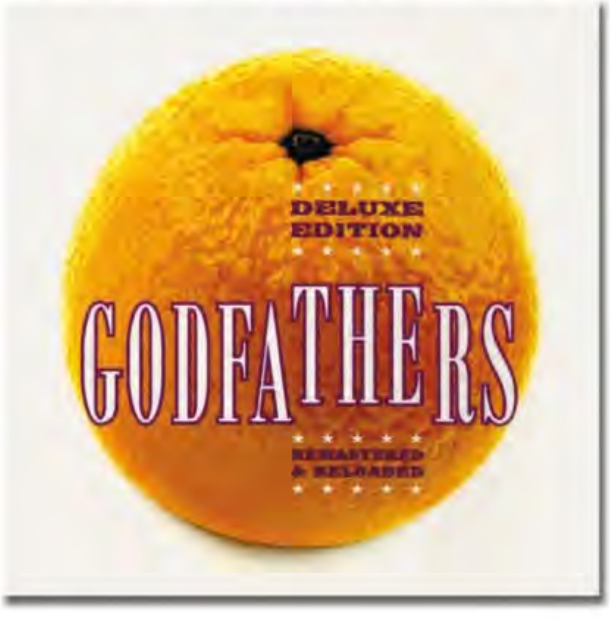
chansonnettes dépassent largement nombre de ses confrères — rien que "Rock Show" surpasse tout ce que Todd Rundgren a pu faire — mais, au regard de son vrai talent, elles restent indignes et sensiblement trop paresseuses pour être vraiment recommandables. Les deux albums, qui ressortent dans la collection *Paul McCartney Archive*, sont désormais gavés de morceaux bonus : les fans sont bien traités.

The Godfathers
"THE GODFATHERS DELUXE EDITION – REMASTERED & RELOADED"
Godfathers Recordings/ Cargo (Import Gilbert Joseph)

Avec Philippe Marie de Gibert, on a failli en venir aux mains. Nous lui soutenions que l'album dit *"à l'orange"* des Godfathers était aussi bon que le premier et classique "Birth, School, Work, Death". Lui n'en démordait pas : rien ne pouvait atteindre ces débuts exceptionnels. Eh bien nous affirmons que non seulement "The Godfathers" est aussi bon, mais qu'il est, par-dessus le marché, nettement meilleur que son prédécesseur, le surproduit "More Songs About Love & Hate". Virés de chez Epic, les Godfathers se séparaient de leurs deux premiers guitaristes pour les remplacer par un fou furieux, le dénommé Chris Burrows : un rouquin avec une afro capable de sortir un maelstrom de ses six-cordes. Avec lui, les frères Coyne sonnaient comme les Creation rejoints par Hendrix : l'album est un enfer de guitares, de riffs funky et psychédéliques, mais aussi de compositions phénoménales dont les mythiques "Free Yourself", "Strange About Today", "Help Me Now", "Losing My Mind", "She Said", et s'achève sur une apocalypse digne des Stooges, le malade "Time Is Now". Longtemps introuvable, ce disque exceptionnel ressort avec un mastering cinglé, accompagné d'un live et de quelques démos. C'est la fête.

Led Zeppelin
"LED ZEPPELIN IV" "HOUSES OF THE HOLY"
Atlantic

Voici que l'exhumation du catalogue zeppelinien orchestrée par Jimmy Page poursuit sa route et que sortent, remasterisés et enrichis de bonus, les quatrième et cinquième albums du groupe. Ici, aux rééditions, autant le dire tout net, on n'a jamais été très sensible au *sturm und drang* du Dirigeable, que ce soit les couinements de Robert Plant sonnant comme du Steve Marriott gonflé à l'hélium, des orgasmes simulés, de la fameuse batterie *super funky* de Bonham et des morceaux tubesques façon "Black Dog", "Stairway To Heaven" ou "The Song Remains The Same". On préfère les Faces, merci. Mais on apprécie des choses sur ces deux albums, que ce soit l'authentique furie de "Rock And Roll", une science savante de la prise de son comme du relief et enfin, les morceaux acoustiques à tendance folk, nos préférés, comme "The Battle Of Evermore", "Going To California", "The Rain Song" ou "Over The Hills And Far Away" (dont Jimmy Page avait déjà livré une version primitive chez les Yardbirds en fin de parcours). Sortis en 1971 et 1973, ces deux albums montraient clairement que le Zep ne se contenterait pas du hard rock pour sanglier des



PHILIPPE MANŒUVRE

PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*

EXCLUSIVITÉ FNAC

EN EXCLUSIVITÉ AVEC OUI FM

CLUB VINYL ® fnac

OUI FM ROCK&FOLK

® un label Fnac

BEASTIE BOYS

Paul's Boutique

Les trois mauvais garçons blancs déménagent à Los Angeles et signent une oeuvre majeure. De *Shake Your Rump* à *Hey Ladies* on assiste à un festival de voix nasillardes dénuées du moindre scrupule, un vrai délire funky!

JEFFERSON AIRPLANE

Live at the Fillmore 1966

Ce live incroyable, enregistré un mois après l'arrivée de Grace Slick, montre l'évolution du groupe dans le style psychédélique, juste avant que la scène de San Francisco explose à l'échelle internationale.

JOHNNY CASH

The Sun Singles Collection

L'union de Johnny Cash et de Sam Phillips (Sun Records), qui a aussi tracé la route du King, mérite d'être célébrée à maintes reprises. *Hey Porter!*, *Folsom Prison Blues* et *I Walk The Line* sont des trésors qui n'ont pas pris une ride!

THE JAYHAWKS

Tomorrow the Green Grass

Le groupe réussit à proposer du changement dans la continuité. Leurs mélodies, plus légères que par le passé, se mêlent à un véritable déluge rock'n'roll gorgé de solos, de sueur et de larsen.

ROCK&FOLK OUI FM fnac

Ardennes façon Deep Purple ou Black Sabbath, comme le montre la structure étrange de "Dancing Days", par exemple, ou les influences doo wop et jamaïcaines de "D'yer Mak'er" ou la rêverie surprenante de "The Rain Song", un morceau franchement extraordinaire. Qu'on aime ou non Led Zeppelin n'a finalement que peu d'importance : c'était un groupe brave, imaginatif, se remettant régulièrement en question et dont le catalogue est joliment déterré via ces nouvelles rééditions comprenant un CD supplémentaire de versions alternatives.

Spandau Ballet

"THE STORY"

Rhino/Warner

Décidemment, c'est la fête ce mois-ci : outre un coffret Foreigner, un autre consacré à Genesis et une compilation Queen, voici qu'on nous offre deux CD dédiés à Spandau Ballet, le groupe ultime de trompettes anglaises version eighties, à faire passer Dugland Dugland pour un orchestre subtil. Les Spandau Ballet sont intéressants à un titre historique : ils montrent comme une génération de Britanniques qui aimaient a priori de la bonne musique (la soul et Bowie) ont réussi à démouler des étrons d'une laideur et d'une puanteur exceptionnelles dès qu'ils se sont mis

à faire des disques. Les Spandau, outre un look de narvallos néo-romantiques d'un ridicule insurpassable, faisaient aussi des chansons terriblement vilaines mélangeant post-punk grandiloquent et influences vaguement funk super-terribles (voir "Chant N° 1" qu'avait adoré Weller période "The Gift").
Ce petit coffret a au moins un mérite involontaire : montrer le génie de Kevin Rowland comme celui d'Edwyn Collins.

Bashung

"FANTAISIE MILITAIRE — SUPER DELUXE EDITION"

Barclay

C'est entendu, voici l'album mirifique du génie absolu de la chanson française, déifié par l'immensité de la critique depuis la mort de Serge Gainsbourg. Un monument ayant paru en 1998, quiconque en dira du mal sera fusillé par les Inrocks... Bon, un peu de sérieux. Bashung, avec cet album effectivement consacré, met la critique à genoux. Quelques dissidents, néanmoins, refusent de plier : ils y entendent de grosses batteries poussives, de vilaines guitares avec pied enfoncé sur la pédale de distorsion, et, beaucoup plus grave, un chanteur en train de s'auto-caricaturer sérieusement via une diction ultra balisée, avec cette manie très gênante de faire traîner deux syllabes puis d'accélérer les suivantes : *"Maaaaaalax, leuuu keurdelautomat"* ; *"Maaaaalax, maaalax, léééé zomoplatt"* (bis repetitum). Et puis, cette obsession du jeu de mots post-gainsbourgeois qui aboutit, finalement, sur des textes qui ne veulent plus dire grand-chose. Les chansons (entendre mélodies) sont rares sur cet album ultra surestimé, et l'on n'en sauvera que les beaux arrangements de cordes. On apprend, sur le livret de ce coffret, que Bashung était très perfectionniste... concernant les textes de Jean Fauque. Donc, il ne les écrivait pas. Quant à la musique, il est difficile de savoir qui fait quoi, les invités eux-mêmes, dont les Valentins, avouant qu'ils avaient carte blanche. Bashung, avec un peu de retard, sacrifiait à son époque (guitares vaguement grunge sur quelques titres, drum & bass et trip-hop sur d'autres). Reste un projet vaguement cohérent, taillé pour être traité de chef-d'œuvre par la critique française (*"sombre"*, *"profond"*, *"équivoque"*), mais finalement un peu grossier (dans le sens *lourdingue*) sur la longueur. Cette réédition via un beau coffret de trois CD devrait — c'est important de le souligner — intéresser de nombreux aspirants musiciens puisqu'on y voit toute l'élaboration, supervisée par un perfectionniste ultra-maniaque, des démos aux maquettes très poussées jusqu'au résultat final. Une véritable leçon et, hélas, l'émergence de Pro-Tools, l'outil révolutionnaire qui a servi à concevoir cet album depuis devenu un classique.

The Dream Academy
"THE MORNING LASTED ALL DAY – A RETROSPECTIVE"
Real Gone (import Gibert Joseph)

Hop, un petit saut spatiotemporel dans l'Angleterre de 1985. C'est à ce moment que surgit le trio The Dream Academy, mignon groupe aux influences folk et psychédéliques se rapprochant par moments de Prefab Sprout dans sa délicatesse et son raffinement ostentatoires (mais aussi pour la production de David Gilmour sur le premier album, qui sonne étrangement comme le travail habituellement clinquant de Thomas Dolby). Cette compilation de 24 titres rend hommage au groupe subtil, auteur du tube "Life In A Northern Town" inspiré par Nick Drake. Les compositions se distinguent encore, la production, elle, a pris un léger coup de bambou.

David Wiffen
"DAVID WIFFEN"
Water (import Gibert Joseph)

Celui-là, il faut bien admettre qu'on n'en avait jamais entendu parler, et c'est une sacrée découverte. Songwriter né en Angleterre avant de filer au Canada puis aux USA, David Wiffen était doué d'une voix grave sublime, et composait des

perles de finesse folk légèrement country, un peu à la manière de Mickey Newburry. Ce premier album studio — il avait enregistré un live en 1965 — est une merveille baignant dans des arrangements de cordes superbes, et, d'ailleurs, une production globalement fascinante. Wiffen sortait cette perle en 1971 dans l'indifférence générale, et ne devait faire que deux autres albums, l'un en 1973, l'autre en 1999. Son travail est à découvrir d'urgence.

"The Songs Of Jackie DeShannon"
"VOLUME 2 - SHE DID IT !"
Ace (import Gibert Joseph)

Deuxième compilation consacrée aux chansons de la grande Jackie DeShannon et, une fois de plus, un torrent de merveilles. Interprète superbe, Jackie était aussi immensément douée pour la composition. On déguste ici un lot de pépites chocolatées, dont "He Did It" pour les Ronettes, "The Other Side Of Town" par PJ Proby, "I Shook The World" par Bob B Soxx & The Blue Jeans, "Bad Water" par Doris Duke ou l'exceptionnel "Bette Davis Eyes" par Kim Carnes, le meilleur morceau de Rod Stewart que Rod Stewart n'a pas chanté. Cette pépée blonde avait un sacré talent.

Ry Cooder
"SOUNDTRACKS"
Warner

Cette bonne nouvelle ! Les musiques de films de Ry Cooder sont réunies en un coffret. Sept CD en tout pour des choses souvent grandioses, dont beaucoup étaient devenues très difficiles à trouver. Comme la mythique BO de "The Long Riders", l'un de ses plus beaux trucs, coréalisée avec le grand Jim Dickinson. Suivent des soundtracks

de films qui ne sont pas toujours inoubliables ("Alamo Bay", "Crossroads", "Blue City", "Johnny Handsome", "Respass"), mais dont la musique est invariablement fascinante, sans oublier la légendaire BO de "Paris Texas", conçue comme une longue variation autour du thème de Blind Willie Johnson, "Cold Was The Night, Dark Was The Ground". Un cadeau inespéré pour les fans de ce musicien génial. ❑

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

MARCUS HOOK ROLL BAND

On le sait, AC/DC publie son nouvel opus, "Rock Or Bust", le premier sans Malcolm Young. Il paraissait donc essentiel de revenir sur ce qui fut le tout premier exploit discographique d'Angus et Malcolm, sous la férule de leur grand frère George et de son compère Harry Vanda, membres fondateurs des remarquables Easybeats.

Au départ de toute l'affaire se trouvent donc Harry Vanda et George Young. Les deux jeunes gens se rencontrent alors qu'ils séjournent dans un hôtel miteux à Sydney. Le premier est néerlandais, le second écossais et précédé d'une réputation de *magicien de la six-cordes*. Leurs familles viennent de débarquer en Australie, les yeux rivés vers un futur qu'elles espèrent meilleur. Harry Vanda, un grand blond nanti d'une petite expérience glanée dans la grisâtre cité de La Haye, s'est déjà acquiné avec un compatriote bassiste, Dick Diamonde. Ces trois-là s'allient donc avec Steve Wright (chant) et Gordon Fleet (batterie), des fils d'Anglais immigrés. La formation se calque sur les Beatles et devient The Easybeats. Après avoir été virée d'un pub pour des cheveux *"trop longs"*, elle réussit fin 1964 à investir un créneau permanent dans une boîte pour ados nommée The Beatle Village. Les Easybeats se contentent alors de reprendre des titres des Rolling Stones et des Pretty Things mais, un an plus tard, ils se mettent à composer sérieusement et signent avec la firme locale Albert Records. Très vite, ils deviennent le premier groupe *australien* à décrocher un tube, grâce à la très beat "She's So Fine". Coupes au bol, costumes bien taillés, le sémillant quintette déclenche l'hystérie des jeunes filles partout où il passe : les journaux parlent alors d'*Easyfever*. Après quatre numéros un dans les classements australiens placés sous la haute influence des Fab Four ("I'll Make You Happy", "Sorry"), le quintette tente sa chance à Londres, où il est totalement inconnu. Il y capte tout de même son premier véritable album avec le célèbre producteur Shel Talmy, "Friday On My Mind", vrai petit classique du courant freakbeat/ proto-psyché. La chanson-titre, cet hymne *blue collar* à l'introduction mémorable, est un immense tube un peu partout dans le monde et sera plus tard reprise par David Bowie (dans "Pin Ups").

Les autres morceaux sont quasiment tous signés par la très fertile paire Vanda/ Young : mélodies finement ciselées, parfois en mode mineur, harmonies vocales mystérieuses, guitares cinglantes, la recette fait souvent mouche ("You Me, We Love", "Remember Sam"). Mais la suite est moins glorieuse. Les cinq larrons peinent à rééditer l'exploit de "Friday On My Mind" avec "Who'll Be The One" et "Heaven And Hell", singles moins inspirés, même si la pétaradante "St Louis" (reprise plus tard par Warhorse) et "Rock And Roll Boogie" sont remarquées aux Etats-Unis. Pire, l'autonomie créatrice du duo, toujours plus prégnante, finit par provoquer la dislocation du groupe début 1969. Vanda et Young décident de demeurer à Londres, où ils vivotent comme musiciens de studio, publiant par ailleurs des titres sous d'improbables avatars (Eddie Avana, Moondance, Paintbox...). En 1972, ils font passer une démo à l'ex-Pretty Things Wally Waller, reconverti depuis peu comme producteur maison chez EMI. Deux singles sont rapidement enregistrés aux studios d'Abbey Road, "Natural Man" et "Louisiana Lady". Le premier, avec son riff d'une simplicité lumineuse, est d'ailleurs un véritable brouillon de ce qui deviendra le son caractéristique d'AC/DC. Séduits, les décideurs d'EMI réclament un album mais, petit problème, Vanda et Young sont entre-temps retournés au bercail. Waller les convainc de mettre un long-format en chantier, nom de code : Marcus Hook Roll Band. Motivé, il prend l'avion jusqu'aux Antipodes. Sur place, il investit le studio EMI de Castlereagh Street et contacte l'ingénieur du son Richard Lush, un ancien des studios d'Abbey Road. Le whisky coule à flots ininterrompus (du Jim Beam Old Grand-Dad pour les amateurs — le titre de l'album y fera référence) et les séances se déroulent dans une ambiance délurée : chaque soirée se mue en mémorable beuverie. Dans cette ambiance de fête permanente, George Young rameute ses deux jeunes frangins, Malcolm et Angus, pour tenir les guitares. Le second est alors si jeune qu'il ne boit pas (encore) d'alcool, se contentant de vider de grands verres de lait durant les bacchanales. Lorsque l'enregistrement se termine, Wally Waller emmène les bandes à Londres puis publie le disque en 1973. Il s'agit en fin de compte d'un disque très varié, partagé entre la voix virile de George Young et celle, plus blanche, de Harry Vanda. On y trouve des titres stoniens ("Watch Her Do It Now", "Goodbye Jane"), du blues-rock grognard ("Can't Stand The Heat", "Ape Man"), de grandes ballades au piano ("Silver Shoes", "Cry For Me"). Les plus intéressants, car proto-AC/DC, sont "Shot In The Head" et surtout "Quick Reaction", avec son riff à retardement et son refrain beuglé en chœur. Il est hélas impossible de savoir qui joue quoi — les protagonistes n'ayant qu'un souvenir brouillé des évènements — mais certains soli semblent clairement porter la marque d'Angus, son côté sec, nerveux, peu démonstratif ("Quick Reaction" ou "Cry For Me") tandis que les rythmiques au cordeau de Malcolm sont déjà présentes. L'expérience demeure évidemment sans suite. La paire Vanda/ Young se consacre désormais entièrement à la production. La même année, Malcolm et Angus fondent AC/DC. La suite est connue. En septembre 1974, Bon Scott rejoint le groupe et les six premiers opus d'AC/DC (jusqu'à "Powerage") seront d'ailleurs mis en boîte sous la direction éclairée de l'omnipotent duo Young/ Vanda (Rose Tattoo, Stevie Wright, John Paul Young) qui fera un retour décapant à la fin des seventies sous l'avatar synthétique de Flash And The Pan.

OÜI FM

5ÈME ÉDITION

FESTIVAL BRING THE NOISE

MUSIC TO THE MAXIMUM

ÉCOUTEZ OÜI FM ET GAGNEZ VOS PLACES

DANKO JONES	**LOFOFORA**	GROUPE SECRET
BLACK BOMB A	**TAGADA JONES**	**LOADING DATA**
THE TREATMENT	**AQME**	**SPARK GAP**
28 NOVEMBRE	**14 DÉCEMBRE**	**18 DÉCEMBRE**
DIVAN DU MONDE	**DIVAN DU MONDE**	**POINT ÉPHÉMÈRE**

ENORME TV · INFO CONCERT COM · ALL THE RAGE TV · ROCK FOLK · digitick.com · ROCK UR LIFE · METAL OBS' · MYROCK · MTV PULSE

UN ÉVÉNEMENT OÜI FM. RETROUVEZ TOUTES LES FRÉQUENCES ET LES WEBRADIOS SUR WWW.OUIFM.FR

AKATOA RCS PARIS B 434 403 283

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Les barbus de Kadavar

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

OASIS
"(What's The Story) Morning Glory ?"
Big Brother

Six mois après "Definitely Maybe", c'est l'autre grand classique des frères Gallagher qui revient en double vinyle, près de vingt ans après un unique tirage extrêmement limité. Le premier album d'Oasis avait fait du groupe les porte-parole de la jeunesse britannique avec ses hymnes à la décadence, le deuxième allait lui faire atteindre l'ubiquité à force de tubes universels capables de toucher toutes les générations. "Wonderwall", "Don't Look Back In Anger", "Champagne Supernova", ballades taillées pour les stades, ont fait du groupe un des mastodontes des années 90. Hormis ces classiques, l'album propose de jolies choses ("Cast No Shadow", "She's Electric") mais aussi quelques moments de remplissage qui le rendent inégal. Il reste toutefois un classique qu'on est heureux d'enfin pouvoir apprécier en vinyle.

IRON MAIDEN
"Iron Maiden"
"Killers"
"The Number Of The Beast"
"Piece Of Mind"
"Powerslave"
"Somewhere In Time"
"Seventh Son Of A Seventh Son"
"Live After Death"
Parlophone

A l'inverse d'Oasis, Iron Maiden ne fait pas dans la parcimonie. Le plus grand des groupes de heavy metal anglais propose en cette fin d'année une réédition de l'intégralité de son catalogue des années 80, soit pas moins de huit albums et 19 singles. Une orgie de disques que le groupe a passé deux ans à préparer. Le son a été remasterisé à partir des bandes analogiques et on retrouve ici les pochettes originales des disques (et non celles retravaillées pour les remasters CD de 1998) qui sont magnifiques en grand format vinyle. Avis aux âmes sensibles que le metal exalté du groupe repousse : les deux premiers albums d'Iron Maiden (avant Bruce Dickinson) sont d'excellents disques de hard rock nerveux.

IGGY & THE STOOGES
"Raw Power"
Music On Vinyl

Le débat fait rage chez les fans des Stooges depuis de nombreuses années : quelle est la meilleure version de "Raw Power" ? L'originale produite par David Bowie où on entend si peu la section rythmique des frères Asheton, ou le mix proposé en 1997 par Iggy Pop, ultra compressé, qui envoie tous les vumètres dans le rouge de la première à la dernière seconde ? La réédition que propose Music On Vinyl devrait satisfaire les indécis : chacune des versions officielles de l'album est proposée sur un disque de vinyle rouge. En plus de ces deux galettes, on a droit à un livret copieux qui retrace la genèse du disque et explique le pourquoi de ces deux versions. Dans les deux cas, "Raw Power" reste un disque brutal et, osons, séminal.

THE HEADS
"Everybody Knows We Got Nowhere"
Rooster

Introuvable depuis sa sortie en 2000, le deuxième album des Heads de Bristol fait

partie de ces disques révérés au sein de certaines communautés mais inconnus du grand public. Disque culte du mouvement stoner, "Everybody Knows We Got Nowhere" est un disque de grands malades, un assaut sonique dense et labyrinthique à la fois. En gros, ça sonne comme du Hawkwind joué par les Stooges, et cette réédition tant attendue est une des meilleures nouvelles de cette fin d'année.

ATOLL
"Musiciens - Magiciens"
Replica

Le label français Replica se spécialise dans l'exhumation de perles oubliées du répertoire psychédélique et progressif hexagonal. C'est le cas d'artistes tels qu'Etron Fou Le Loublan (du folk avant-gardiste au chant scandé), Zao (jazz-rock cérébral fait par des ex-Magma) ou Atoll (rock progressif virtuose à mi-chemin entre Ange et Yes) que le label réédite avec soin (les pochettes bariolées sont superbes, le son et le packaging impeccables). De tous ces disques aussi cultes qu'obscurs, certains gagneraient franchement à le rester, mais ces rééditions sont une fenêtre étonnante sur le monde du prog français des années 70. Un cauchemar de rocker, mais un must pour les amateurs de signatures rythmiques déroutantes qui seront enchantés de la qualité de ces rééditions.

Nouveautés

HALASAN BAZAR
"How To Be Ever Happy"
Requiem Pour Un Twister/ Moon Glyph

Remarqués l'an dernier avec leur premier album "Space Junk" qui mêlait rêveries cosmiques et pop lumineuse, les Danois de Halasan Bazar sont un des jeunes groupes psychédéliques les plus prometteurs. Leur premier recueil de chansons, uniquement publié en cassette en 2012, bénéficie aujourd'hui d'une véritable sortie vinyle. Une aubaine car "How To Be Ever Happy" est un bel album de folk psychédélique nourri d'harmonies aériennes ("Scroll Down") et où règne une douce mélancolie ("Mountaintops").

OS NOCTAMBULOS
"Corsica Garden"
Evil Hoodoo

Malgré son nom à consonance ibérique, Os Noctambulos est un groupe français qui officie dans la scène garage parisienne depuis presque deux ans. Dotés en Nick Wheeldon d'un chanteur anglais, le quatuor propose sur son premier album une dizaine de chansons psychédéliques courtes et efficaces. On pense aux Seeds ("Devil Don't Hide"), à We The People ("It Scares Me"). "Corsica Garden" brille par la qualité de son interprétation — mention spéciale au jeu de guitare sinueux de Valentin Buchens — qui fait de cet album un disque vivant et emballant (et non un vain exercice de style rétro).

Photo Bruno Berbessou

BLUES PILLS
"Blues Pills"
Nuclear Blast

Virés sans sommation de Radio Moscow en 2011, les frangins Zach Anderson Cory Berry ont joliment rebondi en formant Blues Pills avec la chanteuse *joplinienne* Elin Larsson et le guitariste français Dorian Sorriaux. Leur excellent premier album regroupe le meilleur des singles et EP qu'ils ont publiés depuis leur formation ("Black Smoke", "Devil"). Quand la machine tourne à plein régime ("High Class Woman"), le blues-rock lourd de Blues Pills est irrésistible.

KADAVAR
"Live In Antwerp"
Nuclear Blast

Leurs récentes performances en festival (aussi bien au Hellfest qu'au Lévitation d'Angers) l'ont démontré : les barbus de Kadavar sont un des meilleurs groupes du moment à voir sur scène. Un fait que l'album "Live In Antwerp" vient appuyer avec vigueur. Exclusivement disponible en vinyle, le disque voit le groupe allemand étirer ses morceaux stoner tout en gardant la puissance qui a fait sa réputation. Certains titres, tels que "Black Sun" ou "Eye Of The Storm" gagnent à l'exercice. Impressionnant.

INFINITY BROKE
"River Mirrors"
Infinity Broke

Nouveau projet du folk-singer australien Jamie Hutchings, Infinity Broke avait fait belle figure cet été au festival de Binic avec son post-punk tourmenté. Le premier album du groupe, fait de mélodies tortueuses ("No Mirrors Here") et d'ambiances automnales ("Termites"), confirme cette belle impression.

45 tours

VAGINA TOWN
"Ecstasy"
Kythibong

Auteurs d'un EP remarquable il y a quelques années, Vagina Town franchit un palier avec cet excellent single. A la face A rock'n'roll et accrocheuse ("Ecstasy") répond une face B sombre et angoissante ("Comedown"). Un groupe à suivre.

JOHN KRAUTNER
"Northwood"
Chatham

Terminons sur une note sucrée avec John Krautner, légende du rock garage de Detroit (avec The GO), dont le premier single solo est un ravissement. Ce "Northwood" à la couleur bubblegum annonce un album du même acabit.

Club Vinyl FNAC

JEFFERSON AIRPLANE
"Surrealistic Pillow"
Music On Vinyl

Deuxième album de Jefferson Airplane mais premier avec Grace Slick en tant que chanteuse, "Surrealistic Pillow" est un des premiers manifestes psychédéliques de l'histoire du rock. Tout ici exsude le LSD et l'hédonisme hippie : folk-rock aux guitares cristallines, chœurs chaleureux, textes transgressifs. Le prototype de centaines d'albums à venir durant les années Woodstock. Célèbre pour son tube "Somebody To Love", l'album contient l'hymne "White Rabbit", une des plus grandes *drug songs* de tous les temps dont le texte détourne "Alice Aux Pays Des Merveilles" pour inciter la jeunesse à s'ouvrir les portes de la perception. L'édition exclusive à la Fnac est proposée sur vinyle rose.

PATTI SMITH
"Horses"
Music On Vinyl

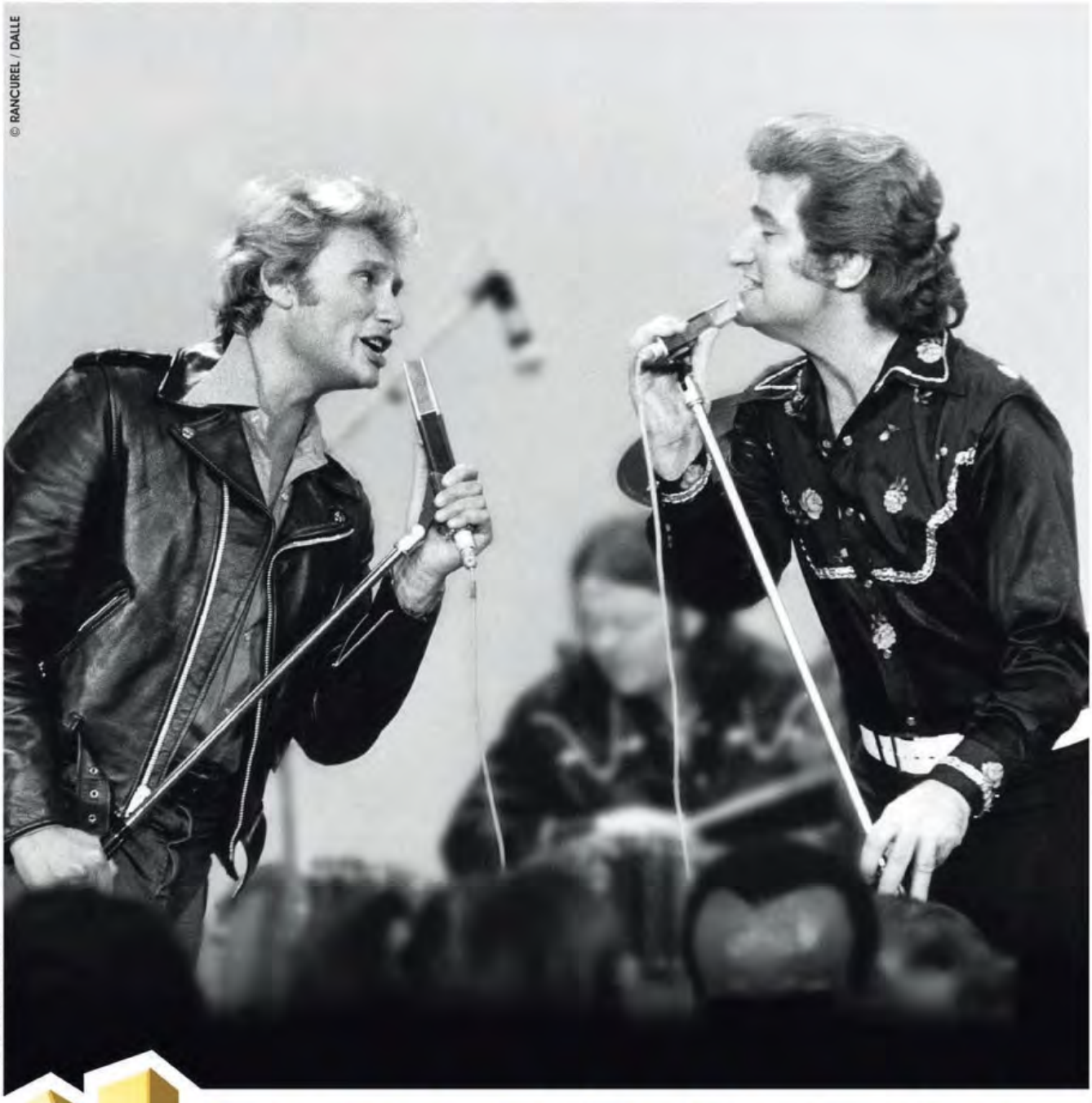
1975, New York. Du CBGB s'échappe le son d'un groupe de rock'n'roll mené par une chanteuse habitée. Initiateurs de la flamme punk de la ville, Patti Smith et son groupe furent les premiers de cette scène à signer sur une major. Leur premier album est un de ces grands disques qui jalonnent l'Histoire du rock, un manifeste poétique et rock'n'roll d'où émerge une artiste unique qui sait manier les mots autant qu'elle sait créer de la tension. A l'image de sa pochette qui présente Patti Smith boudeuse, "Horses" est un disque frondeur dont le sommet reste cette relecture de "Gloria" de Them en hymne païen. L'édition exclusive de la Fnac propose le disque sur vinyle transparent.

THE DAMNED
"Machine Gun Etiquette"
Let Them Eat Vinyl

Troisième album des Damned, "Machine Gun Etiquette" succédait à un hiatus d'un an durant lequel le groupe pensait s'être dissous pour de bon. Après l'insuccès de leurs projets personnels, c'est avec fraîcheur et enthousiasme que les Damned réunifiés ont sorti en 1979 cet album aujourd'hui considéré comme un grand classique. Libérés, les Damned s'adonnent ici à leurs genres musicaux favoris et mêlent avec succès punk ("Love Song"), pop psychédélique ("These Hands"), rock garage ("I Just Can't Be Happy Today") et power pop ("Smash It Up"). Cette édition double propose de nombreux bonus (avec notamment leur reprise de "Ballroom Blitz" avec Lemmy Kilmister à la basse) sur vinyle multicolore.

ELVIS PRESLEY
"50,000,000 Elvis Fans Can't Be Wrong"
Music On Vinyl

Lorsque sort cet album en 1959, Elvis Presley n'est plus le jeune loup qui effrayait les parents de son déhanché lascif mais l'artiste le plus populaire du pays. Un *all American boy* aimé et admiré de tous qui, comme les jeunes de son âge, a mis sa carrière entre parenthèses afin d'accomplir son service militaire de deux ans. Une période durant laquelle de nombreux singles enregistrés avant son départ furent publiés. Cette compilation à la pochette légendaire regroupe tous ses tubes qui ont affolé les charts ("I Need Your Love Tonight", "A Big Hunk O' Love") et où Elvis est meilleur que jamais. Cette édition, exclusive de la Fnac, propose le disque sur vinyle doré et offre de nombreux titres bonus.



© RANCUREL / DALLE

De Bonneville Orlandini

NOSTALGIE

LES CHANSONS DE VOS LÉGENDES

JOHNNY HALLYDAY & EDDY MITCHELL

ÉCOUTEZ GRATUITEMENT NOSTALGIE EN TÉLÉCHARGEANT L'APPLICATION SUR
Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google play
Disponible sur le Windows Store

Sur la vague

THE STRANGLERS

"Rattus Norvegicus" *United Artists*

PREMIERE PARUTION AVRIL 1977

Au commencement était Jet Black.
Un personnage anglais illettré, marchand de glaces, déjà âgé de trente ans lorsque notre histoire commence, du côté de 1974. Jet Black (de son vrai nom Paul Brian Duffy) a un bon business, de jolis revenus. Le départ de sa femme l'encourage à laisser tomber son job et devenir batteur professionnel. Incroyablement, il profite de son business pour recruter un à un les futurs *Etrangleurs*. Cela se passe dans la région de Guildford (au début le groupe s'appelle The Guildford Stranglers). Nous sommes en 1975 et il ne passe pas grand-chose en musique. Cornwell est un garçon étrange, bon chanteur. Diplôme de chimiste en poche, il revient de Suède avec sa guitare, écrivant des chansons. Il a même un temps monté un groupe avec Richard Thompson (Emil And The Detectives). La recherche d'un bassiste dure de longs mois. Au final, un étudiant français né à Londres, Jean-Jacques Burnel, pris en stop, s'avère également passionné de musique. Il est sur le point de partir au Japon pour s'initier au karaté. Burnel accepte d'essayer la basse et dès la première répétition, quelque chose se met instantanément en place. Burnel a un jeu de basse hors du commun, énorme, métallique et lead, et il donne au groupe un son précis et unique. Les Stranglers recherchent un organiste, embauchent Dave Greenfield sur annonce dans Melody Maker. Durant tous ces mois, Jet Black héberge les trois autres, les aide financièrement et permet au groupe d'exister et de donner ses premiers concerts locaux.
L'époque n'est absolument pas encore au punk.

Ce qui est notable c'est qu'un certain nombre de groupes (Sex Pistols, Clash, Stranglers, etc) répètent tous dans leur cave avec l'envie d'en découdre. Les influences des Stranglers sont clairement les Doors ou Music Machine, groupes psychés à claviers. Jet Black a joué du jazz autrefois et saura faire preuve de subtilité aussi.
Sur la foi de spectacles assez corrosifs, The Stranglers signent avec Albion Music, tourneur qui leur ouvre les pubs de Londres. En rivalité permanente avec Dr Feelgood, ils seront eux aussi signés chez United Artists sur la foi d'un concert historique au Nashville (Noël 1976).
Ici les Stranglers rencontrent un petit bonhomme bougon, barbichu, ancien ingénieur de T Rex, nommé Martin Rushent. Le gars est nerveux, il a du talent, est ouvert et deviendra producteur des Buzzcocks, Generation X, 999, XTC, Stranglers et même de deux albums de Téléphone ("Crache Ton Venin" et "Au Cœur De La Nuit").
Du 20 décembre 1976 au 28 janvier 1977, les Stranglers peaufinent leur premier effort, qui donne une idée assez exacte des concerts de l'époque. Une époque qui est définitivement au punk. Le premier Stranglers sort le 15 avril 1977. Il monte immédiatement dans les hit-parades. C'est un disque violent, brutal et méchant qui correspond parfaitement aux critères et surtout aux attentes de l'époque.
Le son du quatuor reste unique, mordant, avec un leadership de la basse, instrument clef du mythe Stranglers. Jeune, beau, sauvage et fier, Jean-Jacques Burnel est certainement un énorme argument pour le groupe. Archétype du punk sexy, il sera nommé *Etalon 1977* par le NME.
A l'écoute de l'album, The Stranglers est un groupe qui ne mâche pas ses mots et semble surtout avoir des problèmes avec la gent féminine, les deux tiers des chansons exposant les difficultés rencontrées par les musiciens avec diverses filles, dames, femmes, ladies. Une journaliste bien connue se fait vertement remettre en place ("London Lady").
Dès le premier morceau, "Sometimes", l'auditeur se retrouve en pleine scène de ménage chez les Cornwell... "Peaches" est un pur fantasme de plage sexy. Deux chansons apocalyptiques échappent à cette thématique quelque peu machiste : "Goodbye Toulouse" qui reprend les Centuries de Nostradamus et imagine la destruction de la Ville Rose, et "Down In The Sewer" qui est le clou final du disque.
Beaucoup de gens comparaient les punks à des rats des villes (et beaucoup de punks se baladaient avec des rats dans leur Perfecto). Les Stranglers décrivent sur ce long morceau de bravoure une plongée onirique dans les égouts de la grande cité. Cette grande fresque de presque huit minutes se subdivise en quatre parties : la chute/ les égouts/ sortir de là/ le Bal des Rats.
Alors que les Sex Pistols lambinent sur leur album, alors que les autres membres de la vague punk bricolent et rament en studio, The Stranglers émerge comme un groupe majeur. Surfant sur la vague, "Rattus Norvegicus" se vend à un million d'exemplaires et dès lors, pendant une décennie, The Stranglers donneront deux cents concerts par an. L'album devait s'intituler "Dead On Arrival", idée à laquelle le groupe préfère "Rattus Norvegicus", nom du rat d'égout en latin taxidermiste.
L'album reste 34 semaines dans les meilleurs ventes. La présence du chiffre romain *IV* sur la pochette devait induire nombre de gens en erreur. A ce jour, on ne sait toujours pas ce que ce chiffre faisait là. ❑

TALISCO

"Talisco nous transmet ses envies de grands espaces. Son univers electro-pop teinté parfois de folk ou de new wave nous hynoptise." *L'OFFICIEL*

05.11 – Papiersaal – *Zurich*
06.11 – Metropop Festival – *Lausanne*
21.11 – Festival Nouvelles Voix – *Villefr. sur-Saône*
23.11 – Black XS Festival – *Paris*
03.12 – L'Exit 07 – *Luxembourg*
04.12 – Das Bett – *Frankfurt*
05.12 – Beatbol – *Dresden*
06.12 – Zeche – *Bochum*
12.12 – l'EMB – *Sannois*
13.12 – la Clef – *St-Germain-en-Laye*
16.12 – le Brise-Glace – *Annecy*
18.12 – le Victoire 2 – *Montpellier*
19.12 – le Cargo De Nuit – *Arles*
14. & 15.01 – Eurosonic – *Groningen*
23.01 – Canal 93 – *Bobigny*
24.01 – Salle Félix Arnaudin – *St-Paul*
30.01 – l'Etincelle – *Rosporden*
04.02 – la Lune des Pirates – *Amiens*
06.02.15 – la Luciole – *Alençon*
07.02.15 – Folk en Scène – *Trignac*
27.02.15 – les Hivernales de l'Usine à Gaz – *Nyon*

PREMIER ALBUM "RUN" DISPONIBLE

infos & dates sur TALISCOMUSIC.COM

Bobun · TROIS · 20 · inRockuptibles · DEEZER · 4

Qualité France

par H.M.

Comme les autres

On a pu constater que l'autoproduction est souvent perçue avec condescendance, ne serait-ce qu'à travers la question qu'on nous pose régulièrement : *"Comment pouvez-vous écouter tant de disques artisanaux et inégaux ?"* La réponse est toujours la même : *"Comme les autres disques produits par les majors*

Le quatuor lorrain **Grand Blanc** se réclame de la cold wave et de Joy Division mais entend en donner un équivalent francophone en s'inspirant notamment de Bashung. Son EP quatre-titres se montre à la hauteur de ce défi et les textes (chantés à deux voix, féminine et masculine) sont en osmose avec l'option new wave à synthés vintage et avec la froideur d'une démarche évoluant entre réminiscences pop, néo-slam et litanies obsédantes *("Grand Blanc", Entreprise/ Third Side ✆ 01.43.55.23.62, distribution Sony Music).*

Rock'n'Roll Dream est un quatuor (originaire du Sud-Est) dont la particularité est de rassembler des musiciens de générations différentes, allant des *vieux de la vieille* expérimentés (chant, guitare) à un jeune et fougueux batteur de seize ans. Leur premier album met en évidence ce qui les réunit : une passion intacte pour un rock'n'roll proche de ses racines, qu'ils adaptent via leurs compositions originales, tout en s'offrant le luxe d'une reprise risquée (mais aboutie et enregistrée live) du titre fondateur d'Elvis Presley, "That's All Right" *(Rock'n'Roll Dream, ✆ 06.50.32.35.56).*

La Canaille correspond au projet d'un rappeur-slammeur originaire du Liban mais installé dans le Jura où il concocte des albums en lançant des passerelles entre les genres musicaux. Ainsi, pour ce nouvel essai (le troisième à ce jour), il s'est entouré de plusieurs DJ et musiciens chevronnés, dont Serge Teyssot-Gay ou Sir Jean (du Peuple de L'Herbe) : il soigne ainsi des ambiances prenantes qui sont au service de textes haut-de-gamme, animés d'un souffle poétique transcendant le quotidien et ses révoltes *("La Nausée", La Canaille ✆ 06.82.97.80.36, distribution L'Autre Distribution).*

Moins de deux ans après sa formation, **Metro Verlaine** sort un second EP cinq-titres. Dès l'ouverture tressautante et obsédante où la voix sinue sur un riff de guitare repris en boucle ("Factory Boy"), le trio d'Evreux dépote avec conviction un rock garage anglophone, et l'utilisation d'une boîte à rythme renforce l'aspect bricolo qui colle à son projet et à ses options musicales. Il emporte l'adhésion grâce à ses compositions alertes et au timbre particulier d'un chanteur très convaincant *("Somethin' Else", Metro Verlaine ✆ 06.16.92.69.94).*

***et pour lesquels le tri est tout aussi indispensable."* Et les réussites du secteur indé sont d'autant plus délectables qu'elles surviennent par surprise et s'affranchissent des impératifs commerciaux. Démonstration avec les huit sélectionnés du mois parmi les cinquante-neuf arrivages à la rédaction.**

Issu d'Aurillac, **Adam Wood** s'est déjà fait remarquer avec un essai folk-rock réalisé en solitaire. Pour son premier album, il prend de l'ampleur en s'entourant de quatre musiciens et en durcissant le ton : dans la foulée d'une introduction pétaradante et jouant la carte de la superproduction à l'américaine ("Tender Love"), il délaisse le folk au profit d'un boogie-rock anglophone qui fait la part belle aux guitares enfiévrées, aux mélodies attrayantes et à sa voix élégante *("Hang On", Freemount Records/ Modulor ✆ 06.32.08.15.18).*

Le rock helvétique a trouvé sa nouvelle sensation avec **Disagony** (en activité depuis 2009). Son premier album (anglophone) est une réussite : âpre et tendu, il impose d'emblée la puissance d'un rock convulsif teinté de punk, qui sait aller à l'essentiel sans se perdre dans des méandres démonstratifs. Friand d'uppercuts sonores bien contrôlés, il est porté par l'impact d'une chanteuse/ guitariste qui évolue de la séduction écorchée à la hargne déchaînée. Ce premier album existe également en vinyle *("Venom Dish", Grant Box ✆ 49.176.323.26.776).*

Le premier album de **Twister Cover** permet de répondre à une question existentielle : que deviennent les rockers indécrottables après la disparition du groupe dans lequel ils officiaient ? Ils s'acoquinent avec des collègues tout aussi accro qu'eux et poursuivent l'aventure au sein d'un nouveau groupe. Tous les musiciens de ce quintette d'Orléans fondé en 2011 ont œuvré au sein d'autres formations (comme Les Privés ou Backsliders) et continuent de payer leur tribut à un rock anglophone varié et tonique qui connaît ses classiques *("Machines", Twistercover Association ✆ 07.70.82.69.15).*

Souvent chroniqué dans cette rubrique pour ses précédents essais, le trio **Whodunit** (de banlieue parisienne) a attendu quatre ans pour sortir son troisième album. Et le *"garage blues punk"* dont il se réclame n'a rien perdu de sa vigueur : les morceaux attaquent à l'estomac et installent des atmosphères déjantées, souvent frénétiques, parfois retenues, et parmi les compositions originales (et anglophones), la reprise d'un classique des Cramps relève de l'évidence, tout comme le soutien d'un célèbre label havrais *("Welcome To... Part Three", Closer Records ✆ 06.24.33.77.62).* ❑

ADRIEN GALLO

LE PREMIER ALBUM **SOLO**
DU LEADER DES **BB BRUNES**

INCLUS LES TITRES
MONOKINI ET **CROCODILE**

ALBUM DISPONIBLE

« *Adrien Gallo œuvre explicitement dans la séduction et se repositionne en crooner pop dans un environnement musical raffiné* »
ROCK·FOLK

« *(...) stylo en verve, mélodies affutées, Adrien Gallo livre un disque singulier et émouvant.* »
GLAMOUR AIME

WARNER

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

TAMPA RED

HUDSON WHITTAKER

1904 (Georgie) - 1981 (Illinois)

Ses parents s'appellent Woodbridge. Les voilà décédés.
Une grand-mère Whittaker, qui vit dans les faubourgs de Tampa (Floride) ramasse l'orphelin. D'où *Tampa*. Et *Red*, comme on disait des Noirs dépigmentés qu'on supposait presque roux. Hudson n'avait pas la peau très brune, ni les traits particulièrement africains. Traînait-il une hérédité séminole ? Il avait bien enregistré un "Seminole Blues" en 1937, mais c'était le nom d'un train qui lui prenait sa bien-aimée. Le *sorcier de la six-cordes* est un guitariste central à Chicago, mais aussi dans l'histoire du blues. Juin 1928 : "How Long Blues". Le duo piano/ guitare Leroy Carr/ Scrapper Blackwell invente le blues du Nord chez Vocalion. Hudson, en tandem avec le pianiste Tom Dorsey, reprend la formule et lance sa fusée pour le même label en octobre : "It's Tight Like That", futur grand standard noir des années 30, futur grand standard blanc des années 40. "Tight" est le premier *race* qui fasse sonner la guitare métallique à table dorée que National vient de mettre en circulation. Avec son résonateur tricône, elle joue nettement plus fort qu'une sèche ordinaire. Hudson a besoin de cette puissance pour percer sous le piano, d'autant qu'enregistrés avec les presse-purée de l'époque, les pianos tintent comme des enclumes. Trafic serré de plans, courtes lignes de basse, traits de slide, un accord de ponctuation jeté au vol dans le dégagement, le sorcier a un jeu aussi complexe que celui de Scrapper Blackwell, le bottleneck en plus. L'auriculaire chromé, il beurre le manche corde à corde, note à note, moelleux comme un Hawaïen. Une longue procession de slideurs sortira de ce bottleneck urbain. Le premier d'entre eux, Elmore James, saura quoi faire d' "It Hurts Me Too".
A Chicago, Hudson était d'abord entré dans l'orchestre de la diva Ma Rainey. Dorsey, lui, composait pour sa rivale Trixie Smith. Les deux hommes sont si bien assortis que l'avisé Mayo Williams, nez chez Vocalion, leur propose d'enregistrer *le* disque. Le premier chèque pèse 2400 beaux dollars. C'est bien. Le tiroir-caisse va carillonner non-stop jusqu'en 1932, "Selling That Stuff", "Beedle Um Bum", "No Matter How She Done It", 90 faces sous crédit des Hokum Boys, du Tampa Red's Hokum Jug Band ou des Black Hillbillies avec Frankie *Halfpint* Jaxon, un feu-follet qui chante comme une jeune fille et qui se pâme avec une volupté burlesque. A eux trois, ils massacrent le "How Long" de Carr et Blackwell.

Hudson tire de son kazoo des vibratos altiers de trompettiste. Il slide avec une minauderie enfantine et sophistiquée, parfait contrepoint à ce chant boudeur dans lequel passent toute sorte d'obscénités, "It's Tight Like That" et "Let Me Play With Your Poodle" pour les plus explicites. Ce vaudeville intime et grivois rafraîchit un vieux mot usité dans les premiers temps du *blackface*, dont on avait perdu le sens et l'objet : *hokum*, qu'on traduirait aujourd'hui par *olé-olé*. Leur nom de *Hokum Boys* les démarque du blues, un style de plus en plus associé à la chiourme des campagnes en-deçà de la ligne. Chicago est une ville de jazz, gaffe à ne pas débouler là-dedans comme un cueilleur de coton. En 1932 Dorsey considère que le blues est mort et s'en va régénérer le gospel, une musique plus propice aux malheurs du temps. Hudson rame un peu, gratte pour Sonny Boy I ou Memphis Minnie, puis son épouse, Frances Whittaker, entre en scène. C'est elle qui pousse le sorcier chez Bluebird où il demeure jusqu'en 1953, tamponnant de nouveau son nom dans les charts à bras raccourcis : "Anna Lou Blues", "It Hurts Me Too" et son écho "When Things Go Wrong With You", "Love Her With A Feeling", "Let Me Play With Your Poodle", 200 faces de mieux pour Hudson. Avec sa bande, Broonzy, Memphis Slim, Sonny Boy, Big Maceo, ils sont les cakes du ghetto. Le Chicago Five, module de sessions, devient le navire amiral d'un blues de pointe dernier cri : saxo, contrebasse, batterie, harmo (Sonny Boy ou Walter Horton), piano comme signe extérieur de richesse (Big Maceo ou Little Johnny Jones) et Hudson qui met sa guitare au jus. Dans sa grande maison de la 35e Rue, il accueille tous les bluesmen qui débarquent du Delta pour une séance chez Bluebird, Elmore James, Muddy Waters, et leur donne le gîte et le couvert sur le chéquier du patron, Lester Melrose. En 1956, Frances emporte dans sa tombe les beaux jours de Hudson. Il fond dans les liqueurs et la folie pendant 19 ans. Il commence déjà à s'éteindre en 1961, quand Bluesville sort "Don't Tampa With The Blues", l'un des deux albums du revival, retombées d'une carrière qui a explosé en plein vol cinq ans plus tôt, rock'n'roll triste, chef-d'œuvre malgré lui. Hudson joue un hokum sans joie, "Tight" et "Poodle", le kazoo pleurnicheur et la voix hagarde, comme ralentie par une absence qui donne, du coup, une valeur introspective presque embarrassante à ce très grand disque de blues. Ensuite, ça va *serrer un max* jusqu'en 1981, *beedle-um-bum*. BG

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Cher Erudit...

Je me demande pourquoi on ne parle pas plus d'ANGE qui est là depuis des lustres à nous régaler avec son rock inspiré, tellement à part. Pourriez-vous revenir sur la carrière de ce groupe toujours en activité ?

■ JEAN-FRANÇOIS *(courriel)*

C'est vrai qu'Ange occupe une place à part dans le paysage du rock français, ce qu'il revendique d'ailleurs, depuis plus de quarante-cinq ans, le groupe ayant été formé en 1969. Ange fonctionne comme une communauté dont les ramifications sont innombrables, se rassemblant autour de concerts, de magazines, de livres pour partager une vision de la musique et de la vie sans tenir aucun compte des modes et des critiques. Quoi que l'on puisse penser de la théâtralisation de ses spectacles et de son obsession pour le Moyen Age et les contes paysans, Ange a été un des groupes majeurs de la scène française des années 70 et demeure toujours un des plus populaires. D'autre part, les frères Décamps se présentent toujours comme des défenseurs de l'esprit populaire de la campagne et de la province en opposition au parisianisme endogame des journalistes, notamment des rock-critics. Pourtant, dès leur début, ils furent soutenus par Jean-Bernard Hebey à RTL et Jacques Chabiron de Rock&Folk, puis feront les couvertures de Best et de Rock&Folk.

Le parcours d'Ange, parsemé de galères, de difficultés financières, de contrats léonins et de tournées sans fin, se confond aussi avec celui de dizaines d'autres formations de rock qui eurent bien du mal à faire accepter leur musique dans la frileuse France pompidolienne puis giscardienne.
Né le 11 août 1946 à Héricourt dans la Haute-Saône, le chanteur à la voix puissante et expressive, également claviériste, Christian Descamps et le guitariste Jean-Michel Brézovar (né le 12 février 1950 à Valdoie, Belfort), décident, en 1969, sous l'influence des Moody Blues, de donner une nouvelle orientation à la formation Les Anges, qui écumait les bals du samedi soir et les soirées dansantes dans la région de Belfort et avait déjà enregistré un 45 tours EP 4-titres en 1967. Ils s'associent alors avec le frère de Christian, Francis, claviériste (né le 17 mai 1952 à Héricourt). Auparavant, ce dernier faisait partie des Pare-Chocs, puis d'Evolution. Christian Décamps, qui sera le principal parolier du groupe, avait déjà écrit un spectacle antimilitariste, "La Fantastique Epopée Du Général Machin", qui, joué le 31 janvier 1970 à Belfort, attire l'attention des médias. Ange est alors formé des frères Décamps, de Brézovar, du batteur Gérard Jelsch, du bassiste Patrick Kachanian et du chanteur Jean-Claude Rio qui partira peu après. Le manager en est Jean-Claude Pognant *alias* Jean-Claude Vincent qui les fait engager au Golf Drouot à Paris.
A cette époque, outre "La Fantastique Epopée...", le groupe reprend des titres de King Crimson, de Traffic et des Moody Blues. Manager, mais aussi producteur, chanteur, organisateur de festival, journaliste, Pognant, qui s'est un temps occupé de Gene Vincent et de Vince Taylor, a également créé un petit label, CAEPE Records, sur lequel sortiront trois disques : un album du rocker Sonny Burgess, un 45 tours de Introversion, groupe acid rock de Claude *Chouchou* Demet, et un autre 45 tours, le premier pour Ange, "Israel"/ "Cauchemar", deux extraits du spectacle. Par la suite, le producteur fondera deux autres maisons de disques indépendantes, Arcane et Crypto, assurant la promotion de nombreux adeptes du rock progressif et de Little Bob Story à ses débuts.
Peu après l'enregistrement du single, Kachanian est remplacé par Daniel Hass. En 1971, Ange gagne le tremplin du Golf Drouot, qui offre au vainqueur un contrat avec la maison de disques Philips, débouchant donc sur un nouveau single, "Tout Feu Tout Flamme" (arrangements de Gérard Manset).
1972 est l'année du premier album, "Caricatures" (Philips F 72), du rock progressif chanté en français incluant de longues plages comme "Dignité" et "Caricatures". Ne pouvant s'offrir un Mellotron, Francis Décamps trafique un orgue Viscount pour obtenir les mêmes effets. Très vite, on a comparé les prestations du groupe à celles du Genesis de Peter Gabriel par la théâtralisation apportée par les frères Décamps à leur jeu de scène.
En 1973, Ange rencontre le succès lors de concerts en Angleterre, en particulier au festival de Reading.

Photo DR-Archives Rock&Folk

Et il effectue une percée commerciale en France avec une reprise de "Ces Gens-Là" de Jacques Brel sur l'album "Le Cimetière Des Arlequins" (Philips F 73). "Au-Delà Du Délire" (Philips F 74) est souvent considéré comme son meilleur album avec des thématiques médiévales et rurales, des textes inspirés et lyriques, mais évitant l'emphase qui appesantira plusieurs des œuvres suivantes. Cet énorme succès populaire propulse Ange vers la première place dans les référendums comme dans les chiffres de vente en France. Guénolé Biger remplace Jelsch à la batterie : "Emile Jacotey" (Philips F 75). Jean-Pierre Guichard à la batterie : "Par Les Fils De Mandrin" (Philips F 76) ; "Tome VI", un double live (Philips F 77) qui marque la fin de la première époque, la plus emblématique du groupe. Claude Demet à la guitare et Gérald Renard à la basse : "Guet-Apens" (Philips F 78), qui l'éloigne un peu de l'image *baba cool* dont il est, jusqu'alors, souvent affublé, de façon peu justifiée. Après un temps de séparation, Robert Defer aux guitares, Didier Viseux à la basse : "Vu D'Un Chien" (Philips F 80) ; "Moteur !" (Philips F 81). Avec Serge Cuenot (guitare), Laurent Sigrist (basse) et Jean-Claude Potin (batterie) : "A Propos De...", un album de reprises (Philips F 82) ; "La Gare De Troyes" (Philips F 83) ; "Fou !" (Trema F 85). Avec Francis Meyer (batterie) et Martine Kesselburg (chant) : "Egna" (Trema FR 86) ; "Tout Feu Tout Flamme" (Marianne F 87). Retour de Daniel Haas, de Jean-Pierre Guichard et de Jean-Michel Brézovar qui partage les guitares avec Robert Defer : "Sève Qui Peut", également un livre et une musique de ballet (Celluloid F 89) ; "Les Larmes Du Dalaï Lama" (Philips F 92). Retour de Gérard Jelsch : "Rideau", live (Philips F 95) ; "Un Petit Tour Et Puis S'En Vont", double live de 1995 (Sergent Major Company F 95) ; "A... Dieu", live (Sergent Major Company F 96). Séparation de Christian et de Francis. Ange renaît avec Christian, son fils Tristan (claviers et chant, né le 4 août 1972 à Belfort), Hassan Hajdi (guitare), Thierry Sidhoum (basse) et Hervé Rouyer (batterie) : "La Voiture A Eau" (Un Pied Dans La Marge/ Musea F 99) ; "Rêves Parties", double live (Un Pied Dans La Marge F 2000) ; "Culinaire Lingus" (Un Pied Dans La Marge F 01) ; "Tome 87" live (Musea F 02). Avec Benoît Cazzulini (batterie) : "?" (Un Pied Dans La Marge F 05). Avec Caroline Crozat (chant) : "Souffleur De Vers" (Un Pied Dans La Marge/ Artdisto F 07) ; "Le Tour De La Question", live en Belgique en 2007 (Un Pied Dans La Marge/Artdisto F 07) ; "Souffleurs De Vers Tour", CD + DVD (Un Pied Dans La Marge F 09) ; "Le Bois Travaille, Même Le Dimanche" (Un Pied Dans La Marge F 10) ; "Escale A Ch'tiland", double CD + DVD live (L'Autre Distribution F 12) ; "Moyen-Age" (Un Pied Dans La Marge F 12) ; "Emile Jacotey Résurrection", les chansons de l'album de 1975 réenregistrées avec quatre nouveaux titres (Un Pied Dans La Marge/ Verycords F 14).

Compilations : "Live-En concert 1970-1971", les premiers concerts d'Ange sortis contre l'avis de groupe (RCA F 78) ; "Vagabondages" (Philips F 89) ; "... Mémo" (Philips F 94) ; "Ad Libitum", coffret 3-CD (Universal F 99). Le groupe possède bien sûr son site, mais aussi son magazine, au titre toujours provocateur et ironique, Plouc Magazine. Parallèlement à son activité avec Ange, Christian Décamps a créé

Christian Décamps & Fils dès 1979 : "Le Mal d'Adam", avec Claude Demet, mais Tristan ne joue pas encore dans le groupe (Philips F 79) ; "Juste Une Ligne Bleue", apparition de Tristan au chant (Philips F 90) ; "Nu", Tristan membre à part entière (Musea F 94) ; "V'soul" (Musea F 95) ; "3e Etoile A Gauche" (Sergent Major Company F 97) ; "Poèmes De La Noiseraie" (Un Pied Dans La Marge F 98) ; "Murmures" (Musea F 04). Un disque solo pour Christian : "Psychédelice" (Musea F 08). Par ailleurs, il a écrit plusieurs livres en rapport avec les thématiques d'Ange.

Tristan Décamps : deux albums studio, "Le Jouet" (Musea F 01) et "Le Bruit Des Humains", superbe disque renouvelant avec une approche actuelle le meilleur de ce qu'a produit la galaxie Ange (Autoproduit/lebruitdes humains.com F 13).

Francis Décamps : "Histoire De Fou" (Philips F 79) ; "Vie En Positif" (Marianne F 90) ; "Décamps La Joie - Epicier Marchand d'Rock" (Celluloid F 93) ; "A Vous Mes Voyageurs" (Celluloid F 95) ; "Hommage A Roger Comte" (Musea F 97) ; "Revisite Caricatures" (Arts En Avant F 12). Depuis 2008, avec Jean-Philippe Suzan, il a formé le groupe Gens De La Lune.

Jean-Michel Brézovar : "Rue Du Salbert" (Crypto F 78).

Daniel Haas : Yves Hasselmann & Daniel Haas, "Couleurs Du Temps" (Crypto F 78).

Enfin, décédé depuis, Jean-Claude Vincent avait édité en 1996, sur Crypto, un très intéressant livre de mémoires, "Seventies", dont une bonne partie est consacrée à son aventure avec Ange, véritable plongée dans l'univers du rock français des années 70. ❑

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH L'UNIVERS DU LIVRE

Bob Seger "Ride Out" Capitol
John Mellencamp "Plain Spoken" Republic

John Hiatt est décidément à l'honneur en ce moment, entre son brillant nouvel album pour le label New West et la reprise, par son acolyte du Michigan, du titre "Detroit Made" en ouverture. Pour son premier album depuis 8 ans, une chose est sûre, Bob Seger est en forme ! Sorti en préambule de sa tournée marathon aux USA, avec le J. Geils Band en première partie sur certaines dates, "Ride Out" pose d'emblée les jalons: varié, rock, blues, roots, épique, guitares en avant, mélangeant reprises choisies (John Hiatt donc, mais aussi Steve Earle, Woody Guthrie / Jeff Tweedy / Jay Bennett, Kasey Chambers) et originaux rigoureux ("Hey Gypsy", un hommage à Stevie Ray Vaughan, le meilleur titre de l'album ?).. L'attente a du bon lorsque se profile un album de cet allant et de cette qualité. Seger annonce que cela pourrait être le 18ème et dernier album... peut-être, nous verrons bien, en attendant il remplit tout à fait son office, 35 minutes de rock comme savent toujours nous le proposer ses pairs Bruce Springsteen, Tom Petty et John Mellencamp, pour ne citer qu'eux. Rock is not dead.

John Mellencamp, également, a une actualité du tonnerre: il nous avait gratifié au début de l'été d'un live inédit de la tournée 2003 qui avait sommeillé sur une étagère pendant trop longtemps. Gabegie réparée. Et puis, hop, un nouvel album studio dans la foulée. "Plain Spoken" est dans la continuité de ses dernières œuvres produites par T. Bone Burnett, mais cette fois, l'homme préfère nous offrir ce qui pourrait être la suite musicale de "Lonesome Jubilee". Grands moments.

S'il est nécessaire de le préciser, il n'est pas obligatoire d'atteindre dignement l'âge de la retraite pour proposer de nouveaux projets musicaux pertinents (Bob Seger vient d'avoir 69 ans, Mellencamp quant à lui en a 62 !!): Jonny Kaplan signe une petite merveille d'Americana avec son 4ème album en 20 ans intitulé "Sparkle and Shine" où l'on retrouve notamment Rami Jaffe (The Wallflowers, Foo Fighters) et Daryl Hannah, sa femme.

en vente dans les magasins GIBERT JOSEPH L'UNIVERS DU LIVRE

Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-ferrand • Poitiers
Beauvais • Chalon sur Saône • Macon • St Germain en Laye • Orgeval

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Psychotico-passionnel

Alléluia de Fabrice du Weltz

Oh mince ! Encore un film sans Hobbit laid et sans robots cons ! Et même pas en 3D en plus, quel scandale... Fabrice du Welz croit donc encore au vrai cinéma, lui. Celui où chair envieuse et âmes torturées synthétisent les émotions humaines les plus enfouies... Le numérique est son ennemi, les grains sont ses amis... Dès son premier essai, "Calvaire", ce cinéaste belge frondeur et ultra cinéphile mettait son petit coup de gégène en faisant dans l'horreur sociale transcendée. Comme une version revisitée d'un de ses films fétiches, "Massacre A La Tronçonneuse", qui ressort en salles en ce moment pour ses 40 ans de vie. Comme certains de ses collègues impolis (Pascal Laugier via "Martyrs", Gaspar Noé via "Irréversible"), du Welz secoue donc le spectateur dans leurs sens interdits. En prouvant (pour schématiser) que *boue, sang* et *amour* peuvent être compatibles. Que le cinéma instinctif et sensitif peut aussi nous amener dans des contrées intérieures bien plus planantes qu'un voyage spatial désincarné en compagnie de "Gardiens De La Galaxie" têtes-à-claques. Avec son deuxième long métrage, "Vinyan", du Welz a injustement désorienté public et critique via ce *very bad trip* arty qui a valu au film un bide notoire mais dont l'aspect post-Werner Herzog (celui d' "Aguirre La Colère De Dieu") était pourtant sacrément culotté. Toujours est-il que du Welz, histoire de prouver qu'il pouvait être rentable, s'est ensuite essayé au cinoche mainstream avec "Colt 45", polar teigneux sorti cet été en tout anonymat (pas cool, la Warner !) et dont le tournage très houleux aura finalement échappé à ses concepteurs/ cinéphages (du Welz et son scénariste Fathi Beddiar). Dommage, car "Colt 45", film bâtard — il y a des choses magnifiques dedans — aurait pu être totalement *friedkinesque* dans le sens "Police Fédérale Los Angeles" du terme, si on leur avait lâché la grappe sur le plateau et au montage. Totalement traumatisé par cette expérience, du Welz a pensé arrêter son métier dans un premier temps.

Puis s'est remis d'aplomb en faisant son John Carpenter... Entendre par là qu'après le four de son pourtant génial "Les Aventures De Jack Burton", monsieur *Halloween* est revenu au petit budget de ses débuts en lâchant sa bombe "Prince Des Ténèbres". Une pelloche très habitée, tournée pourtant avec le budget coke quotidien de Tony Montana. Exactement comme "Alléluia". Un film-catharsis que du Welz a façonné en état extatique sans savoir — ... ou peut-être que si, d'ailleurs ! — qu'il allait devenir son meilleur. Car "Alléluia" a une grâce infinie. Shooté donc en pellicule, ce qui lui donne aussi cette aura quasi miraculeuse. Comme le duo Cattet/ Forzani qui ont également tourné leurs giallos fétichistes ("Amer", "L'Etrange Couleur Des Larmes De Ton Corps") en 16 mm, du Welz a fait de même. Histoire de rappeler que ce format magnifie nettement plus les chairs que n'importe quel zombie putréfié de "World War Z". Du Welz s'est donc inspiré d'un célèbre fait divers meurtrier des années 40 (qui donna lieu à deux chefs-d'œuvre : "Les Tueurs De La Lune De Miel" et "Carmin Profond") qu'il ré-ancre dans les décors ombrageux des Ardennes belges. Soit la rencontre psychotico-passionnelle entre une mère esseulée en manque d'amour fou et un escroc/ gigolo arnaqueur de veuves. Une love story déviante avec annihilation de morale et apartés sanglants. Même si, comme le précise le réalisateur : *"Je ne suis pas pour filmer des actes violents, je suis là pour filmer des basculements."* Des basculements d'âmes et de corps extraordinairement défendus par un duo d'acteurs s'impliquant jusqu'aux abords de la folie : le fascinant Laurent Lucas, dont la filmographie est décidément portée vers toutes les formes de démence ("Calvaire", "Tirésia", "Dans Ma Peau", "Lemming") mais aussi et surtout l'hallucinante Lola Duenas, actrice espagnole méconnue en France qui se donne avec un tel aplomb psychotique dans le pétage de plomb qu'elle semble être fin prête pour remplacer Isabelle Adjani dans un éventuel remake du "Possession" de Zulawski. Deux acteurs stupéfiants (qui ne seront évidemment jamais nommés aux César) porté par les images *out of this world* de Manu Dacosse qui avait déjà apporté toute sa sensorialité dans les giallos de Cattet et Forzani. Son culot de faire baigner à ce point le spectateur dans les grains de la pellicule ajoute à l'étrangeté salvatrice d' "Alléluia". Un conte pervers qui, malgré sa noirceur ambiante, finit par donner une étonnante énergie. Normal : c'est un film, un vrai *(en salles le 27 novembre)* ! ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros
+ Le DVD
"Plains, Trains and Eric"

69 € seulement
au lieu de ~~99,95 €~~
soit **30%** de remise

Dieu en Orient

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

❑ **OPTION 1** 1 an /12 N° + 4 CD Sampler pour **60 €** au lieu de 74,80 € soit près de **20 % de réduction.** ROFP14DA

❑ **OPTION 2** 1 an / 12 N° + 4 CD Sampler + le DVD "Plains, Trains and Eric" ❒ Blue Ray ou ❒ DVD **69 €** au lieu de 99,95 € soit **30% de remise**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France métropolitaine 2014.** DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/12/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90 € et le Blue Ray à 25.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Chasseur de scoop psychopathe

Quand Vient La Nuit

télévisuel en suivant un escroc à la petite semaine qui filme des accidents de la circulation. Des images gore qu'il revend ensuite à une petite chaîne de télé locale portée sur les sujets à sensations. Histoire de niquer la concurrence, notre paparazzi du sang non coagulé monte un coup fumant le jour où il tombe par hasard sur un braquage sanglant... Regard halluciné, Jake Gyllenhaal interprète ce chasseur de scoop psychopathe avec une telle froideur et une telle détermination qu'il réussit à faire plus peur que Freddy Krueger et Jason Voorhees réunis. Sauf qu'il utilise une caméra en guise d'arme blanche. Allant crescendo jusqu'à un final impoli, "Night Call", entre suspense et coup de théâtre, rappelle aussi en boucle que les vrais coupables sont ceux qui regardent ces images. Donc nous *(en salles le 26 novembre)* !

Quand Vient La Nuit

La noirceur ambiante de "Quand Vient La Nuit", premier long métrage américain du Belge Michael R Roskam (repéré avec son formidablement teigneux "Bullhead") a comme un petit air des drames nihilistes de James Gray. Comme si chaque personnage portait le poids du monde sur ses épaules. Ici un barman solitaire (Tom Hardy, le prochain *Mad Max*), son cousin et employeur (James *Tony Soprano* Gandolfini dans son dernier rôle), une jeune femme traumatisée par la gent masculine (Noomi Rapace, la spationaute de "Prometheus") et un loubard flippant dont le moindre regard provoque des frissons à 3 km à la ronde (Matthias Schoenaerts, le *Bullhead* précédemment cité). Des laissés-pour-compte qui vont s'engoncer dans une sordide histoire de blanchiment d'argent et de braquage de bar tout en devant rendre des comptes à des mafieux locaux de Brooklyn. Chaque individu existe donc à fond, tout enfermé qu'ils sont dans leurs peurs, leurs psychoses et leurs doutes. Au point de provoquer une compassion extrême, même si certains d'entre eux naviguent sévèrement entre le Bien et le Mal. Dans le genre, le génial Tom Hardy compose un dur à cuire tendre et gauche, dont le mix de timidité en amour et d'assurance en baston rappelle le Stallone du premier "Rocky". A croire que ce film vient directement des seventies *(actuellement en salles)*...

God Help The Girl

Night Call

Scénariste de gros films hollywoodiens ("Jason Bourne : L'Héritage", "Real Steel" et le sympa "Freejack", film de SF avec Mick Jagger en roue libre), Dan Gilroy se met au long métrage avec cette attaque en règle du voyeurisme

Night Call

God Help The Girl

Après son concert parisien du 31 octobre, Stuart Murdoch revient début décembre, mais avec un film. Si le leader de Belle And Sebastian avait déjà plaqué quelques-unes de ses compositions dans des comédies provos bien ficelées ("Sans Sarah Rien Ne Va", "Juno"), voilà qu'il se teste pour la première fois derrière la caméra avec cette charmante comédie teenage et musicale au look très sixties. En suivant la destinée d'une jeune femme mélancolique qui rêve de devenir chanteuse en montant son groupe pop dans un Glasgow estudiantin, Murdoch fait dans le fétichisme nostalgique.

Raconté tout en chansons pop colorisées façon "Les Demoiselles De Rochefort", découpé comme de bons vieux scopitones d'antan, rythmé comme les *Beatles movies* de Richard Lester ("Help !" attitude !), "God Help The Girl" est un *feel good movie* doux, magnifié par la craquante beauté d'Emily Browning (si destroy dans "Sucker Punch", si nue dans "Sleeping Beauty") et qui porte ici une succession de vêtements et de minijupes sortis droit du Swinging London. Craquant *(en salles le 3 décembre)*.

White God

Dans sa première partie, "White God" fait penser à "L'Incroyable Randonnée", gentille production Disney des sixties où un chien errant tente de retrouver son maître. Puis ça dévie sévère... Ici, le bâtard du film, abandonné en pleine rue suite à un arrêt gouvernemental (qui n'accepte plus que les chiens de race à demeure) se met à déambuler sur le bitume. Après diverses rencontres et mésaventures, le toutou est attrapé par des éleveurs de chiens de combat. De brave Rintintin pacifiste, il devient alors une redoutable bête à tuer tendance Cujo... "White God" du Hongrois Kornél Mundruczó est un incroyable road-movie à poils où la caméra (Dieu sait comment) se colle au cul, aux cuisses et dans l'âme du chien. Au point de le faire passer pour un véritable être humain. En plus d'être un formidable exercice de style d'une incroyable maîtrise technique, "White God" dénonce également les tares de la société (égoïsme, violence, etc), jusqu'à son final démentiel, équivalent canin de... Spartacus *(en salles le 3 décembre)* ! ❑

White God

23E FESTIVAL BIARRITZ AMERIQUE LATINE

Pas facile de sortir en salles le cinéma d'Amérique latine. D'où ce festival qui, depuis bientôt un quart de siècle, réussit à faire la promotion de films difficiles venus des pays voisins de celui d'Obama et de McDonald's. Comme "RETOUR A ITHAQUE" de Laurent Cantet, sur les désillusions d'un pays (Cuba) racontées par cinq vieux amis fêtant leurs retrouvailles sur une terrasse de la Havane (le film a obtenu l'Abrazo d'or de cette année et sort en salles le 3 décembre). Ou encore le mignon tout plein "CANADA MORRISON" de l'Argentin Matías Lucchesi et sa petite fille partant à la recherche de son père qu'elle n'a jamais connu. Un film curieusement co-produit par Metaluna, boîte de production française spécialisée dans le fantastique et l'horreur (en salles le 19 novembre) ! Etonnant aussi est "Mr KAPLAN" de Alvaro Brechner où un vieil homme un peu gâteux et pas mal parano se met en tête de traquer un prétendu nazi avec moins d'énergie (vu son âge) que Dustin Hoffman dans "Marathon Man". "Mr Kaplan" représentera d'ailleurs son pays (l'Uruguay) pour les Oscar 2015. Des films qui — ça fait plaisir — remplissaient systématiquement les 1000 places de la salle de la Gare du Midi de Biarritz . Y compris l'ultra jouissif "LES NOUVEAUX SAUVAGES" de l'Argentin Damián Szifron, suite d'historiettes hilarantes, hargneuses et sociétales dont le ton tragi-comique fait ouvertement renaître la comédie à sketches italienne des années 60-70. Et qui a obtenu son prix ultra mérité du Public !

PROVOGUE

JOE BONAMASSA

DIFFERENT SHADES OF BLUE

LA NOUVELLE PÉPITE DU SUPER HÉROS DU BLUES !

Alors qu'en juin dernier il bouclait sa première véritable tournée française (sept Zénith !), le magicien de la guitare est de nouveau sur le devant de la scène avec la sortie de « *Different Shades Of Blue* ».

Cette fois Bonamassa, qui est aussi un fabuleux chanteur, ne se limite pas qu'au blues et explore d'autres sons, réalisant ainsi le disque le plus ambitieux de sa carrière.

DISPONIBLE EN CD DIGIBOOK 64 PAGES ÉDITION LIMITÉE
EN VINYLE, VINYLE PICTURE DISC EDITION LIMITÉE
LE 22 SEPTEMBRE

WARNER MASCOT LABEL GROUP www.mascotlabelgroup.com

woodbrass.com Eagletone GUITAR ROCK&FOLK 20 minutes OUI FM

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Grindhouse déviant

Le Canardeur

Carlotta

Avant de devenir le paria number one de Hollywood après l'échec monumental de son pourtant impressionnant "La Porte Du Paradis" (un des plus gros bides de l'histoire du cinéma), Michael Cimino était considéré comme le petit génie du moment. Aussi indispensable dans le cinéma américain des années 70 que Stanley Kubrick ou Francis Ford Coppola. Principalement à cause de son "Voyage Au Bout De L'Enfer", le meilleur film jamais réalisé sur l'avant, le pendant et l'après-guerre du Vietnam. Mais quatre ans avant d'envoyer De Niro combattre dans les rizières, Cimino avait fait un premier film devenu culte : "Le Canardeur", dont on préfèrera le titre original, "Thunderbolt & Lightfoot", surnoms des deux personnages de ce road-movie mélancolique et amusé. Le premier, Thunderbolt (Clint Eastwood), braqueur de banques renommé qui tente d'échapper à ses complices, croise donc le chemin du second, Lightfoot, jeune aventurier hilare, charmeur et un peu foufou, qui vit sa vie au jour le jour. Désormais acolytes, les deux compères vont se mettre en tête de récupérer un magot laissé en planque dans une école... Cimino, tout comme il le fera dans ses films suivants, filme en scope les magnifiques paysages d'une Amérique rurale qui semble refléter ce sentiment de liberté absolue ressenti par ses personnages. Et qui donne au film, sous ses dehors de ton tragi-comique, la vision d'un Eden à jamais disparu. Quasi métaphysique et indémodable

Terreur Extra-Terrestre

Crocofilms

Saluons d'emblée l'arrivée de *Crocofilms*, petit éditeur spécialisé (comme Artus et Le Chat Qui Fume) dans le cinéma grindhouse déviant. Tel "Terreur Extra-Terrestre", petite série B de 1980 qui fit naguère sensation lors d'une des soirées mythiques du festival du film fantastique du Rex. Mis en boîte par Greydon Clark, stakhanoviste de l'horreur à deux balles — voir "Uninvited" et son chat de gouttière psychopathe qui extermine les passagers d'un bateau de plaisance ! — "Terreur Extra-Terrestre" marqua les fans du genre pour deux raisons : 1) Son casting composé de vraies trognes en totale roue libre : Martin Landau (futur Bela Lugosi du "Ed Wood" de Tim Burton), Neville Brand (le cinglé à la faux du "Crocodile De La Mort" de Tobe Hooper) et surtout l'émacié Jack Palance. 2) Son propos proche, avec sept ans d'avance, du "Predator" de John McTiernan. Soit un extraterrestre en visite sur Terre qui chasse (par pur sadisme) des êtres humains dans une région paumée de Californie. Une créature justement jouée par Kevin Peter Hall... futur interprète de "Predator" ! Mais ce sont surtout les séquences gore qui donnèrent à ce sympathique "Without Warning" (titre original) son statut de film culte. Lorsque le mutant des étoiles, au vague look d'extraterrestre de Roswell (une influence ?) balance — façon Ninja — *des étoiles de mer cannibales* venant se planter dans la chair de ses victimes pour leur pomper le sang... Pas aussi classe qu'un Bergman, mais ça le fait !

Fat City

Wild Side

Boxeur amateur au temps de sa jeunesse, le grand cinéaste John Huston réalise en début de fin de carrière (1972), cet hommage sentimental et nostalgique au ring où un ex-champion des gants de cuir décide de se remettre au combat, histoire de sortir de son alcoolisme et d'oublier un brin la mort de sa femme. Considéré comme étant l'un des meilleurs films sur la boxe (avec, pour faire court, "Raging Bull", "Rocky" et "Gentleman Jim"), "Fat City" (sorti en salles sous le titre "La Dernière Chance") scrute, sur un ton quasi documentaire, les petits combats de seconde zone, à mille lieues des exploits mythiques de Mohamed Ali ou Marcel Cerdan. En insistant sur la dureté de ce sport avec le côté déprime et anti-glamour qui l'accompagnent, "Fat City" se fit (injustement) bouder par le public de l'époque. Pour le rôle principal, Huston, après s'être fait rembarrer par ce cinglé de Marlon Brando, le remplaça au dernier moment par l'excellent Stacy Keach, futur héros de la série popu "Mike Hammer" qui trouve le rôle de sa vie. Un semi-*loser*, proche, dans son état mental, des antihéros à la mode du cinéma américain des années 70 (genre Al Pacino dans "L'Epouvantail" ou, plus ambigu, De Niro dans "Taxi Driver"). Comme d'hab, Wild Side rend hommage à ce classique un peu oublié via un DVD collector accompagné d'un livre de Samuel Blumenfeld revenant sur la genèse du film avec moult histoires et anecdotes.

Edge Of Tomorrow

Warner

Tom Cruise est un cas. Car quelle star d'aujourd'hui peut s'enorgueillir de rester constamment au sommet du box-office depuis plus de trente ans ("Risky Business" son premier succès, datant de 1983). Qui plus est, Cruise ne tourne jamais de vraies daubes. Surtout dans la science-fiction... Ainsi, après "La Guerre Des Mondes", le magnifique délire parano/ fin de monde de Spielberg et le très planant "Oblivion" qui renvoyait à la SF métaphysique post-Kubrick, voilà que *Mister Dents Blanches* étonne de nouveau avec "Edge Of Tomorrow" de Doug Liman. Comme un clone futuriste de "Groundhog Day", classique de la comédie américaine des années 90 où Bill Murray revivait sans cesse la même journée. Ici, Cruise, guerrier maladroit qui tente de contrer la terre envahie par des extraterrestres, meurt dès les premières minutes du film. Pour renaître et re-mourir indéfiniment dans une boucle spatiotemporelle sans fin qui lui permet au moins d'affiner ses méthodes de combat face à l'envahisseur. Jouant admirablement avec les ellipses et les situations rocambolesques "Edge Of Tomorrow" contrairement à une grande partie des blockbusters de SF décérébrés (au hasard : "Transformers 1", "2", "3", "4"), joue avec la rapidité d'esprit et de logique du spectateur qui tente — en vain — de chercher les failles dans cette histoire d'espace temps. Or, le script, excellemment écrit, ne permet aucune échappatoire illogique dans l'absurdité ambiante. ❑

Bonheur

Eric Clapton
"PLANES, TRAINS AND ERIC"
Eagle

Le 30 mars 2015, Eric Clapton aura 70 ans. Il sera loin d'être le seul rocker dans son cas puisque Rod Stewart, Pete Townshend et Neil Young, pas vraiment au hasard, célébreront également leur septième décennie sur Terre l'an prochain. Mais depuis 2013, *Dieu* (c'est le surnom du guitariste) est turlupiné. Pas par sa santé puisque, hormis quelques rhumatismes et douleurs au dos, il va bien. Pas par sa famille car, depuis le début des années 2000, il est le papa de trois jeunes filles qui, visiblement — on les aperçoit dans ce film — le comblent de bonheur. Enfin, à croire le Top 50 des personnalités les plus riches du Surrey (pas exactement le coin le plus pourri d'Angleterre), Eric Clapton n'a pas de problème d'argent puisque, au même titre que des membres des Who, Beatles, Rolling Stones et de Queen, Duran Duran ou Pink Floyd, il y figure en honorable position. Non, ce qui tracasse l'ancien guitariste des Yardbirds, Bluesbreakers et de Powerhouse, Cream ou Blind Faith (on arrête là — l'énumération de toutes les formations avec lesquelles il a collaboré pourrait remplir cette rubrique), c'est son âge et les questions qu'il suscite irrémédiablement. Disons une surtout qui intéresse au plus haut point tous les amateurs de sa musique : à quoi rimera de continuer de jouer le blues-rock après soixante-dix ans ? D'arpenter les scènes du monde entier ? De voyager, dans les conditions d'un milliardaire, certes, mais quand même ? En pleine jeunesse, Mick Jagger avait déclaré qu'il ne se voyait pas dans la peau d'un Rolling Stones après trente ans. Personne, et encore moins à Rock&Folk, ne lui en veut d'avoir parlé un peu vite. Mais dans "Planes, Trains And Eric" (clin d'œil au film de John Hugues ?), la question de la validité et de la justification d'une carrière de rocker une fois passé (de dix ans ici) l'âge de la retraite est centrale. Au point que, du même coup, il plane un drôle de parfum de nostalgie sur ces plus de deux heures trente de programme (bonus compris). Sobre et efficace, le film de David Maxwell met l'accent sur des prestations livrées en février 2014 par Eric Clapton au Japon, pays qu'il a toujours considéré comme son second. Sur le plan musical, bien sûr, puisqu'il y a joué la première fois en 1974 et que, lors de ce récent périple, il s'est produit pour la quatre-vingt-sixième fois au Nippon Budokan de Tokyo (atteignant par la même occasion le record de deux cents concerts au Japon).
En comparaison, on peut signaler que *Slowhand* (c'est son autre surnom) a autant joué au Pays du Soleil Levant qu'au Royal Albert Hall. Oui, on a bien affaire à un gros bosseur. Ce qui est également développé par Clapton dans ses interventions parlées entre les titres, au-delà de sa réelle passion pour le Japon, sa culture et même sa cuisine, c'est le respect que lui inspire le bushido (le code moral des samouraïs qu'on retrouve dans toutes les strates de la société nippone) en grande partie inculqué par Mister Udo, promoteur de ses concerts là-bas depuis qu'il y a posé son ampli. Il en parle avec la sagesse d'un homme revenu de l'enfer des excès en tous genres (surtout liquide dans son cas...) et ce n'est pas peu fier que Mister Udo en remet une couche sur leur amitié indestructible dès qu'on lui tend le micro. Preuve que Clapton est bien dans ses pompes et ne ressent certainement pas le besoin de tirer la couverture à lui (bien qu'il soit coproducteur du film), ses musiciens s'expriment longuement et très tôt dans "Planes, Trains And Eric". Logiquement, ils sont émus à l'idée que cette tournée japonaise pourrait être la dernière (même s'ils donnent l'impression de ne pas vraiment y croire) et semblent sincères lorsqu'ils signalent que ce qui leur manquera autant que la musique, en cas de retraite de leur boss, c'est l'esprit de camaraderie qui règne parmi eux sur la route, un truc que l'argent, tout ne serait donc pas perdu, ne peut ni acheter ni financer. Pas exactement maladroits sur leur instrument, Steve Gadd (batterie), Nathan East (basse) et Paul Carrack (orgue Hammond) manient aussi très bien l'anglais pour faire passer des sentiments que n'importe quel leader rêverait d'inspirer. Comme toujours lorsqu'on s'attarde sur une galette d'Eric Clapton, avec ou sans images, on constate que le niveau des treize titres live proposés dans leur intégralité ("Tell The Truth", "I Shot The Sheriff", "Layla", "Tears In Heaven", "Cocaine", "Hoochie Coochie Man"...) est très élevé. La plupart proviennent des concerts japonais et les derniers témoignent du passage de la tournée par Singapour, Dubaï et Bahreïn où Clapton s'est produit en tant qu'invité du prince. On devine d'ailleurs que si le guitariste devait effectivement mettre bas les marteaux l'an prochain, et refuser d'embarquer pour une longue série de dates, il fera certainement de temps à autre une petite exception pour se produire dans un lieu où l'argent n'est pas un problème et n'a pas d'odeur. Pas pour conforter sa position dans le classement des riches, mais tout simplement pour que son jeu continue d'en valoir la chandelle.

Jeff Beck
"LIVE IN TOKYO"
Eagle

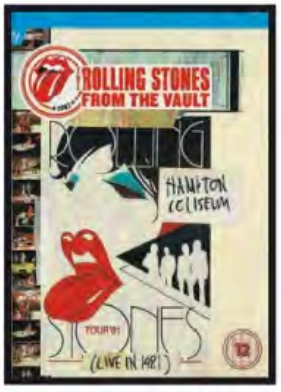
Alors qu'elles ne tiennent qu'au hasard, il convient de reconnaître que certaines parutions vont dans le sens de l'histoire. Ainsi, on se souviendra que fin 2014, tandis qu'on déplorait la disparition de Jack Bruce et que Jimmy Page était en promo mondiale pour évoquer la magnificence du catalogue de Led Zeppelin remasterisé, Jeff Beck publiait un autre film de concert stupéfiant. Quelque part, Cream et Yardbirds sont terriblement d'actualité. Ces rares détracteurs auront beau estimer que rien ne ressemble plus à un set de Jeff Beck qu'un autre, ceux qui aiment vraiment la musique et les gens qui la jouent seront ravis de pouvoir apprécier, dans des conditions optimales, le nouveau groupe de Jeff qui offre une dimension supplémentaire à son répertoire. Et pourtant, passer après le précédent (avec Vinnie Colaiuta à la batterie et la formidable Tal Wilkenfeld à la basse) avait tout du défi. Mais force est de constater ici que le batteur Jonathan Joseph et la bassiste Rhonda Smith (souvent associée à Prince avec qui elle a joué près d'une décennie) font mieux qu'abonder dans le sens de la fusion du patron, mise en exergue dans "You Know You Know" du Mahavishnu Orchestra ou "Stratus" de Billy Cobham. Entre autres sommets atteints au Tokyo Dome City Hall le 9 avril 2014, on notera les ballades "Where Were You" (extraite de "Jeff Beck's Guitar Shop" de 1989), "A Day In The Life" (présente sur l'album hommage à George Martin) et "Cause We've Ended As Lovers", signée Stevie Wonder et extraite de "Blow By Blow", paru en 1975. En bonus de ce programme de près de deux heures, un bref commentaire audio, par la nouvelle formation, sur certains morceaux joués.

Alice Cooper

"RAISE THE DEAD – LIVE FROM WACKEN"

UDR

Actuellement en tournée marathon avec Mötley Crüe (dont ce serait la der des ders), Alice Cooper n'a pas encore eu le temps de mettre la touche finale à son album de reprises de classiques du rock (un hommage à ses potes de boisson décédés : Keith Moon, Marc Bolan, Harry Nilsson, John Lennon...), qui ne verra donc pas le jour avant 2015 (sa parution devrait également être accompagnée d'une série de concerts à base de covers). En attendant, UDR, le label des légendes du rock, publie en DVD+CD et Blu-ray la récente prestation du Coop à Wacken. Depuis 1990, le festival allemand dédié au metal a accueilli toutes les gloires, confirmées ou en devenir, du genre, et ce live est le premier d'une série dans l'esprit des concerts de Montreux distribués par Eagle. Agrémenté d'une interview d'une vingtaine de minutes, "Raise The Dead – Live From Wacken" est une version longue du spectacle que les spectateurs du festival Art Rock ont eu la chance de voir cette année à Saint-Brieuc. Sans claviers, mais avec trois guitares tenues par les furieux Ryan Roxy et Tommy Henriksen, et la blonde (et ensanglantée) Orianthi, la quinzaine de classiques passés en revue ("No More Mr Nice Guy", "Under My Wheels", "Go To Hell", "I'm Eighteen"...) ainsi que des extraits d'albums récents (le stonien "I'll Bite Your Face Off", "Caffeine"...) sont (re)visités de rugueuse manière, et le public, un peu loin de la scène malheureusement, a semblé y trouver son compte. Proposée à mi-show, la section grand-guignolesque démarre par "Welcome To My Nightmare" et touche au paroxysme avec "Feed My Frankenstein" et son monstre géant qui ressemble, on n'avait jamais remarqué à ce point, à Marilyn Manson.



The Rolling Stones

"FROM THE VAULT – HAMPTON COLISEUM (LIVE IN 1981)"

Eagle

Longtemps liés par un contrat scélérat — c'était la grande mode, au début des années 60, de faire signer des infamies aux musiciens — les Rolling Stones ne risquent pas d'être à l'origine ou de soutenir une quelconque réédition de la première partie de leur catalogue (les albums publiés sur Decca aujourd'hui distribués par Universal), chaque vente de ces disques ne leur rapportant, selon Mick Jagger, *"que des clopinettes"*. En revanche, Internet permettant aux groupes de cette stature d'avoir un accès direct à leur public, les Stones, depuis quelques années, commercialisent ce qu'ils ont mieux contrôlé, en l'occurrence les images et le son de leurs tournées successives qui, comme leurs albums studio, racontent également leur histoire. "Hampton Coliseum (Live In 1981)" est le premier volume d'une série intitulée *From The Vault* disponible sous quatre formats : DVD, SD Blu-ray, 2 CD + DVD, et triple vinyle + DVD. Le tout est joliment emballé par Eagle et le *strategic marketing* d'Universal. Doté d'une image optimisée et d'un son dont la récupération a été confiée à Bob Clearmountain, ce super concert de décembre 1981 de la fin de la tournée *Tattoo You* fera une nouvelle fois le bonheur des fans et attisera le scepticisme de ceux qui, comme Jeff Beck et Alice Cooper récemment interviewés ensemble, se demandaient, sans remettre en cause leur talent, pourquoi les Rolling Stones, en live, n'avaient jamais pris la peine de vraiment bosser une fin de morceau. En préambule à ce show pétant (comme les couleurs des fringues du Jag), les images tournées backstage témoignent d'un temps révolu où les Stones fumaient, picolaient et rigolaient dans la même pièce avant de grimper sur scène. Aujourd'hui, ils ne se croisent plus du regard que sur les planches. ❑

eagle vision

LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE

ERIC CLAPTON
PLANES, TRAINS AND ERIC

Nouveau concert filmé au Japon lors de la tournée mondiale 2014, entremêlé d'interviews d'Eric Clapton et du groupe sur les routes.

En Blu-ray et en DVD
Nouveauté

The Doors
FEAST OF FRIENDS

Tourné en 1968 dans le plus pur style du cinéma vérité de l'époque, *Feast Of Friends* est le premier et le seul film réalisé par les Doors sur les Doors. Culte !

En Blu-ray et en DVD
Nouveauté

RTL2

GENESIS
SUM OF THE PARTS

Retour sur 40 ans de succès. Tous les membres du groupe racontent la première biographie officielle et autorisée de GENESIS !

En Blu-ray et en DVD
Dès le 17 Novembre

RTL2

Jeff BECK LIVE IN TOKYO

Filmé au Japon en avril dernier, Jeff Beck est entouré de son nouveau groupe, Jonathan Joseph (batterie), Nicolas Meier (guitares) et Rhonda Smith (basse). Electrique !

En Blu-ray et en DVD
Dès le 24 novembre

OUI FM

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · UNIVERSAL MUSIC STRATEGIC MARKETING · eagle vision

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Cultissime

Electro-Harmonix Big Muff π

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Une pédale *Big Muff π* troisième version, de la seconde moitié des années 1970 avec sa boîte d'origine.

Le son saturé des amplificateurs est l'une des caractéristiques principales du rock'n'roll... Ce célèbre boîtier métallique n'y est pas étranger, loin de là !

En mars 1951, en se rendant à une séance d'enregistrement avec Jackie Brenston chez Sam Phillips, à Memphis, le guitariste Willie Kizart déchire la membrane du haut-parleur de son ampli dans la voiture. Pas moyen de réparer l'appareil et, de toute façon, le credo de Phillips est de capter les musiciens tels qu'ils sont sans chercher à embellir quoi que ce soit. Une feuille de papier journal chiffonnée pour combler le trou, et on fait tourner le magnéto... Dès les premières notes de "Rocket 88", le son caractéristique des guitares du rock'n'roll est là : un son crade, baveux, saturé et chaud à la fois, qui évoque aussi bien le bayou de la Louisiane que les chaînes d'assemblage du Michigan. Mais Sam Phillips — qui n'a pas encore créé son label Sun — envoie la bande chez Chess Records à Chicago avec la mention *"Enregistré par Jackie Brenston and his Delta Cats"*, et le 78 tours est publié avec ce nom, alors que c'est bel et bien un morceau joué et composé par Ike Turner et ses Kings Of Rhythm.

Dès la fin des années 1940, sur certains titres de rhythm and blues où le piano a encore tendance à masquer la guitare, on entend clairement lors des solos le son saturé qu'on retrouvera plus tard dans tous les hits de Little Richard ou Chuck Berry. Même dans le blues de Howlin' Wolf, Guitar Slim ou James Cotton, la guitare est saturée. Le rock'n'roll va évidemment pousser le bouchon encore plus loin... En 1956, Paul Burlison, guitariste de Johnny Burnette, porte son ampli avant un concert à Philadelphie lorsque la poignée casse, provoquant la chute de l'appareil. Pendant tout le concert, Burlison va jouer avec un son bizarre, fouillis (*fuzzy*). De retour dans les loges, il examine l'ampli et s'aperçoit qu'une des lampes est à moitié débranchée. Quand il la replace correctement, le son redevient normal. Lors de l'enregistrement du morceau "Train Kept A-Rollin' ", il décide de tirer à nouveau sur cette lampe pour retrouver ce son *fuzzy*. Cette sonorité étonnante enregistrée plutôt fort convient parfaitement à la chanson et en devient le principal élément, à tel point que des ingénieurs du son vont appeler Burlison pour lui demander comment il a pu sonner comme ça... Plus tard, Link Wray s'amuse à perforer le haut-parleur de son ampli avec un crayon pour *salir* un peu ses accords de guitare.

La firme Gibson distribue en 1962 — un peu trop tôt, peut-être — le boîtier *Maestro Fuzz-Tone FZ-1*, produit à plus de 5000 exemplaires, dont très peu trouveront finalement preneur. Les commerciaux de Kalamazoo, ne sachant trop comment présenter le produit, disent que le Fuzz-Tone fait sonner une guitare comme un violoncelle ! En 1964, les Kinks sortent deux singles qui vont marquer les débuts des power chords ("You Really Got Me" et "All Day And All Of The Night") pour lesquels Dave Davies, le guitariste, lacère avec une lame de rasoir la membrane du haut-parleur de 8 pouces d'un petit Elpico poussé à fond qu'il repique dans un Vox AC30 à un niveau aussi bas que possible, obtenant cette sonorité incroyable pour l'époque. L'année suivante, Keith Richards branche un *Maestro Fuzz-Tone* dans son Vox pour le cultissime riff distordu de "(I Can't Get No) Satisfaction" qui, comme l'écrit David Dalton (un des fondateurs du magazine Rolling Stone), *"trouve l'équilibre parfait entre menace, arrogance et incitation"*. En octobre 1968, à New York, Mike Matthews fonde Electro-Harmonix, une des premières entreprises spécialisées dans la conception et la fabrication de *stompboxes*. Il travaille avec Robert Mayer, l'inventeur de l'*Axis Fuzz* créée pour Jimi Hendrix, avec qui il réalise un circuit générateur de *sustain* et, en 1969, un effet baptisé *Linear Power Booster-1*. Cette même année, Mayer et Matthews mettent au point la *Big Muff π*, sorte de *Fuzz-Tone* au son beaucoup plus lourd chargé de sustain et d'harmoniques, et en fabriquent quelques exemplaires qu'ils placent en dépôt chez Manny's, un magasin de musique sur la 48e Rue. Une semaine plus tard, le patron lui annonce qu'il a vendu une *Big Muff* à Jimi Hendrix... qui sera suivi de David Gilmour, Carlos Santana, Jack White, etc. Le groupe Mudhoney a même intitulé son premier EP, sorti en 1988, "Superfuzz Bigmuff"... Electro-Harmonix cesse sa production au milieu des années 1980 et commence à commercialiser des lampes d'amplification fabriquées en Russie puis, au milieu des années 1990, des reproductions des modèles les plus célèbres, comme la *Big Muff*. Aujourd'hui, la fabrication est revenue à New York ❑

Pour en savoir plus : www.ehx.com/products/big-muff-pi

Combien ça coûtait ?

En 1977, Big Muff π (neuve) : 300 FF (45 €)

SMIC mensuel brut en 1977 = 248 €

Combien ça coûte ?

En 2014, Big Muff π des années 70 (en parfait état, selon version) : à partir de 400 €

Big Muff π (Meilleur prix neuf) : 70 €

SMIC mensuel brut en 2014 = 1 601 € (pour 169 heures), 1 445 € (pour 151 heures)

Photo Hugues Corniere

LE NOUVEL ALBUM DE 49 SWIMMING POOLS

DISPONIBLE en digital, CD et LP

Édition DELUXE INCLUS **EP "LOVERS" (4** TITRES INÉDITS**)**

SONGS OF POPULAR APPEAL

49 SWIMMING POOLS

« Cette collection de treize titres donne à entendre une formation au sommet de son art, capable de rivaliser sans rougir avec ses aînés et autres maîtres... »

Magic

« Des chansons qui ruissellent de cette somptueuse immédiateté qui n'appartient qu'aux maîtres-artisans, et revendiquent une fragilité qui ennoblit le moindre refrain... »

Les Inrockuptibles

« Chaque chanson est taillée pour être un hit en puissance, elle reste en tête, on la chantonne, on en tape du pied, on en chiale... »

Froggy's Delight

WWW.ELAP-MUSIC.COM

FOLLOW US : www.facebook.com/49swimmingpools INFOS & CONTACT : **www.49swimmingpools.com**

Video Games

PAR JEROME REJASSE

Match tendu

En ce mois de novembre 2014, on pourrait détourner la célèbre phrase de l'écrivain anglais Nick Hornby : *"A-t-on aimé le football parce qu'on était triste ? Ou est-on devenu triste parce qu'on aimait le football ?"* Les supporters et les gamers ont ce point commun : ils acceptent d'en baver pour défendre des couleurs ou une quête. Ils savent que c'est en souffrant qu'on parvient à la lumière. Comme chaque année depuis que le monde est monde (ou pas loin), deux titres cultes divisent la planète, enrichissent les studios et excitent des millions de fans. **"FIFA 15"** chez EA et **"PES 2015"**, chez Konami, pour tous supports. Un derby géant, international, inévitable. Avant, PES régnait sans partage. Et puis, tranquillement, presque sournoisement, FIFA est passé devant. Plus fluide, plus réaliste, plus ambitieux, il a su convaincre et imposer sa loi. Depuis quelques années pourtant, le match est plus tendu. Et aujourd'hui, il est de plus en plus difficile de parvenir à départager les deux ennemis de console. Voire, il est possible de penser que le roi est sur le point de perdre son trône, sa couronne et tous les privilèges qui vont avec. Le nouveau FIFA privilégie toujours autant l'offensive. En une époque où le vrai football assume une frilosité détestable, le jeu de chez EA, lui, revendique une approche totale de la chose. Résultat : la technique, la précision, le réalisme ont été comme oubliés et on gagne des parties sans véritablement se soucier des règles. Les amateurs de mode arcade, de passes laser, de buts extraterrestres seront aux anges. Les puristes, eux, risquent de ne pas comprendre ce qui leur arrive. Certains bugs peuvent même provoquer des crises de nerf, comme quand les gardiens font n'importe quoi, façon Apoula Edel. Plaisant, agréable, divertissant, avec des graphismes toujours à tomber, FIFA semble tout de même en perte de vitesse. Tout le contraire de son concurrent direct. PES (pour Pro Evolution Soccer), qui sort avec deux mois de retard sur son adversaire, ressuscite les grandes heures. L'efficacité est omniprésente et elle marche main dans la main avec une précision technique et tactique simplement époustouflante. Là où FIFA se contente d'assurer le spectacle, PES, lui, ajoute une dose de réalité qui fait une différence de taille. On se surprend même à regarder un match comme à la télé quand on a enfin accepté de céder la manette à un ami insistant. On peut ici tout paramétrer, de l'équipe à la qualité de la pelouse. Les attaquants ne sont plus des robots aléatoires mais de vraies machines de guerre et de style. Victoire par KO ? Peut-être pas, mais une victoire indiscutable pour PES. A FIFA maintenant de rebondir.

"BORDERLANDS : THE PRE-SEQUEL", chez 2K/ Gearbox Software, pour PS3, Xbox360 et PC, est le retour d'un titre phare qui avait enthousiasmé la planète virtuelle en 2009. Un univers futuriste, violent, à l'identité forte, qui se proposait de plonger le joueur dans une odyssée déjantée, entre un dessin animé pour adulte et un massacre intergalactique. Comme son nom l'indique, cette nouvelle partie vient s'intercaler entre les deux épisodes déjà existants. Et la recette reste identique : un mélange des genres jubilatoire, entre FPS, action et aventure. On débarque sur Elpis, lune de Pandore, sans atmosphère et avec une autre gravité. On rebondit pour se déplacer et cela offre des possibilités d'attaque tout à fait amusantes. Ce western spatial, à l'humour très noir et aux missions délirantes, est une transition impeccable en attendant le prochain véritable volet de la saga.

Les admirateurs de Tolkien sont décidément gâtés (ou gavés ?) : **"LA TERRE DU MILIEU : L'OMBRE DU MORDOR"**, chez Monolith Productions/ Warner Bros. Interactive Entertainment, pour tous supports, se propose d'encore décliner l'œuvre de l'auteur britannique. Il y a eu des réussites absolues et des ratages complets. Là, on flirte plus avec la réussite. Le propos : une histoire de vengeance et de baston crépusculaire avec le méchant Sauron qui plane en permanence au-dessus de la tête du héros. Entre affrontements sanguinaires, à l'ancienne, et *heroic fantasy* débridée, on plonge et on décapite sans se faire prier.

"NBA2K15", pour tous supports, chez 2K, c'est évidemment le retour du titre phare dédié au basket. Avec Kevin Durant en ambassadeur (dernier MVP en date), la franchise se porte bien et dévoile une qualité de jeu toujours plus vivante. La technologie de scan facial, encore améliorée, permet au joueur de rejoindre les parquets et c'est vraiment un plus appréciable et rigolo. En ligne, il est possible de participer à un tournoi sur bitume qui ravira les adeptes de basket urbain et viril. Et c'est Monsieur Pharrell Williams qui s'est chargé de sélectionner la musique. Du lourd. ❑

Portes du Soleil Ski & Bike
PRÉSENTENT

SAVE THE DATE

ROCK THE PISTES
FESTIVAL

5E ÉDITION
14 AU 21 MARS 2015

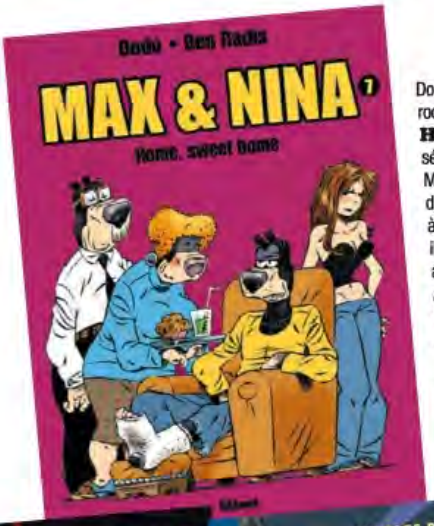
BFMTV NEWS 24/7 · ROCK & FOLK · LE MAGAZINE NEON · digitick.com · SKIEUR · iConcerts · UPC up content · RTL2 LE SON POP-ROCK

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE,
LES GETS, MONTRIOND,MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

Baroque

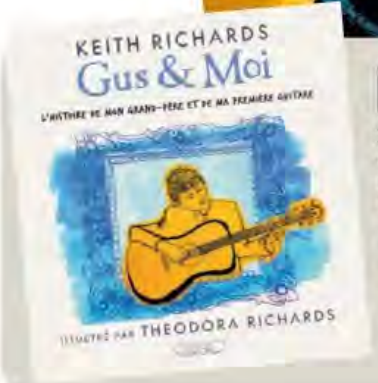


Dodo et Ben Radis continuent leur œuvre d'ethnologues urbains sur le couple rock'n'roll lambda national. Avec ce septième volume de **"Max & Nina – Home, Sweet Home"** (Glénat), le duo s'intéresse à ce qui se passe après une séparation ainsi qu'à toutes les possibilités disponibles en magasin pour recoller les morceaux. Même si l'entreprise est louable et riche en informations pour tout lecteur en couple dysfonctionnel, il est des personnages comme Max qui ne se simplifie pas du tout la vie à cause d'un manque de noisettes assez évident dès le début de l'histoire. Ainsi, quand il demande à Nina au cours d'un flash-back si elle veut aller voir Parabellum au Gibus, au lieu d'insister, il préfère céder à son désir d'aller voir "Le Grand Bleu" au cinéma ! Après ça, y a-t-il encore des apprentis punks pour s'étonner qu'ils ont loupé leur vie ? Hormis ce point de détail, cette BD est un bon miroir dans lequel se reflétera une bonne partie du lectorat.

Les romans de Manchette étaient sans concession. A l'intérieur de son œuvre, il a tracé à grands coups de rasoir le portrait d'une société froide et corrompue qui, presque vingt ans après sa disparition, n'a cessé d'empirer. Après une première adaptation d'un roman posthume de Manchette, le dessinateur Cabanes, assisté par Doug Headline à la transition dessin/ texte, livre une bien belle transposition de **"Fatale"** (Aire Libre), une histoire bien sordide qui passe à l'équarrissage les mœurs de la bourgeoisie provinciale en proie à la vindicte d'une tueuse rédemptrice. Même si le style de Cabanes peut parfois virer au baroque, la trame du roman est bien respectée et le résultat ne devrait pas heurter les puristes car l'histoire racontée est en béton armé. Quand il pleut dans les cases, le lecteur remonte le col de son imperméable sans même sans rendre compte.

Ça y est ! Avec la sortie de **"Calavera"** (Cornélius), Charles Burns vient de conclure sa trilogie commencée avec "Toxic" et "La Ruche" il y a quelques années. Même si tous les volumes peuvent se lire séparément, il est hautement conseillé de tout reprendre de A à Z pour mieux en apprécier la conclusion. Cela étant dit, le final est d'un très haut niveau et confirme l'auteur comme le maître de la bande dessinée pour tous les névrosés de la planète BD de sept à soixante-dix-sept ans. Inconditionnel d'Hergé — il est un des rares Américains élevés au gré des aventures du petit reporter — Burns réussit à conjuguer ligne claire et pensée punk dans une véritable symphonie lysergico-destroy où évolue un personnage à houppette qui ne sait jamais à quelle planche il va se faire bouffer par son dessinateur.

Enfin une série polar qui démarre fort dès le premier volume. La bestiole s'intitule **"Wonderball"** (Delcourt) et est le fruit des efforts conjugués du dessinateur néo-zélandais Colin Wilson, préposé aux crayons pour enluminer les idées tordues des scénaristes Duval et Pécau associés. Les amateurs d'ambiance *conspirationniste* située dans le San Francisco post hippie des années quatre-vingt vont adorer. D'autant plus que l'inspecteur Spadaccini, qui mène l'enquête, est un vrai psychopathe qui passe ses journées à s'envoyer une proto-version US des œufs Kinder. De là à prévoir de nombreuses surprises bien rock'n'roll à venir, il n'y a qu'un pas à franchir. ❑



Le gros plan du Géant

L'origine de la passion pour la BD de la plupart des lecteurs de Rock&Folk n'est certainement pas l'édition originale de "Tintin Au Congo" mais plutôt un livre pour enfants avec de grands dessins colorés et une police de caractères à faire hurler de bonheur les myopes de tout poil. Passé ce rappel, c'est par ce biais que Keith Richards vient de pondre "Gus & Moi" (Michel Lafon), un bien bel objet illustré par sa fille Theodora et racontant simplement comment lui est venue l'idée d'apprendre à jouer de la guitare. En peu de pages, le guitariste des Stones parle de son grand-père musicien qui lui fait découvrir un monde peuplé d'instruments de musique avant de lui offrir sa première guitare pour apprendre "Malagueña" de Ernesto Lecuona. Aussi efficace que du Chuck Berry, ce petit livre bien fait devrait satisfaire les lecteurs qui en ont marre de voir leur rock star préférée continuellement associée au sexe, à la drogue et à la musique du diable.

LIVE
FOR
MUSIC.
MARSHALLAMPS.FR
Marshall

Le ballon rond avait son « Année du Football », le septième art son « Année du Cinéma », la scène française a son « Année du rock français » !

L'auteur s'est entouré ici de spécialistes, **Christophe Conte** des Inrockuptibles, **Frank Vergeade** de Magic, **Philippe Thieyre** de Rock&Folk, **Olivier Roubin** et **Romuald Ollivier** de Rockawa, **Jean Eric Perrin**, **Gérard Bar-David** ou **Loic Picaud**.

On y croise donc bien entendu **Fauve**, qui a squatté le Bataclan durant vingt soirées. Les **Skip The Use** et **Shakaponk**, qui ont confirmé qu'ils étaient les fers de lance du rock français. **Etienne Daho**, revenu au premier plan de la scène pop française. **Miossec** qui a fêté ses 20 ans de carrière. **Bertrand Cantat** pour un retour tout aussi attendu que controversé. **Indochine**, qui ont réalisé l'exploit de remplir 2 Stades de France. **Dominique A**, **C2C** ou **Eiffel** qui ont profité de cette année sabbatique pour préparer leur retour en 2015.
Et bien sûr tous ceux qui contribuent au renouveau de cette scène, **Mustang**, **Fortune**, **Marchet**, **Cascadeur**, **La Femme**, **François & The Atlas Mountains**, etc...
Un livre où on retrouve **les grandes familles musicales** : le rap, la chanson, l'électro, le dub, le reggae, le metal, le punk, le folk ou le blues, et qui fait **la part belle au rock en région** puisque ce sont les artistes qui nous font découvrir leur cité. Les **Deportivo** et **Baden Baden** à Paris, **Prohom** à Lyon, **Frank Darcel** à Rennes, **Aston Villa** à Marseille, les **Colt Silvers** à Strasbourg, un ex-**Bewitched Hands** à Reims, etc...

Un livre déjà indispensable, un rendez-vous annuel à lire et compulser dans encore de nombreuses années, à classer chaque année dans la bibliothèque de tout passionné de scène française et de musique en général.

29,90 € - 208 pages intérieures quadri + couverture - Format 25 x 25 cm - © LE MOT ET LE RESTE / IENA EDITIONS

En librairie à partir du 6 novembre

www.lanneedurockfrancais.com

Livres

PAR AGNES LEGLISE

L'audiardblierlabichisme

Si le rock est une grande famille, on peut en dire alors que chaque membre, quoique né peu ou prou sous les mêmes auspices musicaux, aux sons des mêmes disques et dans la même seconde partie du XX^e siècle, décrit toutefois une trajectoire unique comme si le rock, dans le fond, offrait une soupe primitive de gènes et d'atomes musicaux où chacun de ces frères d'âmes puiserait son inspiration, en modèlerait son style et contribuerait ainsi à l'établissement d'une cartographie précise de toutes les lignées du genre.

Conversation Avec Jimmy Page

JIMMY PAGE & BRAD TOLINSKI

Ring

De toutes les grandes stars vieillissantes — vieillissantes dans le sens pas mortes, vous énervez pas — du rock, Jimmy Page est un des plus discrets, et plus de trente ans se sont écoulés depuis la disparition de Led Zeppelin, son immensissime groupe, sans que sa retenue légendaire soit jamais démentie. Par chance, Brad Tolinski, ancien rédac chef de Guitar World et à ce titre, intervieweur professionnel de guitaristes et qui a donc, sur près de vingt ans, interrogé plus d'une douzaine de fois Jimmy Page, nous offre enfin un livre d'entretiens avec le Maître, exceptionnellement disert. Tout, vous saurez tout sur le Zep. Producteur de génie, guitariste divin, compositeur inspiré, arrangeur subtil, Jimmy Page est un enfant du Surrey Delta, ce petit coin magique d'une Angleterre étonnamment bluesy qui a vu naître aussi, par une incroyable conjonction planétaire, Eric Clapton et Jeff Beck, ses voisins et amis de jeunesse, rien que ça. On ne va pas vous refaire la carrière du virtuose, musicien professionnel à 14 ans, requin de studio ultra précoce,

TOP TEN LIVRES MUSIQUE

(source Fnac)

01 **"Le Mystère Goldman"** ERIC LE BOURHIS (Editions Prisma)
02 **"Bruce Springsteen Une Vie En Albums"** RYAN WHITE (Place Victoires)
03 **"La Rage Est Mon Energie Mémoires"** JOHN LYDON/ JOHNNY ROTTEN (Seuil)
04 **"Patients"** GRAND CORPS MALADE (Points)
05 **"Glaneurs De Rêves"** PATTI SMITH (Folio)
06 **"Just Kids"** PATTI SMITH (Folio)
07 **"Shaka Ponk Monkey Diary"** LAURENT JULLIAND (Marabout)
08 **"AC/DC Tours de France 1976-2014"** P. LAGEAT/ B. BRELET (Point Barre)
09 **"Life"** KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
10 **"Leonard Cohen Par Lui-Même"** J.D. BRIERRE. & J VASSAL (Le Cherche Midi)

Photo Bruno Berbessou

bricoleur de sons passionné, expérimentateur curieux mais Jimmy Page a littéralement et de mille façons, techniquement comme artistiquement, influencé et transformé la musique de son temps. Légende. Page estimant, à juste titre sans doute, que toutes explications sur le "Sodome et Gomorrhe" qu'étaient leurs vies en tournées ou sur sa fascination pour le magick Aleister Crowley seront incomprises ou sorties de leur contexte et du coup, ce livre ne fait qu'effleurer ces sujets déjà largement exploités par la presse et tous les livres sur le groupe et c'est donc bien de musique, de guitares ou de ses techniques d'enregistrement révolutionnaires qu'il est heureusement surtout question dans ces entretiens méticuleux, ordonnés et souvent passionnants, avec les copains et complices d'alors et surtout bien sûr, avec un Jimmy Page généreux qui regrimpe élégamment pour nous cet inoubliable escalier vers le paradis.

La Rage Est Mon Energie - Mémoires

JOHN LYDON alias JOHNNY ROTTEN

Editions Du Seuil

Quinze ans plus tard, quinze miles plus loin et pourtant dans un autre monde, naissait le petit John Lydon aka Johnny Rotten, et le moins qu'on puisse dire c'est que lui ne correspond en rien au cliché du British réservé qui compte ses mots vu que les présentes mémoires sont déjà sa seconde autobiographie et comptent tout de même 700 pages. 700 pages qui démarrent sur son enfance dans une misère dickensienne qui apparaît ici sans aucun doute comme le moteur profond de cette rage contre la machine qui l'animait à l'époque de Sex Pistols et de PiL et qui explique comment ce sympathique bavard, gouailleur et ramenard, a toujours, trente ans plus tard, autant de choses à dire et à surmonter. Quand on a commencé comme Anti-Christ, la suite est pas facile facile et la carrière de Lydon après ces débuts fracassants a suivi les hauts et les bas de sa popularité. Ce qui ne l'empêche pas de se présenter en immense précurseur dans à peu près tout, ce qui ne manque pas de surprendre parfois même si son immense prétention est heureusement sauvée par sa passion et son humour. Marrantes, inattendues, parfois étonnamment tendres, punk encore mais aussi en roue libre, sans aucune autocensure, les centaines de pages se laissent lire très facilement et même si on n'est pas forcément d'accord avec lui sur l'importance de sa carrière depuis ses années punk, il faut reconnaître qu'il sait, dans un style plus popu que pop, distraire le lecteur et l'embarquer dans un road trip dont le premier enseignement restera, en hommage à l'origine de son surnom, qu'il ne faut jamais oublier de se brosser les dents, no future peut-être mais no dents, no thank you.

Kif

LAURENT CHALUMEAU

Grasset

Est-ce le résultat d'un excès de visionnage de films de gangsters en noir et blanc le dimanche soir quand il était enfant ? Trop de vols de la Panthère Rose ? Trop de branquignols ? Toujours est-il que le petit Laurent Chalumeau, ex-critique de rock ici même, ex-coresponsable des vanouilles à Nulle Part Ailleurs, souffre depuis des années déjà d'un syndrome peu connu mais ravageur, l'audiardblierlabichisme qui fait de ses victimes des obsédés du jeu de mots, de la mécanique parfaitement huilée et du second rôle insolite et désopilant. "Kif", c'est le titre, ne recule donc devant aucune des bonnes grosses ficelles du genre pourtant étroit de la comédie ethno-policière en milieu cagole et mêle donc, allègrement, entre Antibes et Monte-Carlo, ex-flics relax, personnels politiques corrompus, malfrats neuneus mais optimistes, religieux énervés, barmaids troublantes, extrêmes droiteux opportunistes, tous rassemblés ici dans une folle course au million voyageur sous la plume chantournée quoique toujours acérée dans le fond et hilarante dans la forme d'un Laurent Chalumeau au mieux de son inimitable style. ❑

ÉDITION LIMITÉE ANNIVERSAIRE FNAC

EXCLUSIVITÉ FNAC

LE LIVRE +
LE PREMIER 45T VINYL
D'ELVIS PRESLEY
THAT'S ALL RIGHT MAMA
19€99

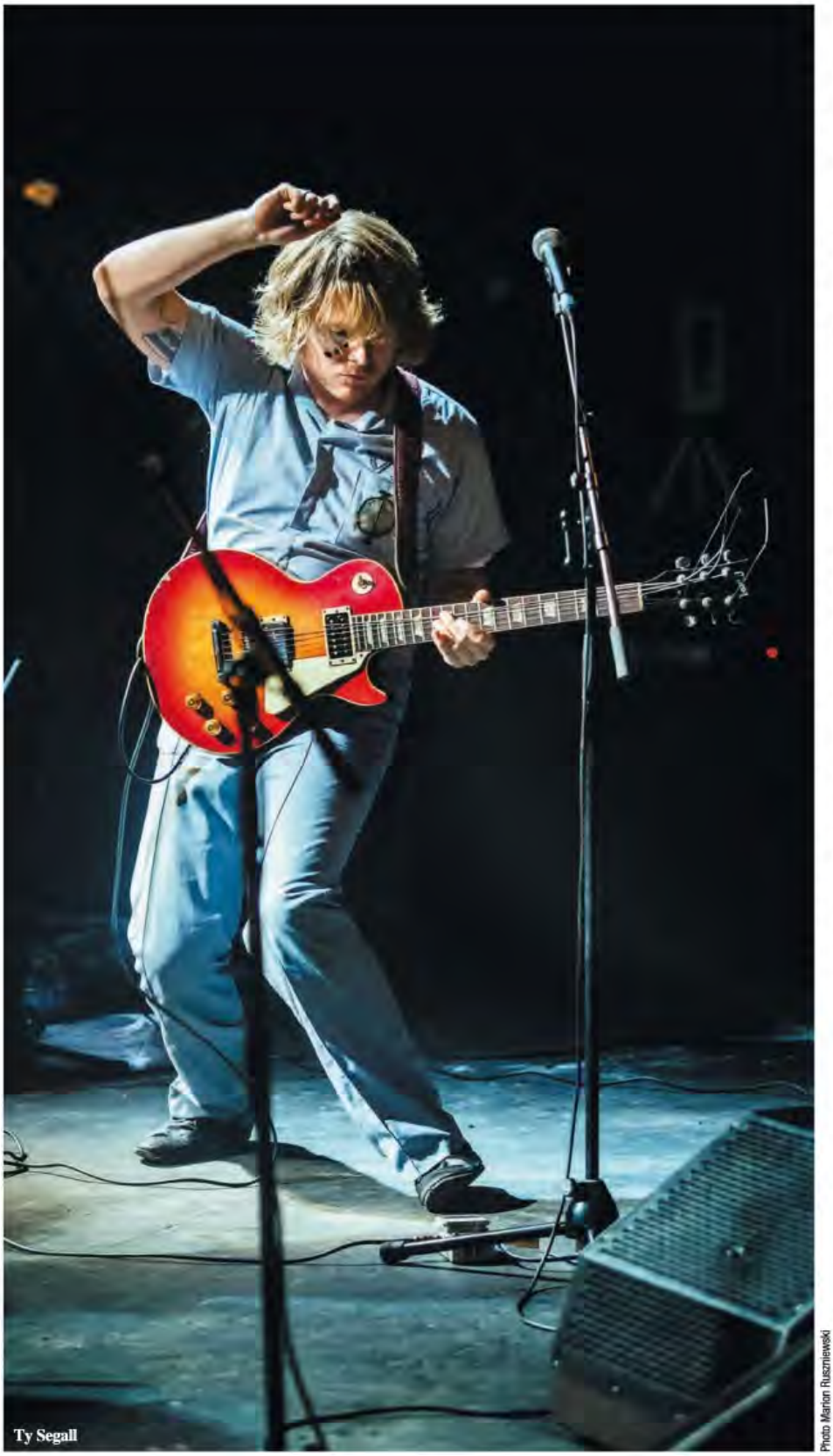
CHRONIQUES DES 100 VINYLS INCONTOURNABLES

144 PAGES ILLUSTRÉES PAR DE NOMBREUSES PHOTOS

fnac

Encore plus sur Fnac.com

Peau neuve



Ty Segall

Photo Marion Ruszniewski

Sonny & The Sunsets

27 septembre, Mécanique Ondulatoire (Paris)

Monté à la dernière minute, le concert de Sonny Smith a pourtant fait salle comble dans le sous-sol de la Méca. Il faut dire que c'était seulement la première venue du troubadour de San Francisco à Paris, malgré une discographie riche (quatre albums et ses légendaires *"100 singles"*). Entre récits d'anecdotes et déclarations d'amour à la France, le chanteur a enchanté le public de ses chansons mixant habilement doo-wop ("I Wanna Do It"), pop lo-fi ("Void"). Un artiste humble et attachant qu'on aimerait voir plus souvent.

ERIC DELSART

Etienne Daho

3 octobre, Théâtre Sébastopol (Lille)

La tournée Daho, c'est une moitié des "Chansons De L'Innocence Retrouvée", presque tous les tubes et beaucoup d'émotions. Etienne entre en scène avec lunettes noires et cymbales dans un halo de lumière blanche. Pendant près de deux heures, il envoûte le public du théâtre à l'italienne qui lui renvoie autant d'amour qu'il en donne. "Epaule Tatoo", "Tombé Pour La France", "Le Grand Sommeil", "Saudade" : la setlist impeccable défile. Le groupe très soudé accueille pour deux titres Edith Fambuena, qui conclut avec Etienne en acoustique pour un nostalgique "Duel Au Soleil" composé par Jérôme Soligny. Parfait.

OLIVIER CACHIN

Allah-Las

7 octobre, Badaboum (Paris)

L'ancienne Scène Bastille a fait peau neuve et accueille en son sein un quartette californien de plus en plus demandé. Quintette en fait, puisqu'un percussionniste doté d'une toque a fait son apparition, distillant de discrètes mais savoureuses interventions aux bongos. L'ambiance est moite, le groupe sauvage mais gracieux. Et dans la setlist, les morceaux des deux albums cohabitent à merveille : même simplicité et évidence pour ce rock garage gavé de reverb, d'âme et de bonnes idées.

BASILE FARKAS

Ty Segall Band

21 octobre, La Cigale (Paris)

Il est presque vingt-et-une heures et la Cigale, pleine à craquer, attend fiévreusement le héros du jour après avoir goûté le garage-rock saturé de JC Satàn. Introduit par un cow-boy gouailleur (en réalité Sean Presley, frère de White Fence), c'est un Ty Segall Band maquillé et pailleté qui apparaît pour l'occasion. Devenu au fil des tournées une redoutable machine de guerre, le quatuor mené par un Ty aux postures plus héroïques que jamais dévale les

woodbrass
MUSIC SCHOOL

VOUS AVEZ TOUJOURS RÊVÉ DE JOUER D'UN INSTRUMENT DE MUSIQUE ?

COURS
guitare, basse,
piano & batterie

10 MOIS DE COURS
+ 1 INSTRUMENT
à partir de **74€/mois**

TOUS ÂGES
& TOUS NIVEAUX
ACCEPTÉS

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS DE ROCK&FOLK !

1 CASQUE EAGLETONE FIRST OFFERT (VALEUR 49 EUROS) POUR LES 50 PREMIERS INSCRITS, CONTACTEZ NOUS AU 01 42 01 92 80

(Offre valable pour un engagement de 10 mois)

INSTRUMENTS DE MUSIQUE, ÉQUIPEMENTS DJ, SONORISATION, HOME STUDIO AU MEILLEUR PRIX !

5 Woodbrass Stores à Paris

Ouverts du lundi au samedi de 10h à 19h30 sans interruption.
7-15 av. du Nouveau Conservatoire & 182-184 av. Jean-Jaurès
75019 Paris – M° ligne 5 : Porte de Pantin.

Livraison gratuite
à partir de 49€ sur

woodbrass.com
music instruments

Absolutely live

Patti Smith & John Cale

morceaux de "Manipulator" avec une puissance inédite. Cette nouvelle dimension est particulièrement perceptible sur une version terminale de "Feel", emmenée par une rythmique impitoyable, ainsi que "The Faker" ou "It's Over". Le public, très actif ce soir et étonnamment féminin, en redemande. Quelques vieux tubes ("You're The Doctor", "Caesar") sont donc envoyés avant un rappel pour le moins surprenant, avec la rare "I Wear Black" en duo avec Mikal Cronin (tirée de l'excellent "Reverse Shark Attack") ainsi qu'une reprise de "What Love Is" des Dead Boys.
JONATHAN WITT

Black Lips

23 octobre, La Cigale (Paris)
La nouvelle tournée des garagistes d'Atlanta se distingue par le retour du guitariste Jack Hines après dix ans d'absence, Ian St Pé ayant préféré retourner dans son Tennessee natal pour *"ne pas quitter sa femme"*. Hines étant du genre à avoir la bougeotte, le groupe est encore plus spectaculaire que d'habitude du point de vue visuel. Après un "Sea Of Blasphemy" informe, les Sudistes se reprennent avec un beau "Family Tree", puis "Modern Art" égayé par Cole Alexander qui gerbe sans s'arrêter de jouer (le moustachu souffre d'un problème de santé qui donne lieu à des vomissements intempestifs). Malheureusement, Vomi-Man se met à avoir des problèmes d'ampli et le groupe doit marquer des pauses qui ralentissent évidemment le rythme général, mais pas l'enthousiasme de la fosse. Tout revenant dans l'ordre, les *Rebels* repartent de plus belle avec "O Katrina" et "Hippie Hippie Hoorah", leur reprise du classique de Dutronc, avant l'invasion de scène aussi prévisible que jouissive de "Bad Kids". D'aucuns leur reprocheront de se répéter. On disait la même chose des Ramones...
OLIVIER RICHARD

Patti Smith
John Cale

23 octobre, Fondation Cartier pour l'art contemporain (Paris)
Les rock stars ressemblant de plus en plus à des antiquités, c'est avec logique qu'ils jouent désormais dans des musées. Pourtant, la soirée *veste en tweed et lunettes d'écaille* pour les 30 ans de la fondation Cartier tint du miracle. Bien qu'elle ne puisse s'empêcher quelques débordements *("secouez vos mains pour vous libérer")*, cette vieille hippie de Patti Smith fait des merveilles sur "Redondo Beach" ou "We Three". Quant à John Cale, il nous met dans les cordes en entamant par "Hedda Gabbler", enchaîné par "Captain Hook", avant de se vautrer dans le trip-hop. Tout ce petit monde se retrouve pour assassiner "Sister Ray" et finir par un "Pablo Picasso" de bonne teneur, clin d'œil *vraiment discret* à l'Art, n'est-ce pas ?
THOMAS E. FLORIN

Baby Shambles

25 octobre, Le Havre (Magic Mirror)
Les cyniques qui craignaient son désistement de dernière minute, sous prétexte qu'il serait coutumier du fait, ont eu tort de ne pas pousser jusqu'au cirque de bois posé près des docks pour assister au show de Peter Doherty, né d'un pari dans la tête d'une vraie fan de rock. Pile à l'heure (cinq minutes avant le début du concert) et flanqué de ses

Photo Olivier Ouadah-DR

Morrissey

27 octobre, Grand Rex (Paris)

Le retour du Moz était attendu suite aux annulations en série de ces deux dernières années et après ses récentes déclarations concernant le cancer qu'il combat. Le Grand Rex est plein à craquer et l'attente fébrile parmi les fans les plus acharnés qui se ruent au premier rang, dès le début du concert afin d'avoir l'ultime honneur de pouvoir serrer la main du maître. Les appréhensions s'envolent dès le premier titre, "The Queen Is Dead", Morrissey est en pleine forme et en voix mais il n'est pas dans un trip nostalgique, la quasi-intégralité du nouvel album sera interprétée. Dommage cependant que son groupe ne fasse pas trop dans la finesse. Les aficionados n'en ont cure, l'ancien chanteur des Smiths déclenche toujours les passions et, lorsqu'il jette en offrande sa chemise, pour terminer torse nu et fier du devoir accompli, c'est la bagarre générale pour récupérer un morceau de la relique.

PATRICE GUINO

St Vincent
Belle & Sebastian

31 octobre, Grande Halle de la Villette (Paris)

Ce n'est pas pour Halloween qu'Annie Clark/ St Vincent a dégainé la robe à paillettes. Pour l'avoir vue deux fois cette année, on sait qu'elle n'a rien contre la mise en scène, à l'instar des chorégraphies robotiques exécutées avec sa guitariste-claviériste, idéales pour accompagner sa musique electro-organique. Comme toujours, on s'étonne que ce mélange de froideur calculée et de tempos obsédants dégagent une telle sensualité. L'atmosphère est plus innocente pour Belle & Sebastian, tête d'affiche de ce Pitchfork festival. Les Ecossais jouent devant un écran projetant des vidéos et ont rameuté une section de cordes pour l'occasion. On a envie de danser dès "Funny Little Frog". Le discoïde "The Party Line" n'arrange rien et finalement, on se lâche sur le délicieux "Boy With The Arab Strap", tube pop irrésistible d'un groupe d'esthètes, ce soir un peu desservi par un public pas toujours attentif.

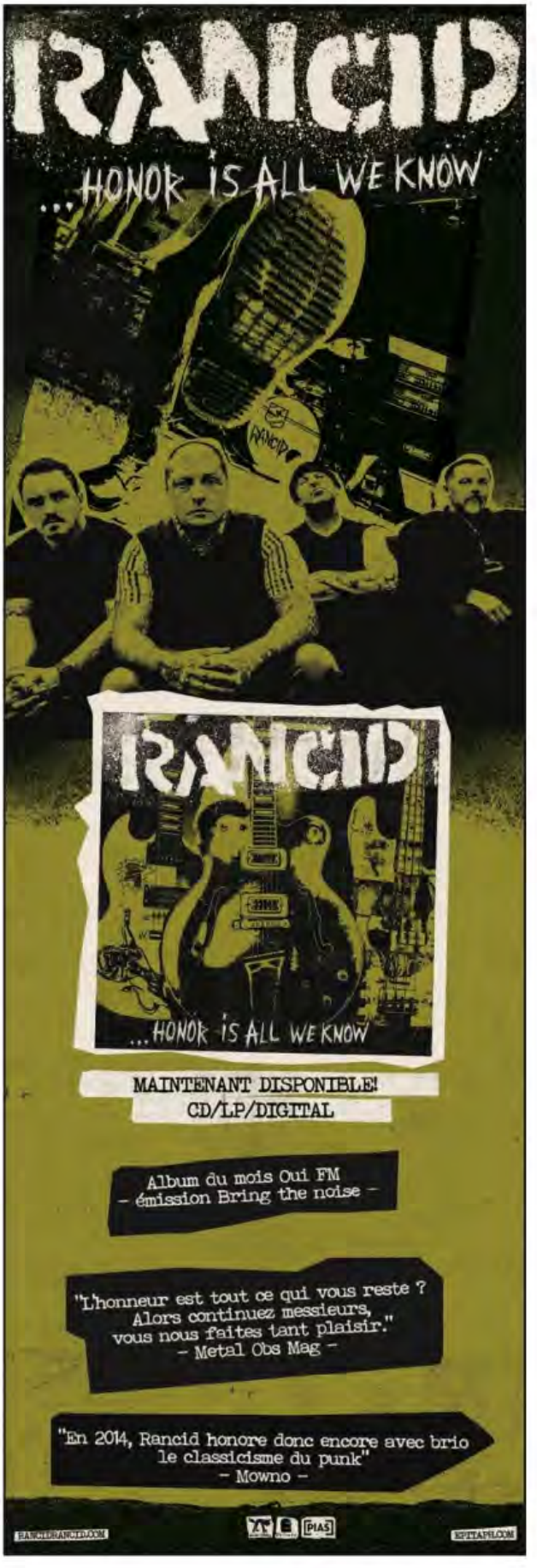
ISABELLE CHELLEY

Baby Shambles, Doherty est arrivé d'Etretat, sourire aux lèvres et main tendue, par l'entrée des poètes. Indiscutablement généreux, foutraque mais pas fou, il a captivé dès son entrée en scène et maintenu la pression pop-rock le temps de virevolter dans un répertoire ("Delivery", "Pipedown", "Side Of The Road"...) que, tel un Dylan, il sait adapter à son humeur et aux circonstances. En voix, bouteille de champ' en pogne et toujours maître de ses actes et effets, le chérubin de sang a traversé la soirée comme il vit actuellement sa carrière : sans garde-corps mais pas sans filet. Juste avant lui, Deadcuts, présent à sa demande, allait livrer un set compact et nervuré, à la croisée apocalyptique des Only Ones et The Cure. Le quartette de Londres a donné l'essentiel de son premier album "Dark Is The Night", dont, c'est promis, on va reparler.

JEROME SOLIGNY

Photo Laurent Lachèvre

Baby Shambles



Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

NOVEMBRE

★ 15 NOVEMBRE

All If, Athanase Granson et The Einstein Tremolos (Bus Palladium) ● **Asgeir, Baxter Dury, The Acid, Feu! Chatterton et Nick Mulvey** (Cigale, *complet*) ● **Bonaparte et Tim Fite** (Point Ephémère) ● **Cassius, Torb et D.O.P.** (Showcase) ● **Circa Waves, Cloud Boat et Nimmo & the Gauntletts** (Boule Noire) ● **Lloyd Cole** (Gaîté Lyrique) ● **Debruit, Oy et Soulist** (Petit Bain) ● **From Island et Melody For Aliens** (Opa) ● **Chris Garneau** (Badaboum) ● **Kylie Minogue** (Bercy) ● **Monsieur Roux, Lou Di Franco et Sébastien Lacombe** (Pan Piper) ● **Pennywise** (Glazart) ● **Pump** (Guinness Tavern) ● **Sidilarsen et Undergang** (Divan du Monde) ● **Tiwony** (Nouveau Casino) ● **Trampled By Turtles** (Maroquinerie)

★ 16 NOVEMBRE

Anastacia (Trianon) ● **Common** (Bataclan) ● **Chris Garneau** (Badaboum) ● **I Heart Sharks** (Batofar) ● **Linkin Park et Of Mice & Men** (Bercy) ● **Merchandise** (Espace B) ● **Royal Blood, The Jesus And Mary Chain, Eagulls et Bad Breeding** (Cigale, *complet*) ● **Saga** (Java) ● **Traffic Jam** (Guinness Tavern) ● **Kenny Wayne Shepherd** (Café de la Danse) ● **Yusuf aka Cat Stevens** (Zénith) ● **Theil Barrio, 91 All Stars, Reverse The Rules et Locomuerte** (Gibus Café)

★ 17 NOVEMBRE

Ambre 9 (Guinness Tavern) ● **Eric Bibb et Cory Seznec** (théâtre 13/Seine) ● **The Drums** (Trabendo) ● **Einstürzende Neubauten** (Trianon) ● **Fish** (Divan du Monde) ● **Girls In Hawaii** (Cigale) ● **Kindred The Family Soul** (Bizz'Art) ● **Ko'n'Rv, David Lescot et Bisss** (Java) ● **1349** (Glazart) ● **Shantel & Bucovina Club Orkestar** (Maroquinerie) ● **Wildbirds & Peacedrums** (Espace B)

★ 18 NOVEMBRE

Bonobo (Folies Bergère) ● **The De** (Cigale, *complet*) ● **François & the Atlas Mountains, Babe et Petit Fantôme** (Bataclan) ● **Jesters** (Guinness Tavern) ● **Joan As A Policewoman** (Café de la Danse) ● **Motörhead, The Damned et Skew Siskin** (Zénith) ● **SBTRKT et Denai Moore** (Trianon) ● **Silver Apples et Tomaga** (Point Ephémère) ● **Sizzla & the Firehouse Crew** (Cabaret Sauvage) ● **Submotion Orchestra** (Nouveau Casino) ● **Totorro et Maybeshewill** (Petit Bain) ● **The Vaselines** (Maroquinerie) ● **Xiu Xiu** (Espace B) ● **Jim Yamouridis, Nicolas Martel & Gilles Coronado et Laure Brisa** (Trois Baudets)

★ 19 NOVEMBRE

Arrogant Criminals (Guinness Tavern) ● **Bonobo** (Folies Bergère) ● **Brigitte** (Cigale, *complet*) ● **Dotan** (Boule Noire) ● **Dub Inc. et Mellow Mood** (Olympia) ● **Elton John** (Bercy) ● **Robert Glasper Experiment** (Gaîté Lyrique) ● **Guts** (Maroquinerie, *complet*) ● **Mermonte et Boogers** (Café de la Danse) ● **Sarah Olivier et K!** (Java) ● **St.Lô** (Flèche d'Or) ● **Alex Vargas et Nico Duportal** (Balajo) ● **Jim Yamouridis, Nicolas Martel & Gilles Coronado et Laure Brisa** (Trois Baudets) ● **Yellow Scotch Of The Police, Emma Sand et Steve Amber** (Opa)

★ 20 NOVEMBRE

Bibi Tanga & the Selenites (Café de la Danse) ● **Electric Six** (Maroquinerie) ● **Marianne Faithfull** (Olympia, *complet*) ● **Robert Glasper Experiment et Jason Moran** (Gaîté Lyrique) ● **The Hillbilly Blues Explosion** (Batofar) ● **The Horrors** (Cabaret Sauvage) ● **Killer Komanski et Stereofish** (Boule Noire) ● **Kwabs** (Nouveau Casino) ● **Lo'Jo et 310 Lunes** (New Morning) ● **Mad Caddies et Jaya The Cat** (Petit Bain) ● **Ricky Amigos** (Eglantine) ● **Shaka Ponk et FFF** (Bercy) ● **Sam Smith** (Bataclan) ● **Solia et Mélanie Charles** (Opa) ● **Stage One** (Guinness Tavern) ● **Un Orage** (Converse Avant-Poste) ● **White Lung et Headwar** (Point Ephémère) ● **A Winged Victory For The Sullen** (Flèche d'Or)

★ 21 NOVEMBRE

Adult Jazz (Point Ephémère) ● **Aufgang, Flako et Theo Parrish** (Gaîté Lyrique) ● **The Beach Boys** (Olympia) ● **Chelsea Hotel** (Guinness Tavern) ● **Clinic Rodeo et Charlie Richard** (Java) ● **Bryan Ferry** (palais des sports) ● **Girls Love Tatoos, Duskfotem et Flawd** (Bus Palladium) ● **Hatebreed** (Trabendo) ● **Jah Cure** (Glazart) ● **Lily & Madeleine et Greyglag** (Pop Up du Label) ● **Les Mains Sales, Music Looking Further et Finzi Mosaïque Ensemble** (Petit Bain) ● **Morcheeba et Little Mountain** (Bataclan) ● **Plug and Play et Lux & Friends** (Boule Noire) ● **Psykup et Dwail** (Nouveau Casino) ● **Sopop et Elise Melinand** (Opa) ● **Tahiti 80** (Maroquinerie) ● **The Ting Tings** (Flèche d'Or, *complet*)

★ 22 NOVEMBRE

American Authors (Nouveau Casino) ● **Bahamas** (Flèche d'Or) ● **Beverly et Walburga** (Espace B) ● **The Dirty Heads** (Les Etoiles) ● **Dog Town** (Guinness Tavern) ● **The Growlers** (Maroquinerie) ● **Pussy Chérie, Ma Publictherapy & Vodka Gun, Jane Badler et Junksista** (Bus Palladium) ● **Chris Rea** (Olympia) ● **Salut C'Est Cool** (Trabendo) ● **Seether** (Bataclan) ● **Temples, Au Revoir Simone, Arthur Beatrice et Hercules & Love Affair** (Trianon) ● **Villanova et Luke Solomon** (Badaboum) ● **Vulcain** (Boule Noire) ● **The Weeding Present plays Watusi** (Point Ephémère) ● **Zab and the Vik's et Hi Boris!** (Opa)

★ 23 NOVEMBRE

Augustines (Maroquinerie) ● **Avatar et The Defiled** (Flèche d'Or) ● **Being As An Ocean** (Divan du Monde) ● **The Feryel Killers** (Guinness Tavern) ● **FM Belfast** (Trabendo) ● **Future Of The Left** (Nouveau Casino) ● **Lenny Kravitz** (Bercy) ● **Lily Wood and the Prick, Talisco, Owlle, Guy Ivory et Burning Peacocks** (Trianon)

★ 24 NOVEMBRE

And You Will Know Us By The Trail Of Dead (Maroquinerie) ● **Bernhoft et Jacinthe** (Cabaret Sauvage) ● **Dying Fetus** (Divan du Monde) ● **FM Laeti** (Nouveau Casino) ● **Kick** (Guinness Tavern) ● **Lady Gaga** (Bercy) ● **Mustang** (Point Ephémère) ● **Parov Stelar Band** (Zénith) ● **Omara Portuondo et Roberto Fonseca** (Alhambra) ● **Saxon et Skid Row** (Bataclan) ● **Mina Tindle** (Gaîté Lyrique) ● **Emiliana Torrini** (Trabendo) ● **Warpaint et The Garden** (Trianon)

★ 25 NOVEMBRE

Allo Darlin (Espace B) ● **Amen Dunes et Arrington De Dyniso** (Point Ephémère) ● **Being Human Being** (Gaîté Lyrique) ● **Bombay Bicycle Club** (Bataclan) ● **Breton et Camp Claude** (Casino de Paris) ● **Comeback Kid, Terror, Stick To Your Guns, More Than A Thousand, No Bragging Rights, Capsize et Obey The Brave** (Trabendo) ● **Dirty Dozen Brass Band et Ceux Qui Marchent Debout** (Bellevilloise) ● **Harvest Blues Band** (Guinness Tavern) ● **Hollywood Undead** (Maroquinerie, *complet*) ● **The Pineapple Thief** (Divan du Monde) ● **Omara Portuondo et Roberto Fonseca** (Alhambra) ● **Sabina** (China) ● **Benjamin Schoos, Marie-France et La Féline** (Flèche d'Or) ● **Soviet Suprem** (Trianon)

★ 26 NOVEMBRE

The Amity Affliction (Boule Noire) ● **Arcole et Louise Eliott** (Opa) ● **Beat Assailant** (Gaîté Lyrique) ● **Cloud Nothings et Ryley Walker** (Maroquinerie) ● **F.Com** (Guinness Tavern) ● **Fink** (Trianon) ● **Mac Demarco et Juan Wauters** (Bataclan) ● **Rodrigo y Gabriela** (Zénith) ● **Twin Atlantic** (Flèche d'Or) ● **Ulcerate, Wormed, Solace Of Requiem, Gigan et Departe** (Glazart)

★ 27 NOVEMBRE

Anais et Fiodor Dream Dog (New Morning) ● **Christophe** (Trianon, *complet*) ● **Danakil, Yaniss Odua et Protoje** (Zénith) ● **Imparfait, Gnemo et Sounds Offbeat** (Opa) ● **Jamie T** (Flèche d'Or) ● **Monkopf, Emptyset et Run Dust** (Trabendo) ● **Natas Loves You** (Maroquinerie) ● **Orange Blossom** (Divan du Monde) ● **Portico** (Point Ephémère) ● **Pump** (Guinness Tavern) ● **Selim** (Badaboum) ● **Ed Sheeran** (Bataclan, *complet*) ● **SR Krebs** (Converse Avant-Poste)

★ 28 NOVEMBRE

Ambre 9 (Guinness Tavern) ● **Aquaserge, Rien et Centenaire** (Maroquinerie) ● **Catfish and the Bottlemen et Public Access TV** (Flèche d'Or) ● **The Cooperfield, The Etherist et Furies** (Bus Palladium) ● **George Ezra** (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **La Fine Equipe** (Pan Piper) ● **Faada Freddy** (Trianon) ● **Gesaffelstein** (Zénith) ● **Gnarwolves et Prawn** (Gibus Café) ● **Morbid Angel** (Trabendo) ● **Sage Francis et Movie Star Junkies** (Point Ephémère) ● **Scarecrow** (Nouveau Casino) ● **XSLF (ex-Stiff Little Fingers)** (Batofar) ● **Zarb et Irancy 2133** (Opa)

★ 29 NOVEMBRE

Antares, 2sisters et Rewinder (Le Lautrec) ● **Camille Bazbaz et Lafayette** (Maroquinerie) ● **Joey Bada$$** (Trianon) ● **Le Common Diamond, International Hyper Rythmique et Einleit** (Bus Palladium) ● **Carl Craig, Magnetic Ensemble, Nathan Fake, Cabaret Contemporain, Isabel Sorling et Linda Olah** (Gaîté Lyrique) ● **Electric Mary** (Nouveau Casino) ● **"Gabba Gabba Day/Ramones"** feat. **Gramones et Fatty & Shorty Ramone** (Boule Noire) ● **Giuda** (Glazart) ● **Hozier** (Trabendo) ● **La Roux et Meanwhile** (Bataclan) ● **Noflipe et Vraiment** (Opa) ● **Ocho Y Media** (Flèche d'Or) ● **Satsuki** (Java) ● **Traffic Jam** (Guinness Tavern)

★ 30 NOVEMBRE

Sam Amidon (Badaboum) ● **Anti Mortem, Razor & Tie et Kyng** (Flèche d'Or) ● **Malabar Sextoy** (Guinness Tavern) ● **New Found Glory** (Divan du Monde) ● **Patrice** (Trianon) ● **Pretty Maids et Combichrist** (Machine du Moulin Rouge) ● **The Specials** (Bataclan)

DECEMBRE

★ 1er DECEMBRE

Arca et Jesse Kanda (Point Ephémère) ● **Piers Faccini et Vincent Segal** (Café de la Danse) ● **Grand Blanc** (Flèche d'Or) ● **Ben Howard** (Bataclan) ● **Iceage** (Nouveau Casino) ● **Plaza Francia** (Folies Bergère) ● **Sharon Van Etten** (Maroquinerie)

★ 2 DECEMBRE

The Dedicated Nothing et Soma (Point Ephémère) ● **John Garcia** (Glazart) ● **Les Guetteurs** (Boule Noire) ● **Kreator et Arch Enemy** (Bataclan) ● **Soma et The Dedicated Nothing** (Point Ephémère)

★ 3 DECEMBRE

Tony Allen (Bouffes du Nord) ● **Bass Drum Of Death** (Bus Palladium) ● **Boyz II Men** (Palais des Congrès) ● **Phil Campbell's All Starr Band, Headcharger et Buffalo Summer** (Divan du Monde) ● **Détroit** (Zénith) ● **Gus Gus** (Maroquinerie, *complet*) ● **King Tuff** (Point Ephémère)

★ 4 DECEMBRE

Bärlin (Pop In) ● **Electric Youth** (Nouveau Casino) ● **Les Hurlements d'Léo** (Divan du Monde) ● **Love Inks** (Espace B) ● **The New Pornographers** (Maroquinerie) ● **Protest The Hero, The Contortionist et The Faceless** (Trabendo) ● **The Rusty Bells** (Converse Avant-Poste) ● **So Called Wise** (Boule Noire) ● **Tigran Hamasyan** (Bouffes du Nord)

★ 5 DECEMBRE

Bryan Adams (Zénith) ● **The Beards** (Flèche d'Or) ● **Dirty Fonzy, The Decline! et Confusion** (Petit Bain) ● **Divine Pilot** (International) ● **Gloryhammer, Shear et Twilight Force** (Boule Noire) ● **Massilia Sound System** (Cabaret Sauvage) ● **Kayna Samet** (Maroquinerie) ● **Toboy, Minnie Moskowitz et Hanger Lane** (Bus Palladium)

★ 6 DECEMBRE

Dead Obies et The Posterz (Flèche d'Or) ● **Melanie De Biasio** (Bouffes du Nord) ● **Audrey Horne, 77 et Pet The Preacher** (Nouveau Casino) ● **The Posterz** (Flèche d'Or) ● **The Shivas** (Espace B) ● **Kate Tempest** (Maroquinerie) ● **Yg** (Cabaret Sauvage)

★ 7 DECEMBRE

DeLuxe (Bataclan)

★ 8 DECEMBRE

Against Me! (Flèche d'Or) ● **Covertramp** (Européen) ● **The Fleshtones, The New York Kleps et Ponctuation** (Divan du Monde) ● **Les Têtes Raides** (Bataclan)

★ 9 DECEMBRE

Alb (Café de la Danse) ● **Ez3kiel et Chapelier Fou** (Bataclan) ● **H.E.A.T.** (Flèche d'Or) ● **Samaris, Ballet School et Fyfe** (Divan du Monde) ● **Angus & Julia Stone** (Casino de Paris, *complet*) ● **Didier Super** (Européen) ● **Charlie Winston** (Gaîté Lyrique)

★ 10 DECEMBRE

Boy & Bear et Dancing Year (Point Ephémère) ● **Brns, Peter Kernel et She Keeps Bees** (Trabendo) ● **Hollie Cook** (Bouffes du Nord) ● **Korpiklaani et Tyr** (Nouveau Casino) ● **Scott Matthews** (Divan du Monde) ● **Angus & Julia Stone** (Casino de Paris, *complet*)

PREVISIONS PARIS

New Model Army : 19/12 (Trabendo), **Queen & Adam Lambert :** 26/1 (Zénith), **Interpol :** 27 et 28/1 (Olympia, *27 complet*), **Slipknot :** 29/1 (Zénith), **George Ezra :** 12/2 (Bataclan), **The Kooks :** 17/2 (Olympia), **Christine and the Queens :** 6/3 (Olympia, *complet*), **The Black Keys :** 9 et 10/3 (Zénith, *9 complet*), **Royal Blood :** 17/3 (Olympia), **Sting et Paul Simon :** 3/4 (Zénith), **James Taylor :** 12/3 (Olympia), **Ian Anderson :** 12/5 (Olympia), **Mark Knopfler :** 2 et 3/6 (Zénith), **Deep Purple :** 11/11 (Zénith)

★ 11 DECEMBRE

The Amazing Snakeheads, The Wytches, PS I Love You et Sapin (Flèche d'Or) ● **Applause** (Maroquinerie) ● **Black Lilys** (Converse Avant-Poste) ● **Helen Money et Mono** (Trabendo) ● **Thylacine** (Nouveau Casino) ● **Year Of No Light et Mars Red Sky** (Point Ephémère)

★ 12 DECEMBRE

Aborted, Exhumed, Miasmal et Origin (Divan du Monde) ● **Agop, Venus Is A Boy et People In My Head** (Bus Palladium) ● **Théo Hakola & the Wobbly Ashes et Fiodor Dream Dog** (Point Ephémère) ● **Mirel Wagner, Jay Mascis et Lyla Foy** (Maroquinerie)

★ 13 DECEMBRE

Barrio Populo (O'Frenchy) ● **The Cosmic Dead et Clinic** (Maroquinerie) ● **El-P et Killer Mike (Run The Jewels)** (Bellevilloise) ● **Jessica93, KXP et Les Morts Vont Bien** (Point Ephémère) ● **François Staal & the Crazy Bears** (Boule Noire) ● **Tinariwen** (Bouffes du Nord)

★ 14 DECEMBRE

Piano Become The Teeth (Point Ephémère) ● **Zakk Wylde, Cronos, Gus G, Carmine Appice, Vinny Appice, Joey Belladonna, James Labrie et Ross The Boss** (Cabaret Sauvage)

★ 15 DECEMBRE

The Music (Olympia)

★ 16 DECEMBRE

Deus (Bataclan) ● **Seb Martel et Struggle** (Maroquinerie) ● **Ben Mazué** (Européen) ● **Yelle** (Gaîté Lyrique, *complet*)

Province

NOVEMBRE

The Acid, Asgeir, Baxter Dury et Nick Mulvey : 16, Nantes (Stéréolux) ● 18, Ramonville (Bikini) ● **Alone With Everybody :** 21, Angoulême (Karma) ● 29, Vénérand (Ogre Rouge) ● **Aquaserge :** 18, Bordeaux (I.Boat) ● 19, Saintes (chapelle Chavagne) ● 20, Allonnes (périche Excelsior) ● 21, Belfort (Poudrière) ● 27, Rennes (1988) ● **Asgeir :** 19, Nîmes (Paloma) ● 20, Nancy (Autre Canal) ● **Astonvilla :** 20, Avermes (Isléa) ● 21, Montbéliard (Atelier des Mômes) ● 22, Gérardmer (festival) ● **Jean-Louis Aubert :** 17, Nice (Acropolis) ● 18, Marseille (Silo) ● 21, Tours (Vinci) ● 22, Niort (Acclameur) ● 23, Rennes (Liberté) ● 26, Lyon (salle 3000) ● 27, Dijon (Zénith) ● 29 et 30, Lille (Nouveau Siècle) ● **Ayo :** 26, Thonex (CH, salle des fêtes) ● 29, Corflans-Ste-Honorine (théâtre) ● **Beat Assailant et Crescendo :** 20, Amiens (Lune des Pirates) ● **Bernhoft et Jacinthe :** 21, Nice (théâtre L.Ventura) ● 22, Marseille (Poste à Galène) ● 23, Lyon (Transbordeur) ● **Eric Bibb :** 18, Montigny-le-Bretonneux (salle J.Brel) ● 21, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs) ● 22, St-Jean-de-Védas (Chai du Terral) ● **Brns et Paon :** 15, Strasbourg (Laiterie) ● **Burn In Hell :** 28, Valence (Mistral Palace) ● **La Canaille et Le Peuple de L'Herbe :** 27, Hérouville (BBC) ● 28, Cergy (Observatoire) ● 29, Le Havre (Tétris) ● **Catfish :** 15, Louvroil (espace culturel) ● 20, Nîmes (Paloma) ● 21, Toulouse (Connexion Live) ● **Chapelier Fou :** 19, Nîmes (Paloma) ● 22, Roubaix (Condition Publique) ● 29, Chalon-sur-Saône (CNR) ● **Christine and the Queens :** 20, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon, *complet*) ● 22, Lille (Splendid, *complet*) ● 25, Dijon (Vapeur, *complet*) ● 26, Orléans (Astrolabe, *complet*) ● 27, Laval (6par4, *complet*) ● **Popa Chubby :** 16, Bartenheim (3 Frontières) ● 18, Besançon (Rodia) ● 19, Romans-sur-Isère (cité de la musique) ● 21, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) ● **Civil Civic et Momma Said So :** 28, Villeneuve-d'Ascq (Ferme d'En Haut) ● **Clean Bandit :** 22, Marseille (espace St-Julien) ● **Shemekia Copeland :** 25, Marcq-en-Barœul (salle Charcot) ● 27, Cléon (Traverse) ● 28, Montpellier (Jam) ● **Etienne Daho :** 19, Annemasse (Château Rouge) ● 20, Grenoble (MC2, *complet*) ● 21, Bourg-lès-Valence (théâtre Le Rhône) ● 22, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 25, Rouen (106) ● 27, St-Lô (Normandy) ● 28, Nantes (cité des Congrès) ● 29, Tours (Vinci Centre) ● **Danakil, Yannis Odua et Protoje :** 20, Rennes (Liberté) ● 21, Pau (Zénith) ● 22, Six-Fours (salle Daudet) ● 29, Besançon (Micropolis) ● **The Datsuns :** 20, Nîmes (Paloma) ● 22, Reims (Cartonnerie) ● **Dead Side :** 21, Cavaillon (Iron Bar) ● 28, Romans-sur-Isère (MJC) ● **Bosco Delrey :** 22, Limoges (CCM J.Lennon) ● 29, Charleville-Mézières (CSC A.Dhôtel) ● **Deltron 3030 et Kid Koala :** 20, Annecy (Brise-Glace) ● 21, Lyon (Transbordeur) ● **DeLuxe :** 20, Montauban (Rio Grande) ● 21, Aix-en-Provence (Méjane) ● 22, Forcalquier (Bonne Fontaine) ● 28, St-Brieuc (Citrouille) ● **Détroit :** 19, Grenoble (Summum) ● 20, Dijon (Zénith) ● 21, Marseille (Dock des Suds) ● 27, Nancy (Zénith) ● **The Do :** 20, Dijon (Vapeur) ● 21, Reims (Cartonnerie) ● 22, Strasbourg (Laiterie) ● **Dub Inc. :** 20, Metz (Boîte à Musique) ● 21, Dôle (Commanderie) ● 22, Issoudun (parc expo) ● **The Dukes Of Hamburg et Les Grisgris :** 15, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Eagles Gift :** 28, Caen (Cargo) ● **Elephanz :** 20, Joué-lès-Tours (Temps Moderne) ● 21, Villefranche-sur-Saône (théâtre) ● **Epica, Dragonforce et Dagoba :** 21, Strasbourg (Laiterie) ● 26, Marseille (Moulin) ● **Ez3kiel :** 20, St-Maximin-la-Ste-Baume (Croisée des Arts) ● 21, Annemasse (Château Rouge) ● 22, Audincourt (Moloco) ● 26, Nancy (Autre Canal) ● 27, Magny-le-Hongre (File 7) ● 29, Lille (Aéronef) ● 30, Sannois (EMB) ● **Faada Freddy :** 16, Achères (Sax) ● 20, Boulogne-sur-Mer (théâtre) ● 21, Aulnay-sous-Bois (Cap) ● **The Feather :** 20, Nancy (Autre Canal) ● **Fish :** 16, Lyon (Ninkasi) ● 19, Riom (Puce à l'Oreille) ● 20, Arles (Cargo de Nuit) ● 25, Nice (théâtre L.Ventura) ● **FM Belfast :** 21, St-Michel-sur-Orge (CC Baschet) ● 22, Hérouville-St-Clair (BBC) ● **Future :** 17, Reims (Cartonnerie) ● **Peter Gabriel :** 16, Toulouse (Zénith) ● 26, Lyon (halle T.Garnier) ● **Gaspard Royant :** 27, Toulouse (Métronum) ● 28, Marseille (Poste à Galène) ● **The Gentlemen's Agreements et Synapses :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **GiédRé :** 19, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 21, St-Malo (Nouvelle Vague) ● 26, Rouen (106) ● **Giuda et The Crimers :** 20, Valence (Mistral Palace) ● **Gush :** 20, Six-Fours (salle Daudet) ● **Guts :** 15, Lyon (Transbordeur) ● 21, Lille (Splendid) ● 22, St-Germain-en-Laye (Clef) ● **H-Burns et X-TV :** 29, Valence (Mistral Palace) ● **High Tone, Tetra Hydro K, Nomat X, Le Son Etrange, Travis Bickle et Dubmatic :** 29, St-Etienne (Fil) ● **The Hillbilly Moon Explosion:** 21, Le Havre (Tétris) ● 24, Strasbourg (Laiterie) ● 25, Riorges (salle du Grand Marais) ● 29, Cognac (West Rock) ● **Hollysiz :** 20, Six-Fours (salle Daudet) ● 21, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 22, Villefranche-sur-Saône (théâtre) ● 28, Limoges (centre J.Moulin) ● **The Horrors :** 21, Rennes (Antipode) ● 22, Reims (Cartonnerie) ● **In Volt :** 21, Nargis (Martin Pêcheur) ● 22, Dourdan (Pichtime) ● **Isaac Delusion :** 27, Toulouse (Connexion Live) ● 28, Bordeaux (Rock School Barbey) ● **Bror Gunnar Jansson :** 23, Bayeux (auditorium) ● **Joni, Los Infierno et Laemys :** 20, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Jungle :** 27, Strasbourg (Laiterie) ● 28, Orléans (Astrolabe) ● 29, Nantes (Stéréolux, *complet*) ● **Kaizen, Headcharger et Whisper Of Death :** 22, Maurepas (Café de la Plage)

● **Sharon King & the Dap Kings :** 15, Mantes-la-Ville (salle J.Bret) ● 16, Caen (Cargo) ● **Lenny Kravitz :** 28, Lyon (halle T.Garnier) ● 30, Nice (Nikaïa) ● **Kreator et Arch Enemy :** 26, Lyon (Transbordeur) ● 27, Istres (Usine) ● **Mike Ladd & Shiko Shiko :** 21, Montreuil (Chinois) ● **Lætitia Shériff :** 28, Bordeaux (I.Boat) ● **Lofora :** 28, Nancy (Autre Canal) ● 29, Colmar (Grillen) ● **Machine Head :** 17, Marseille (espace Julien) ● **Mad Caddies, Baroom Heroes et Lame Shot :** 18, Toulouse (Dynamo) ● **Mademoiselle K et The Buns :** 21, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Magma :** 15 au 22, Les Lilas (Triton) ● **MellaNoisEscape :** 15, Chalon-sur-Saône (Péniche) ● 19, Lyon (Transbordeur) ● 21, Montpellier (Black Out) ● 22, Nîmes (Paloma) ● **Miossec :** 15, Nancy (Autre Canal) ● 18, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 19, Lyon (Transbordeur) ● 21, Cluses (Atelier) ● 22, Nîmes (Paloma) ● 25, Montpellier (Rockstore) ● 26, Limoges (CCM J.Lennon) ● 27, Ramonville (Bikini) ● 28, Cenon (Rocher de Palmer) ● 29, Angoulême (Nef) ● **Moodoïd :** 15, Sannois (EMB) ● 21, Belfort (Poudrière) ● 27, Rennes (1988) ● **Morbid Angel :** 27, Strasbourg (Laiterie) ● **Morcheeba et Little Mountain :** 22, Rouen (106) ● 23, La Rochelle (Sirène) ● 24, Angers (Chabada) ● 25, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Movie Star Junkies :** 16, Binic (Chaland Qui Passe) ● 17, Bordeaux (Bootleg) ● 18, Perpignan (BBC) ● 20, Bourges (Beau Bar) ● 21, Mantes-la-Jolie (CAC Brassens) ● 22, Colmar (Supersounds) ● **Naive New Beaters et What About Washington :** 27, Lille (Maison Folie de Moulins) ● **Natas Loves You :** 19, Toulouse (Dynamo) ● 20, Montpellier (Antirouille) ● 21, Lyon (Marché Gare) ● **Orange Blossom :** 22, Mâcon (Cave à Musique) ● 26, Nantes (Stéréolux) ● **Maceo Parker :** 18, Nice (théâtre L.Ventura) ● 20, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 21, Ris-Orangis (Plan) ● 22, Alençon (Luciole) ● **Parquet Courts, Benjamin Booker, Palma Violets et The Orwells :** 15, Nantes (Stéréolux) ● 17, Ramonville (Bikini) ● **Phox :** 29, Strasbourg (Laiterie) ● **Polar Polar Polar Polar :** 27, Chalon-sur-Saône (Péniche) ● **Protoje & the Indiggnation :** 20, Rennes (Liberté) ● 21, Pau (Zénith) ● 22, Six-Fours (salle Daudet) ● 23, Avignon (Passagers du Zinc) ● 26, Strasbourg (Laiterie) ● 29, Besançon (Micropolis) ● 30, Mâcon (Cave à Musique) ● **Rodrigo y Gabriela :** 22, Amiens (Zénith) ● 23, Rouen (106) ● 25, Lille (Aéronef) ● 27, Marseille (Dock des Suds) ● **La Roux :** 28, Nantes (Stéréolux) ● **Royal Blood et Bad Breeding :** 15, Tourcoing (Grand Mix) ● **Sabaton :** 27, Lille (Aéronef) ● **Sarh :** 27, Reims (Cartonnerie) ● 29, Tourcoing (Grand Mix) ● **Saxon et Skid Row :** 25, Lyon (Transbordeur) ● 26, Ramonville (Bikini) ● 28, Strasbourg (Laiterie) ● 29, Lille (Splendid) ● **Michael Schenker :** 16, Amnéville (Seven Casino) ● 18, Cléon (Traverse) ● 20, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 25, Perpignan (El Mediator) ● 26, Sanary-sur-Mer (théâtre) ● 27, Marseille (espace Julien) ● 28, Annecy (Brise-Glace) ● 29, Besançon (Rodia) ● **Shaka Ponk :** 15, Bordeaux (Mériadeck) ● 26, Nantes (Zénith) ● 27, Rennes (Liberté) ● 28, Brest (Arena) ● **Sham 69, Stalingrad et Musselmen :** 30, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Son Of et Ville Fantôme :** 20, Strasbourg (Laiterie) ● **Spectrum Orchestrum, L'Hapax et Udo Und Brigitte :** 29, Faches-Thumesnil (Arcades) **St.Lô :** 20, Canteleu (espace F.Mitterrand) ● 21, La Glacerie (théâtre) ● 22, Gennevilliers (Tamanoir) ● 27, Arras (théâtre) ● **St.Vincent :** 20, Rouen (106) ● 22, Strasbourg (Laiterie) ● **The Sticky Boys et Mess :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Selah Sue et Son Little :** 17, Lyon (Transbordeur) ● 19, Nantes (Stéréolux, *complet*) ● 20, Cenon (Rocher de Palmer) ● 21, Ramonville (Bikini) ● **Susheela Raman :** 19, La Rochelle (Sirène) ● 20, Montluçon (Guingois) ● 21, Montataire (Palace) ● 28, Montpellier (Rockstore) ● 29, Massy (Paul B) ● **Tahiti 80 :** 22, Bordeaux (Darwin) ● **Teldem Com'Unity, Resonators, Ackboo et Bush Chemists :** 21, Bourges (Nadir) ● **Tinariwen :** 19, Vandœuvre-lès-Nancy (salle des fêtes) ● 21, Juvisy-sur-Orge (espace J.Lurçat) ● 22, Privas (théâtre) ● 25, Schiltigheim (salle des fêtes) ● 28, Le Blanc-Mesnil (Deux Pièces Cuisine) ● 29, Oignies (Métaphone) ● 30, Castres (Bolegason) ● **The Vaselines :** 17, Lille (Aéronef) ● **The Vibrators, Valentino et Mandale :** 21, Caen (Orient-Express) ● **Vibronics, Krak In Dub et Brain Damage :** 21, Vauréal (Forum) ● **Les Wampas :** 26, Hérouville-St-Clair (BBC) ● 27, Rennes (Etage) ● 28, St-Avé (Echonova) ● **Warpaint et The Garden :** 28, Lille (Botanique) ● **Wormed, Ulcerate, Solace Of Requiem et Gigan :** 27, Nantes (Ferrailleur) ● **Zappy Birthday Mister Frank et Banned From Utopia :** 31, Blois (Maison de Begon)

DECEMBRE

● **The Amazing Snakeheads et The Wytches :** 9, Nantes (Stéréolux) ● 10, Bordeaux (I.Boat) ● 12, Lyon (Marché Gare) ● 12, Nîmes (Paloma) ● **Aquaserge :** 6, Besançon (Rodia) ● **Astonvilla :** 5, Denain (théâtre) ● **Bärlin :** 2, Lille (Aéronef) ● 5, Tournus (Galpon) ● 6, Marseille (Yimm) ● 7, Montpellier (Rockstore) ● **Bass Drum Of Death :** 2, Lyon (Rock Boat) ● **La Canaille et Le Peuple de L'Herbe :** 4, Lyon (Transbordeur) ● 5, Montpellier (Rockstore) ● 6, Istres (Usine) ● 12, Strasbourg (Laiterie) ● 13, Verdun (Passerelle) ● **Christine and the Queens :** 2, Colombes (Avant-Seine, *complet*) ● 3, Massy (Paul B, *complet*) ● 12, Caen (Cargo, *complet*) ● 13, Rennes (Antipode, *complet*) ● **Combichrist et William Control :** 2, Lyon (Ninkasi) ● **Etienne Daho :** 4, Firminy (Firmament) ● 5, Lyon (Transbordeur) ● 11, Nîmes (Paloma, *complet*) ● 13, Seignosse-le-Penon (Bourdaines) ● **Danakil, Yaniss Odua et Protoje :** 6, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 14, Ramonville (Bikini) ● **Détroit :** 5, Plougastel (espace Avel, *complet*) ● 11, Lyon (halle T.Garnier) ● 12, Le Mans (Oasis) ● 13, Nantes (Zénith) ● **Epica, Dragonforce et Dagoba :** 3, Ramonville (Bikini) ● 4, Cenon (Rocher de Palmer) ● **Ez3kiel :** 10, Strasbourg (Laiterie) ● 11, Lyon (Transbordeur) ● 12, Châteaurenard (salle de l'Etoile) ● 13, Cahors (Docks) ● **Marianne Faithfull :** 6, Monaco (opéra) ● 7, Six-Fours (salle Daudet) ● **Faada Freddy :** 5, Noisy-le-Grand (espace M.Simon) ● 6, Fresnes (MJC) ● **Gong :** 4, Lille (Splendid) ● 5, Sélestat (Tanzmatten) ● **Gorod et K.A :** 6, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Headcharger et Dagoba :** 5, Hérouville-St-Clair (BBC) ● **Audrey Horne :** 3, Nantes (Ferrailleur) ● 4, Les Pennes-Mirabeau (Jas Rod) ● 5, Colmar (Grillen) ● **In Volt et Layla Zoé :** 6, Massy (Paul B) ● **Isaac Delusion et Julia Losfelt :** 3, Amiens (Lune des Pirates) ● **JJ :** 11, Strasbourg (Laiterie) ● **Jungle :** 1er, Cenon (Rocher de Palmer) ● 2, Lyon (Sucre) ● 3, Dijon (Vapeur) ● **Fritz Kalkbrenner :** 11, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 12, Ramonville (Bikini) ● **Korpiklaani, Sabaton et Tyr :** 11, Ramonville (Bikini) ● **Lenny Kravitz :** 1er, Marseille (Dôme) ● 3, Bordeaux (Mériadeck) ● 8, Lille (Zénith) ● 11, Nantes (Zénith) ● **Kreator et Arch Enemy :** 1er, Ramonville (Bikini) ● **Lætitia Shériff :** 13, Dunkerque (4 Ecluses) ● **Lofofora :** 3, Montpellier (Rockstore) ● 6, Montbéliard (Atelier des Mômes) ● 12, Rombas (centre culturel) ● 13, Vitry-le-François (Orange Bleue) ● **Miossec :** 2, Amiens (Mégacité) ● 3, Trembley-en-France (Odéon) ● 4, St-Ouen (espace 1789) ● 5, Chenôve (Cèdre) ● 6, Aix-les-Bains (centre des congrès) ● 8, Rennes (opéra) ● **Moodoïd :** 5, Toulouse (Bikini) ● 6, Cognac (West Rock) ● 10, Fontenay-sous-Bois (festival) ● 12, Metz (Boîte à Musiques) ● **Natas Loves You :** 10, Strasbourg (Laiterie) ● 13, Alençon (Luciole) ● **Oddwave, Kokmok, Miss Tekix et Ayaska :** 13, Aubagne (MJC) ● **Les Ogres de Barback :** 4, Tourneufeuille (Phare) ● 5, Nérac (espace d'Albret) ● 6, Montélimar (palais des congrès) ● **Patrice :** 9, Le Havre (Magic Mirroes) ● 10, Ramonville (Bikini) ● 11, Angers (Chabada) ● 12, Blois (Château Do) ● 13, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Plaza Francia :** 3, Ris-Orangis (Plan) ● **Protest The Hero et The Faceless :** 13, Décines (Warmaudio) ● **Protest The Hero, The Contortionist, The Faceless et Destrage :** 13, Décines (Warmaudio) ● **Gaspard Royant et Mustang :** 12, St-Germain-en-Laye (Clef) ● **Sabaton :** 11, Ramonville (Bikini)

● **Samaris et Fyfe :** 10, Tourcoing (hospice d'Havre) ● 12, Nîmes (Paloma) ● **Schlauberg :** 6, Meisenthal (halle Verrière) ● **Shaka Ponk :** 4, Pau (Zénith) ● 5, Nice (Nikaïa) ● **She Keeps Bees :** 9, Tourcoing (Grand Mix) ● 13, Le Havre (Tétris) ● **Angus & Julia Stone :** 1er, Marseille (Silo) ● 2, Cenon (Rocher de Palmer, *complet*) ● 3, Nantes (Stéréolux, *complet*) ● 4, Lille (Aéronef) ● 6, Caluire et Cuire (Radiant Bellevue) ● 7, Ramonville (Bikini, *complet*) ● **Selah Sue et Son Little :** 3, Lille (Aéronef) ● **Superets :** 5, Rennes (hall 8) ● 20, Hériçourt (Catering Café Music) ● **Tahiti 80 :** 2, Reims (salle Rossini) ● 5, Rouen (106) ● 6, Lys-lès-Lannoy (Eden) ● **Talisco :** 12, Sannois (EMB) ● 13, St-Germain-en-Laye (Clef) ● **Tinariwen :** 2, Lyon (Transbordeur) ● 3, Grenoble (MC2) ● 4, Six-Fours (espace A.Malraux) ● 5, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 6, Annemasse (Château Rouge) ● 10, Châtenay-Malabry (Pédiluve) ● **Mina Tindle :** 3, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 4, Toulouse (Connexion Live) ● 5, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) ● 6, Lignières (Bains Douches) ● 10, Lens (médiathèque) ● 13, St-Priest (théâtre) ● **Tuxedo Moon :** 2, Lille (Aéronef) ● 3, Brest (Carène) ● 6, Marseille (Poste à Galène) ● 7, Montpellier (Rockstore) ● 9, Fontenay-sous-Bois (espace G.Philipe) ● **Wormed, Ulcerate, Solace Of Requiem et Gigan :** 2, Luynes (Korigan) ● **Yelle :** 4, Nîmes (Paloma) ● **Zenzile :** 13, Dignies (Métaphone)

Festivals

■ **Riddim Collision :** 15/11, Lyon (Transbordeur, avec High Tone, Guts, Senbeï, Gangpol Und Mit, Sonic Area, Apashe, Oyha, L.S, Too Girly Djs vs Tous en Tong Crew et Ceephax Acid Crew) www.riddimcollision.org

■ **Les Z'Ecletiques :** 15/11, Cholet/ Chemillé (divers lieux, avec Chinese Man, Groundation, Plaza Francia, Emir Kusturica & the No Smoking Orchestra et Random Recipe) www.leszeclectiques.com

■ **Hard'n Rock Festival :** 15/11, Notre-Dame-de-Gravenchon (Arcade, avec Free Experience, Endorphyn, Cryingstone et Les Petits Fils de Jack) www.arcade-gravenchon.com

■ **BBMix :** 20 au 23/11, Boulogne-Billancourt (Carré Belle Feuille, avec – le **20** : Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp – le **21** : Faust, Ghedalia Tazartes, La Morte Young et Charles Hayward – le **22** : Bonnie Prince Billy, Xylouris White, Dave Ferguson et Imaan – le **23** : Trans Am, Absolutely Free et The Intelligence) www.bbmix.org

■ **Festival Invisible :** 19 au 23/11, Brest (Carène, avec – le **22** : Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, Will Guthrie, Güz II, Claude Madame et King Champion Sounds – le **23** : Faust, Le Cercle Des Mallissimalistes et Xavier Quérel, Claude Madame, Delgado Jones & the Brotherhood, Angelo Spencer & les Hauts Sommets et Arrington de Dyoniso) www.festivalinvisible.com

■ **Ground Zero :** 26/11 au 9/12, Lille et Tourcoing (Péniche et Grand Mix, avec – le **26** : Son Lux, Jerusalem In My Heart, Lucrecia Dalt et Suuns (T) – le **28** : Karin Park (L) – le **29** : Alb, Sarah et Camp Claude (T) et Stand High Patrol, Mungo's Hifi feat. Yt, Roots Atao et Weeding Dub (L) – le **30** : Courtney Barnett et Money For Rope (L) – le **1er** : Wampire et La Roux (L) – le **2** : Dead Obies (L) – le **3** : Feu! Chatterton (L, *complet*) – le **4** : Billie Brelok et Sianna Dwayna (L) – le **9** : Marie Flore (L)) www.groundzerofestival.fr

■ **Breathe :** 27 au 29/11, Ramonville (Dynamo et Bikini, avec – le **27** : The Geek x Vrv, Clozee et Bien ou Bien – le **28** : Coni, Bass Syndrom, Dusky et Ejeca – le **29** : Pachanga Boys, Weval, Tôl et Villanova)

■ **Couvre Toi :** 29/11, St-Brévin-les-Pins (Etoile de Jade, avecTiken Jah Fakoly, La Mine de Rien et Les Monstroplantes) www.couvrefeu.com

■ **Transmusicales :** 3 au 7/12, Rennes (divers lieux, avec – le **3** : Viking, Jeanne Added, Wilkimix, Max Jury, Sabina, Alsarah & the Nubatones, Forever Pavot et Molotov Jukebox – le **4** : Viking, Jeanne Added, Fawl, Eagles Gift, Gandi Lake, Bisou Biscu, Pierre Kwenders, Dead Obies, Rich Aucoin & Encore!, Dad Rocks!, Alsarah & the Nubatones, Kosmo Pilot, Courtney Barnett, Kate Tempest, A-WA, Molotov Jukebox, Marco Barotti, New Jackson, André Breatten, F.E.M, Franck McWeeny, Clarens, Curtis Harding, Raury et Sekuoia – le **5** : Moses Sumney, Jeanne Added, Fuzeta, I Me Mine, My Summer Bee, Darjeeling Speech, Verveine, Puts Marie, Pablo Nouvelle, Vaudou Game, Cie Révolution, Tumi Mogorosi, La Fine Equipe, Dad Rocks!, Cosmo Sheldrake, Smoove & Turrell, Compact Disk Dummies, Joy Quander, President Bongo, N'To, Vilify, Superets Sound System, Grand Blanc, Metà Metà, Naked (On Drugs), DBFC, Thylacine, Lord Paramour, Shangay Blues, Jungle By Night, The Avener, Rone, Friend Within et Ten Walls – le **6** : Moses Sumney, Jeanne Added, The Slow Sliders, Sax Machine feat Racecar, Fragments, Bantam Lyons, La Mverte, Wife, Chancha Via Circuito ft Miriam Garcia, Salt Cathedral, Cie Révolution, Naked (On Drugs), Big Buddha, Oso Leone, The Ringo Jets, Jambinai, Money For Rope, Furnaça Preta, Animal Chuki, Alphaat, Dollkraut, Joyce Muniz, Mac L'Amaque, Tumi Mogorosi, Vaudou Game, Lizzo, Too Many Zooz, Le Zooo, Clap! Clap!, Ninos Du Brasil, Awesome Tapes From Africa, Blutch, Den Sorte Skole, Barnt+Aguayolslam Chipsy, Boris Brejcha, The Hacker Live et Costello – le **7** : Moses Sumney, Jeanne Added, Black Commando, Soft Lit, Courtship Ritual, Montreal Sex Machine, Fitness, Shamir et Negative Supply) www.lestrans.com

■ **Nantes Metal Fest :** 4 au 6/12, Nantes (Ferrailleur, avec – le **4** : Bukowski, Hellscrack, Masthar, The Guardogs et In A Nutshell – le **5** : Trepalium, Checkmate, My Answer, Hollo et Deviant Signal – le **6** : NonædBangers,, Heatseeker, Jelly Beam, No Jogging For Today et Mud Digger) www.nmf.fr.nf

■ **Le Week-End Sauvage :** 5 et 6/12, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **5** : Tagada Jones, Banane Métalik, Brassen's Not Dead, DJ Tcho et Les Molard – le **6** : La Souris Déglinguée, DJ Tcho, Fuck Facts, Shoot The Dogs et Les Phacos) www.toutafond.com

■ **Tribute Rock Fest :** 6/12, Caen (Cargo, avec Riff Raff, Circus, Judas Feast et Bach To The Police)

■ **Les Aventuriers :** 9 au 19/12, Fontena-sous-Bois (salles J.Brel et espace G.Philipe, avec – le **9** : Michel Gloup Duo et Tuxedo Moon – le **10** : Moodoid et Mehdi Zannad (ex-Fugu) – le **12** : Lucas Santtana et JJ – le **13** : Fakear et Jawhar – le **16** : François & the Atlas Mountain et Thus:Owls – le **18** : Even If, Gang Of Four et Tom Vek – le **19** : Zebda et Mermonte) www.festival-les-aventuriers.com

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***15/12 au 31/01*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/11 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqué n'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS
EN ACCORD AVEC PHIL MCINTYRE ENTERTAINMENTS
PRÉSENTE

QUEEN
+ Adam Lambert

En concert unique en France

26 JANVIER
PARIS - ZÉNITH

RETROUVEZ GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS SUR

ROCK&FOLK

ZENITH PARIS LA VILLETTE

gérard drouot productions s.a.

Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min),
fnac.com, ticketmaster.fr, digitick.com

© 2014 GDP - LICENCE III N°1060985 - VI N°13623

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	SLIPKNOT	".5 : The Gray Chapter"	Roadrunner
02	➤	T.I.	"Paperwork"	Columbia
03	➤	Neil Diamond	"Melody Road"	EMI
04	➤	Logic	"Under Pressure"	Def Jam
05	➤	Florida Georgia Line	"Anything Goes"	Republic Nashville
06	➤	Jason Aldean	"Old Boots, New Dirt"	Broken Bow
07	➤	Little Big Town	"Pain Killer"	Liberty Records
08	➤	Barbra Streisand	"Partners"	Columbia
09	➤	Pentatonix	"That's Christmas To Me"	RCA
10	➤	Annie Lennox	"Nostalgia"	Blue Note

Classement au 8 novembre 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	TAYLOR SWIFT	"1989"	EMI
02	➤	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
03	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	Capitol
04	➤	Ben Howard	"I Forget Where We Were"	Island
05	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	Columbia
06	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin IV"	Rhino
07	➤	Neil Diamond	"Melody Road"	EMI
08	➤	Status Quo	"Aquostic (Stripped Bare)"	Rhino
09	➤	Annie Lennox	"Nostalgia"	Island
10	➤	Ella Henderson	"Chapter One"	Sycomusic

Classement au 2 novembre 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Octobre 2014

01	➤	U2	"Songs Of Innocence"	Universal
02	➤	Leonard Cohen	"Popular Problems"	Columbia
03	➤	Lenny Kravitz	"Strut"	Kobalt
04	➤	Alt-J	"This Is All Yours"	Pias
05	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	Columbia
06	➤	The Dø	"Shake Shook Shaken"	Cinquième
07	➤	Marianne Faithfull	"Give My Love To London"	Naïve
08	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	Parlophone
09	➤	Angus & Julia Stone	"Angus & Julia Stone"	Discograph
10	➤	Lilly Wood & The Prick	"Invincible Friends"	Wagram

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	HOZIER	"Take Me To Church"	Columbia
02	➤	Fall Out Boy	"Centuries"	Island
03	➤	Milky Chance	"Stolen Dance"	Republic
04	➤	Vance Joy	"Riptide"	Atlantic
05	➤	Coldplay	"A Sky Full Of Stars"	Parlophone
06	➤	Hollywood Undead	"Day Of The Dead"	Interscope
07	➤	Lana Del Rey	"Gods & Monsters"	Epic
08	➤	Coldplay	"Yellow"	Parlophone
09	➤	Kongos	"Come With Me Now"	Epic
10	➤	American Horror Story Cast	"Gods And Monsters"	20th Century Fox

Classement au 8 novembre 2014

FNAC

Top Imports

Octobre 2014

01	➤	2 BEARS	"Night Is Young"
02	➤	Hozier	"Hozier"
03	➤	Simple Minds	"Celebrate - Live At Sse Hydro Glasgow"
04	➤	Pierre Lapointe	"Punkt"
05	➤	Buzzcocks	"The Way"
06	➤	Wedding Present	"George Best"
07	➤	London Grammar	"If You Wait"
08	➤	Chet Faker	"Thinking In Textures""
09	➤	Frank Zappa	"Puttin On The Ritz"
10	➤	Karma To Burn	"Arch Stanton"

FNAC

Top Vinyles

Octobre 2014

01	➤	U2	"Songs Of Innocence"	Barclay
02	➤	The Dø	"Shake Shook Shaken"	Cinquième
03	➤	Alt-J	"This Is All Yours"	Pias
04	➤	Leonard Cohen	"Popular Problems"	Columbia
05	➤	Caribou	"Our Love"	City Record
06	➤	Oasis	"(What's The Story) Morning Glory?"	Big Brother
07	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin IV"	Atlantic
08	➤	Marianne Faithfull	"Give My Love To London"	Naïve
09	➤	Led Zeppelin	"Houses Of The Holy"	Atlantic
10	➤	Jeff Buckley	"Grace"	Important

STARTER 30

Top Pop Rock

Octobre 2014

01	➤	U2	"Songs Of Innocence"	Universal
02	➤	Leonard Cohen	"Popular Problems"	Sony
03	➤	Lenny Kravitz	"Strut"	Kobalt
04	➤	Jean-Louis Murat	"Babel"	Pias
05	➤	Christine & The Queens	"Chaleur Humaine"	Warner
06	➤	The Dø	"Shake Shook Shaken"	Cinquième
07	➤	Marianne Faithfull	"Give My Love To London"	Naïve
08	➤	Prince	"Art Official Age"	Warner
09	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	Columbia
10	➤	Slipknot	".5 : The Gray Chapter"	Warner
11	➤	Sanseverino	"Le Petit Bal Perdu"	Sony
12	➤	Arthur H	"Soleil Dedans"	Universal
13	➤	London Grammar	"If You Wait"	Because
14	➤	Prince & 3rdeyegirl	"Plectrumelectrum"	Warner
15	➤	Robert Plant	"Lullaby And The Ceaseless Roar"	Warner
16	➤	Paul Personne	"Puzzle 14"	Warner
17	➤	CharlElie Couture	"ImMortel"	Universal
18	➤	Dany Brillant	"Le Dernier Romantique"	Warner
19	➤	Genesis	"R-Kive"	Universal
20	➤	Louis Bertignac	"Suis-Moi"	Universal
21	➤	Cecilia Bartoli	"St Petersburg"	Universal
22	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	Parlophone
23	➤	Wampas	"Font La Gueule"	Warner
24	➤	Slash	"World On Fire"	Warner
25	➤	Joe Bonamassa	"Different Shades Of Blue"	Wagram
26	➤	Sia	"1000 Forms Of Fear"	Sony
27	➤	Lilly Wood & The Prick	"Invincible Friends"	Wagram
28	➤	Angus & Julia Stone	"Angus & Julia Stone"	Discograph
29	➤	Tony Bennett & Lady Gaga	"Cheek To Cheek"	Interscope
30	➤	Aphex Twin	"Syro"	Starter

Ça ne s'invente pas

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Décembre 1974 R&F 95

"Veste blanche et nœud papillon", pour le premier des quatre concerts de **Roxy Music** au Rainbow de Londres, *"les petites filles sont habillées comme* **Bryan Ferry** *sur la pochette de 'Another Time Another Place' "*. Le public est extravagant : *"Beaucoup de robes floues et transparentes, de rouges à lèvres framboise, de maquillages criards, de moues méprisantes, de cheveux enduits de brillantine. Le luxe bon marché côtoie l'étalage d'un faste étonnant : manteaux de loup, de panthère et chaussures en serpent."* Pas avare dans la surenchère, le chanteur entend bien demeurer le patron : *"Ferry porte un costume de gaucho. Un large chapeau noir, une chemise blanche flottante, un pantalon noir très ample rentré dans des bottes de cow-boy blanches. Un lasso lui ceint la taille."* A Los Angeles, **Link Wray** a donné un concert à la Prison des Femmes et **Keith Moon** est arrivé au Whisky-A-Gogo à bord d'une limousine portant des plaques d'immatriculation où était seulement inscrit *Star*. De Londres, **Ian Anderson**, le flûtiste de **Jethro Tull**, tente cette explication : *"Au Marquee, la scène est trop petite. C'est là que j'ai pris l'habitude de jouer sur une seule jambe, il y a si peu de place !"*

Décembre 1984 R&F 214

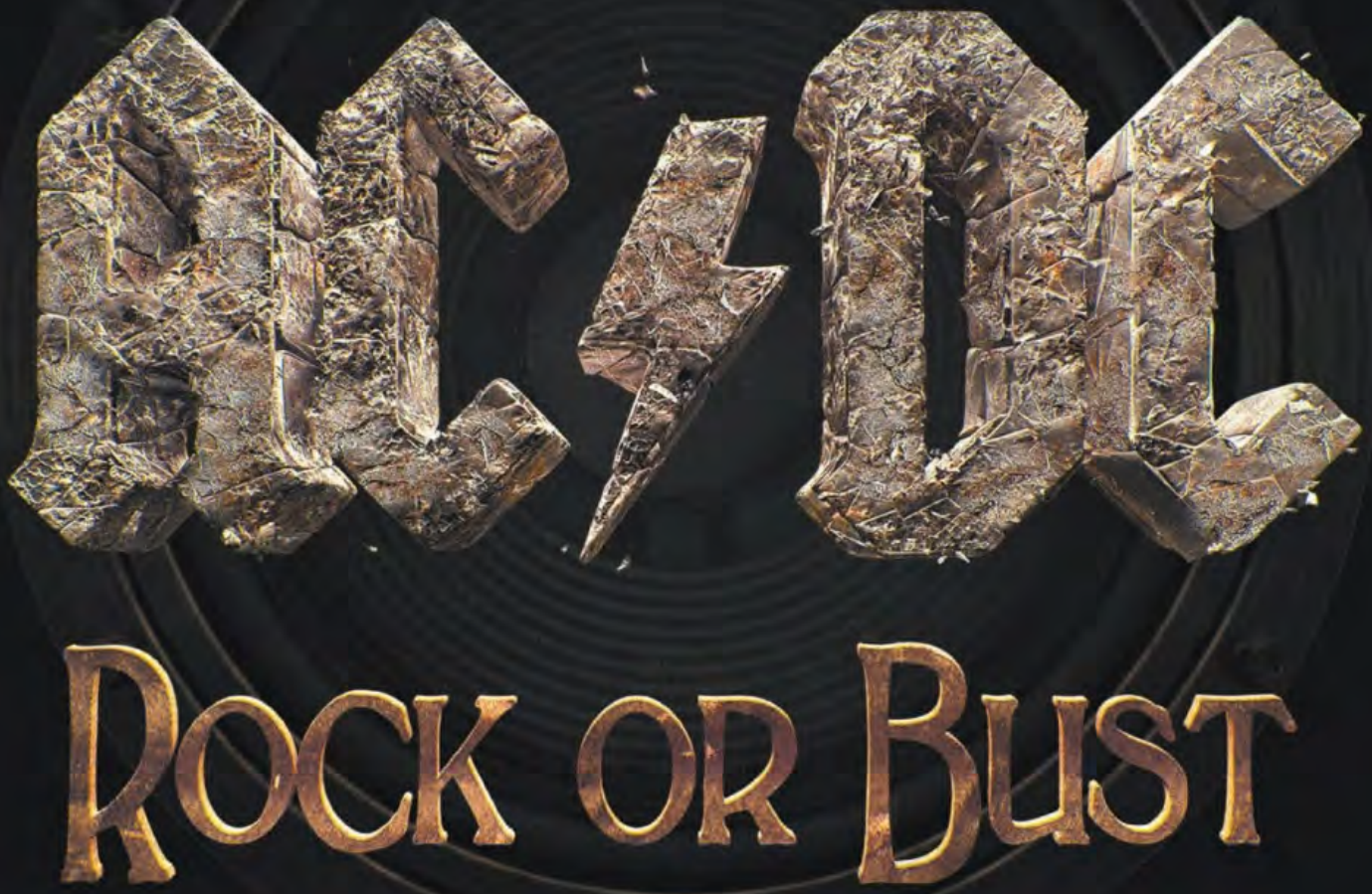
De **Sheila E** *"dernière pouliche de l'écurie Prince"* à **Madonna** *"blonde, blanche, le regard salace"*, dossier **Sex Machines**. *"Volez dentelles, froufroutez jupettes, les filles sont de retour !"* et c'est *"Une semaine avant d'entamer le tournage de 'Mad Max' "* que le journaliste (Laurent Chalumeau, 27 ans) succombe au charme MILF de la chanteuse (**Tina Turner**, 46 ans) : *"Elle remplit son panty de cuir noir, retrousse sa jupette ras des miches et retrousse ses lèvres aussi et quelles lèvres ! Des bouées !"* Il retrouve ses esprits et questionne *"La Louve"* sur son histoire avec Mick Jagger : *"Mick ? Je lui ai appris à danser !"* Pour **Axel Bauer**, *"C'est très dur de se faire une belle nana quand on est pauvre et inconnu. Elles sont toutes comme ça, elles marchent au fric ou elles sont laides."* Enfin, invitée de la convention anglaise CBS, **Alison Moyet**, chanteuse du groupe Yazoo, *"a montré sa dextérité avec les queues en remportant haut la main le tournoi de billard"*.

Décembre 1994 R&F 328

La métaphore aéronautique est souvent de mise lorsqu'il s'agit d'évoquer **Led Zeppelin**. Ce retour, *"quatorze ans après le crash"* du *"croiseur amiral"* pour *"les hommes du Dirigeable"*, ne déroge pas à la règle. "No Quarter", album sur lequel on peut entendre *"solos de vielle et gnawas de Marrakech"*, est signé **Jimmy Page** et **Robert Plant** : *"Pourquoi John Paul Jones devrait être dans le coup ?"* Du coup, le bassiste délaissé part en tournée avec **Diamanda Galas** et *"un batteur dont je n'arrive jamais à retenir le nom"*. Outre-Atlantique, on parle d'un retour du punk. **Green Day** et **Offspring**, *"faux-jeunes"* en bermuda, en sont les héros. *"On s'est demandé mille fois pourquoi nous ? Ça ne fait même pas six mois qu'on fait de la musique à plein temps et à peine trois mois que notre batteur a pu lâcher son job de vendeur de muffins !"* Et, c'est l'affaire du mois : si l'on s'abonne un an (235 FF au lieu de 312 FF), on reçoit en cadeau une cassette vidéo de **Jean-Louis Aubert**.

Décembre 2004 R&F 448

Avec Fred, son complice du SAV, **Omar Sy** évoque ses disques à lui. Il est *"Beatles, sans hésiter"* et se rappelle du clip "The Final Countdown" d'Europe. *"Les mecs avaient des cheveux longs qu'ils secouaient dans tous les sens. Moi, j'étais dégoûté, je me disais que je n'aurai jamais une tignasse comme la leur. Avec le recul, je me dis : merci, mon Dieu."* **John Peel**, le mythique DJ qui définissait ainsi son métier : *"On reçoit des disques gratuitement et on vous paye pour les passer à la radio"*, est mort. Deux possibilités pour les cadeaux de fin d'année. Un coffret **Nirvana** (dix ans de la mort de **Kurt Cobain** oblige) ou le quadruple DVD "Live Aid". Entre les tenues, *"fuseaux en spandex moule-burnes, fausses redingotes cache-poussière ou blousons en jeans trop grands et délavés d'usine"*, et les artistes, *"les pires sont tous là"*, Patrick Eudeline s'interroge sur ce qui est le plus éprouvant dans ces *"10 heures et presque 200 chansons"* du concert de 1985.



NOUVEL ALBUM
SORTIE LE 1ER DÉCEMBRE

DISPONIBLE EN CD, VINYLE ET DIGITAL

www.acdc.com/us/rockorbust

COLUMBIA

SONY MUSIC

PMU.FR

VOUS POUVEZ JOUER ET GAGNER PARTOUT OÙ QUE VOUS SOYEZ

PMU.FR PMU.FR PMU.FR

Téléchargez les **APPLICATIONS** PMU.fr

Disponible sur pmumobile.fr

Disponible sur App Store

JOUER COMPORTE DES RISQUES : ISOLEMENT, ENDETTEMENT... APPELEZ LE 09 74 75 13 13 (APPEL NON SURTAXÉ).